


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

ŒUVRES CHOISIES

DES

ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

*

L'AMOUR
ROMANTIQUE

TIRAGE A PETIT NOMBRE


Ferdinandus, del.
Houiste, imp.
Beaumont, sculp.

Léon Cladel

L'AMOUR
ROMANTIQUE

PRÉFACE PAR OCTAVE UZANNE

Illustrations de A. Ferdinandus

gravées par

Gaujean, F. Beaumont & Puyplat



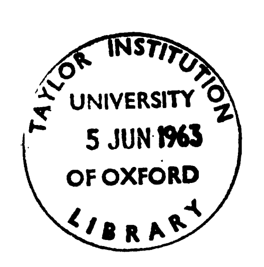
PARIS

ÉD. ROUVEYRE & G. BLOND

LIBRAIRES-ÉDITEURS

98, Rue de Richelieu, 98

1882





PRÉFACE

Les préfaces, que les Italiens nommèrent « La Salsa del Libro », *seraient évidemment dignes de l'apostrophe du célèbre jurisconsulte Dupin, alors que, par humeur parodoxale, le bonhomme s'écriait à propos de ces biographies de contemporains, dont le nombre était infini en son temps comme au nôtre : « Il serait à souhaiter qu'on n'en eût pas fait une seule, mais la première une fois faite, la seconde est devenue nécessaire.*

Dans le Brouhaha terrible de la grande Kermesse littéraire de ce siècle, au milieu des clameurs et des époumonnements de Barnums à voix rauque qui lancent le boniment, font la parade, battent le rappel, sonnent

*

la cloche, roulent des rra *et des* fla *à qui mieux mieux; dans cet affolement du public auquel on crie des : « Entrez, entrez, venez voir », sans la moindre pudeur, à la porte même d'un ouvrage nouveau, l'auteur qui a le respect de son art et de son* lui, *a dû, — son œuvre parachevée, — se retirer sous sa tente et constituer pour préfacier, un de ses proches dans cette grande famille des lettres qui compte tant de bâtards et si peu de vrais pères nobles.*

Il faut donc aujourd'hui, lorsque le maître de céans n'officie pas lui-même, un introducteur à toute fête intellectuelle, en quelque sorte un maître de cérémonies, un Alcôviste, *comme on eût dit chez les précieuses dames de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, et, à ce titre, dans notre société ultra-banale à force de civilisation, un Monsieur honnêtement cravaté de blanc, à l'égal d'un Semainier de la Comédie-Française doit venir frapper les trois coups et* conférencier *quelques courts instants avant le lever du rideau.*

Pour peu qu'une haute sympathie vous place à l'avant-scène ou qu'une amitié sincère vous y pousse, le préfacier ne remplit pas un sacerdoce, mais un devoir ; il ne reste plus rien d'empesé, de froid ou de dogmatique dans

son discours qui devient une causerie. Puisque donc, sur le désir formel de Léon Cladel, je me trouve obligeamment désigné ici comme le cicerone de ce livre : « L'Amour romantique, » *je prendrai familièrement le lecteur au passage pour lui faire l'historique de cette œuvre de jeunesse qui a conservé la grâce et les naïvetés des premières manières, de celles qu'on voudrait retrouver pour les perdre gaiement de nouveau.*

Lorsque l'auteur des Va-nu-pieds *s'en vint à Paris, en mars 1857, à l'aurore de sa vingtième année, il apportait avec les rayons d'or du capiteux soleil du midi, cette bonne foi souriante dans l'humanité, cette « fièvre de trouée » qui s'irrite chaque jour davantage dans la lutte et cette passion ardente qu'il devait mettre au service d'un rouge idéal. — Pour tout bagage littéraire, Cladel n'avait guère alors en tête que ce fatras de lectures variées qui s'entassent sans ordre et fermentent si hâtivement dans l'imagination des prédestinés. — On ne saurait dire de quelles œuvres opposées, de quels romans d'aventures, de quelles poésies ou nouvelles sentimentales s'est formé lentement, par couches de lectures successives, cet humus intellectuel déposé dans l'organisme cérébral et au milieu duquel doit poindre*

et se développer un jour le talent naissant d'un écrivain et sa personnalité réelle. Il y a là un mystère d'incubation étrange, un phénomène de cette lente digestion de la pensée qui abêtit Balzac au sortir du collège, une période « de mue » difficile à franchir dont le danger faisait dire, je crois, à Montesquieu, que l'esprit producteur n'atteignait guère sa puissance qu'aux environs de la trentième année ; que jusqu'à cet âge un auteur devait se fortifier et ne rien écrire ou du moins publier.

*Léon Cladel n'eut pas cette sapience recommandée par le rédacteur de l'*Esprit des Lois ; *la sève littéraire montait en lui comme une sève d'amour, car, ainsi que le disaient malicieusement nos grand'mères : « il faut que jeunesse jette sa gourme » et nul ne résiste à ce besoin d'épanchement aux effluves printanniers des premiers baisers de la Muse. — Dans ce cerveau où tour à tour avaient défilé comme en une grande et bruyante cavalcade les héros empanachés de Dumas père, les* Lions *de Frédéric Soulié, les Grisettes de Paul de Kock, les Personnages de l'humaine Comédie de Balzac, les grands Révoltés de Musset et tous les demi-dieux de la* Légende des siècles, *dans cette imagination enluminée et illuminée par tant de curieuses ou mer-*

veilleuses épopées, un dernier venu, Edgard Poe, se profila plus longtemps comme une ombre sardonique et se fixa comme une puissante hantise.

La lecture des Histoires extraordinaires *et des* Poèmes *fut une révélation pour ce méridional épris d'étrange et de grand art ; il se passionna pour le* Scarabée d'or, *pour* Une descente dans le Maëlstrom, *pour* Ligeia *et surtout pour l'admirable traducteur Charles Baudelaire, ce Dante des paradis artificiels et cet impeccable poète des* Fleurs du mal, *dont la première édition et la condamnation venaient alors d'émouvoir Tout le Paris des lettres.*

Cladel écrivit vers cette époque (1858) sa première nouvelle : « Aux amours éternelles » *que l'on retrouvera à la fin de ce livre, et dont la rédaction devait être interrompue par les événements de l'indépendance italienne et la guerre de Sicile. Cette nouvelle, revue et corrigée avec soin, ne devait paraître que vers 1862 dans la* Revue fantaisiste *de Catulle Mendès où elle demeura jusqu'à ce jour oubliée, en dehors de la réunion en volume des œuvres de l'auteur.*

A bien prendre les choses, le premier écrit de Cladel, sa première ébauche, serait les Martyrs ridicules, *rédigés*

en brouillon vers 1857, à la Vallée aux Lilas, chez M. Styllite de Saint-Lary (nom patois de Saint-Hilaire) un gentilhomme gascon, de ses amis, et ce fut en réalité à ces Martyrs ridicules, *tour à tour repris, remaniés et délaissés, que le jeune enthousiaste dut la joie de connaître le dieu-poète Beaudelaire.*

Poulet-Malassis, qu'on nommait familièrement en ce temps Coco mal perché, *régnait alors comme le prince des libraires, au Passage Mirès ; toute l'arrière-garde du romantisme l'avait accepté et reconnu pour son éditeur, en raison de ses incontestables qualités de lettré et d'artiste. Ce fut Paulin Limayrac, dont le frère, détail curieux, était le directeur de conscience de Mme Cladel mère, qui présenta le néophyte à Malassis. Le débutant portait craintivement sous le bras son manuscrit des* Martyrs *qu'il remit avec bien peu d'espoir à l'associé de De Broise.*

L'éditeur, après avoir pris lecture du Roman, fut si vivement frappé des qualités originales du nouveau venu qu'il engagea Baudelaire à parcourir cette œuvre dont les heureuses exubérances de jeunesse compensaient bien les défauts d'inexpérience. « Bravo ! Bravo ! clama, après quelques chapitres entrelus, l'auteur des Curiosités

esthétiques*; il me faut connaître ce jeune homme; je le conseillerai, nous travaillerons ensemble et vous publierez ce volume, n'est-il pas vrai? car je le veux patronner dans une préface où je dirai mon sentiment tout entier sur le talent frisque et aromal qu'il recèle.* »

Et Baudelaire, à la suite de cet entretien, parut un soir dans les bureaux de la Revue fantaisiste*, nouvellement fondée, passage Mirès...; il s'avança, saluant de droite et de gauche Banville, Glatigny, Babou, Théophile Sylvestre et autres, l'œil inquiet et chercheur; et demanda tout à coup de sa voix étrangement timbrée:* « *Monsieur Cladel est-il ici?* »

De ce jour, — car Cladel était là, — le maître eut un ami à toute épreuve et un fervent disciple de plus. Les Martyrs ridicules *furent remis sur le métier, polis et repolis dans une sorte de collaboration intime, et, vers la fin de 1861, le livre parut et obtint le légitime succès que l'on sait.*

Ce fut un an plus tard que les Amours éternelles *furent reprises sous l'œil vigilant et sévère du traducteur d'Edgard Poe.* « *Cher enfant, écrivit-il un jour au jeune écrivain, il serait bon de revoir ensemble une fois pour toutes vos* Amours éternelles *que vous avez*

bien voulu me dédier, et dont la neuvième épreuve m'a été communiquée hier par l'imprimeur de la Revue fantaisiste; *une demi-douzaine de termes impropres et quelques locutions d'outre-Loire, plus romanes que françaises, et qui me semblent trop hétérodoxes, déparent, à mon avis, votre curieux travail: accourez, accourez vite chez moi où je vous attendrai, s'il y a lieu, toute cette après-midi.* »

L'élève d'accourir aussitôt au rendez-vous, empressé comme à un assaut d'escrime littéraire, ne songeant qu'à faire des contres *avec le virtuose étincelant, et, comme il le conta depuis dans une curieuse nouvelle de* Bonshommes *intitulée* Dux, *il y apprit à soigner sa forme, à raboter et sertir des périodes de style, à « manger des lexiques », à dénicher le mot vrai, le terme exact et voulu, à compiler les dictionnaires, à les feuilleter, à les sonder avec rage et passion dans un pourchas sans merci; à s'imboire enfin de tous les secrets de notre vigoureuse langue si riche et si féconde dont l'usage si mal appliqué faisait dire à un homme d'esprit cette phrase d'une ironie charmante: « Que de gens sauraient le français, s'il était su de tous ceux qui le parlent ou l'écrivent!* »

Cladel, pour tout dire, sous l'égide de Baudelaire, comprit qu'il fallait savoir être artisan pour mieux mériter d'être artiste ; il ne recula devant aucune fatigue : il forgea, martela les mots douteux, se fit un arsenal de termes brillants, empruntant au seizième siècle les damasquinures de somptueux adjectifs, au dix-septième ses ingénieuses métaphores et ses préciosités, au dix-huitième ses termes papillottants de grâces inoubliables ; sentant la gamme infinie des synonymes comme un coloriste qui voit les gradations innombrables d'un même ton. Par ce jeu d'un labeur féroce, il conquit sa robustesse d'écrivain, sa mâleté de narrateur, sa maëstria de styliste, si bien que le maître put promptement sacrer chevalier ès-lettres, son disciple de la veille et lui crier, le voyant éperonné, cuirassé pour la lutte : « En avant maintenant, mon garçon, boutez moi en avant, et sus aux profanes ! »

*Des trois nouvelles qui composent l'*Amour romantique*, je n'ai parlé que de la troisième (la première par ordre chronologique ou mieux encore l'aînée des trois, et qui paraît avec cette dédicace dans la* Revue fantaisiste) ;

AUX AMOURS ÉTERNELLES !

—

A Charles BAUDELAIRE.

Cher Monsieur,

La lecture de vos ouvrages a suscité en moi des rêves nombreux. L'un de ces rêves, ayant pris corps, s'appelle : Aux Amours Éternelles ! *Toute créature appartient au créateur.*

Je sais que vous ferez bon accueil à cet essai dans le genre noir *où vous excellez.*

L. C.

La seconde, Huit jours dans les nuages, *fut écrite spécialement pour la même* Revue *avec une dédicace de gratitude à Poulet-Malassis. Quant à la* Confession d'une mondaine, *la dernière en date, elle parut pour la première fois dans un journal bonapartiste* La Situation *et pour la seconde (singulière antithèse) dans l'organe républicain* Le Peuple. *Cette nouvelle fut depuis traduite en allemand et publiée à Francfort, à l'insu de l'auteur, auquel Alphonse Daudet révéla cette particularité il y a peu d'années seulement.*

Je n'ai pas à m'occuper ici ni de la fiction, ni de la

forme de ces morceaux littéraires que l'on va lire. Les admirateurs du bon Cladel du Bouscassié, *de* la Fête Votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive *et de l'*Homme de la Croix aux Bœufs, *trouveront évidemment un grand intérêt à se reporter à l'origine de ce talent feuillu et si foisonnant dans sa maturité ; ils comprendront le charme de ces premiers tâtonnements du jeune homme qui* « flirte » *alors avec sa muse saine et luronne plutôt qu'il ne l'engendre.*

Ici ce sont des « Amusements aux bagatelles de la porte », de ces œuvres qu'on nomme avec tant d'indulgence des « péchés de jeunesse, » mais qui restent toujours les œuvres préférées comme la première maîtresse qui fit battre notre cœur, la première épreuve d'imprimerie qui nous parvint chargée d'errata ou le premier article au milieu duquel notre nom nous sauta aux yeux dans les gerbes de feu des éloges. Et qui sait, si ces œuvres de la vingtième année, d'une génération toute spontanée, ne contiennent pas, sous leurs défaillances et leurs mièvreries apparentes, le meilleur de notre Nous vibrant et cette sorte de « beauté du Diable » qui caractérise aussi bien le moral que le physique de l'adolescence et dont la physionomie principale semble

pétrie de malice, de naïveté, de bravoure et d'insouciance superbe! — A coup sûr, ces premières œuvres sont celles qui nous émeuvent le plus profondément, elles sont certes moins mûries au soleil de la réflexion que les cadettes, mais elles saillent tout d'un jet du cœur et de la tête comme ces frais bourgeons duveteux qui se hâtent imprudemment de se montrer sur les arbres aux premières tiédeurs des beaux jours de mars.

L'âme de Cladel chantait alors des hymnes à l'amour en s'épanouissant à la vie, et sous le vaillant forgeron de prose sonore, sous les brutalités et les emportements du romancier que l'on connaît, un poète, un doux rimeur, un fin madrigalier, un sonneur d'amoureux sonnets se dissimula longtemps.

On ne sait guère de lui qu'un petit chef-d'œuvre: mon Ane. *Je veux donner ici deux sonnets inédits que je choisis parmi nombre d'autres. Oyez; — celui-ci est daté de 1859:*

Nous irons, chère, où tu voudras,
Là-bas, au loin, sous les vieux chênes,
L'herbe nous servira de draps,
Nous boirons aux sources prochaines.

Viens, je dormirai dans tes bras
Qui me seront de douces chaînes;
Nous aurons des fils gros et gras,
Des filles mignonnes et saines.

Il sort des nids une chanson,
Les grands bœufs traînent la moisson,
Au ciel luit un essaim de perles.

Viens, viens nous rouler dans les foins
Où je t'aimerai sans témoins
Au chant du coq, aux cris des merles.

N'est-ce pas d'un grand sentiment d'amour champêtre, et l'auteur du Bouscassié *aurait-il besoin de signer ce sonnet marqué à son cachet d'exquis paysagiste? —Voici le second sonnet, sous la date de 1861 :*

Près des sources, là-bas, nous étions isolés ;
Il arrivait des bois une sauvage haleine :
Vous eûtes peur de l'ombre immense de la plaine
Et des arbres hurlant ensemble, échevelés.

Attentive aux rumeurs dont la nuit était pleine,
Vous me laissâtes mordre à vos doigts effilés;
Je crus que vos effrois s'en étaient tous allés,
Et vous serrai plus fort parmi la marjolaine.

Il faisait noir, très noir; or, déjà mes baisers
Couraient de votre lèvre à vos yeux embrasés,
Et les ormes riaient, rangés en demi-lune...

Oh ! pourquoi fis-tu luire au front de la forêt
Les deux cornes en feu de ton disque indiscret,
Vieille indiciblement insupportable, ô Lune !

Dans ce dernier vers, le parnassien romantique se révèle bruyamment avec toute son impétuosité lyrique.

Si j'avouais que l'agreste poète était alors, quoique fervent républicain, non moins fervent catholique et qu'il fut très remué par la belle légende du christianisme, j'étonnerais peut-être quelques-uns de ses amis politiques, mais Cladel ne se défend aucunement contre son passé, où il retrouve, au milieu de ses croyances perdues, l'image de la sainte qui les lui avait inspirées, cette image tant évoquée d'une mère qui n'est plus, dont l'affection et les tendresses infinies semblent vous suivre dans l'humain combat, et dont, aux jours de désespérance et d'abandon, on aime à enfermer le souvenir en soi pour le bercer comme une rêverie consolante et fortifiante à la fois. Il reste toujours tant d'enfance bienheurée dans l'âme de ceux qui ont profondément aimé leur mère !

*Je ne saurais suivre ici l'auteur de l'*Amour romantique, *sous peine de devenir son biographe. Ce*

n'est certes, ni son intention d'être pourtraicturé de point en point dans cette Introduction, ni la mienne d'aquafortiser une figure si complexe et si originale. Après avoir rappelé largement la carrière littéraire de cet artiste ès-belles lettres, depuis le Bouscassié *paru en 1869; la* Fête-votive *en 1871; les* Va-nu-pieds *en 1872; l'*Homme de la Croix-aux-Bœufs, *en 1876, jusqu'à* Ompdrailles, Bonshommes, Crète-Rouge, les petits Cahiers *et autres œuvres remarquables qui ont vu le jour en ces dernières années, je dirai que le rude écrivain reste toujours opiniâtrément et sereinement fixé à sa tâche en dépit des nauséabondes fumées de dépotoirs qui semblent obscurcir le ciel littéraire de ce temps. Léon Cladel n'est pas un frère quêteur de documents soi-disant humains; il n'a point rayé l'inspiration et l'invention de son programme, « bien qu'il ne dédaigne pas l'observation ou plutôt la* « Scrutation » *des passions modernes », car il croit plus fermement que jamais à la divination du talent et à la seconde vue du romancier de race. Il fera paraître bientôt* Mi-Diable, *roman de haute et rustique passion dont je ne suis pas autorisé à déflorer le sujet;* Urbains et Ruraux, *mélanges et souvenirs, sa singulière* Kyrielle

de chiens, *le* Deuxième Mystère de l'Incarnation, *titre étrange d'une œuvre non moins étrange, et enfin ce fameux* Paris en travail *dont la gestation lui coûta tant d'efforts et de soins, et au milieu duquel il doit faire défiler toutes les personnalités de ce temps, depuis le célèbre tribun, qui fut son ami, jusqu'à l'archi-fallot avocat Gagne.*

Ce n'est qu'après avoir lu ces livres ouvragés dans la dernière manière de l'écrivain que l'on pourra suivre à petites journées les étapes de cet audacieux talent, et que l'on comprendra de quels labeurs est tissé le style d'un maître en son art. — L'on jugera ainsi de la distance morale réellement parcourue à dater de cet Amour romantique, *premier coup de feu d'un fringant conscrit, lequel, depuis lors, a si vaillamment conquis un à un ses chevrons dans la mêlée, et qui, j'en suis assuré, restera longtemps sur la brèche, jeune vétéran, comme un porte-fanion dont on aperçoit la fière silhouette dominante au-dessus du branle-bas des assauts.*

OCTAVE UZANNE.

Paris, 20 mars 1882.

CONFESSION

D'UNE

MONDAINE



Ferdinandus, del. Houiste, imp. Beaumont, sculp.





VE, Ève du paradis, était, à ce qu'on affirme, aussi curieuse que belle, et moi, l'une de ses filles, moi, Marie Ombeline, je conçois à merveille que l'on hérite ses péchés comme ses vertus, l'héritière fût-elle, ainsi que toi, charmante Olympe, misanthrope d'hier et marquise de naissance. Ah! vraiment on vous a dit ceci, chère Madame de Mioze, on vous a dit cela, vous avez appris à mon sujet des choses... des choses à n'y pas croire et bien d'autres encore, et vous ne voulez tenir que

de moi, de moi seule, la vérité, rien que la vérité, comme on dit devant MM. les robins qui sont si graves, mais si laids. Oui, j'entends, il te faut, curieuse, non pas « une lettre qui taise tout ce que l'on voudrait savoir et qui n'avoue que ce que l'on sait bien, » mais une confession telle que tu puisses, après l'avoir reçue, « aller et venir en mon âme, ainsi que tu fais aux beaux jours en ton parc, alors empli de verdure et du chant des oiseaux. » A vrai dire, ma mie, il me paraît que ta façon de parler est un peu bien... marquise ! Y songes-tu ? me comparer au parc où tu choies tes mélancolies et souhaiter que mon âme leur tienne lieu de promenoir. Une semblable impertinence, en vérité, vaudrait un châtiment aussi gros que la faute, et si j'en voulais punir l'auteur, je sais on ne peut mieux comment je m'y prendrais. Heureusement pour toi, maligne, je suis clémente à ceux que j'aime et de qui je crois être aimée ; je te pardonne, et les choses que tu brûles de savoir, je te les vais conter, à une condition cependant : tu n'approuveras ni blâmeras en rien ce que j'ai dit et fait, depuis que nous ne nous sommes vues ; tu ne m'écriras point qu'à ma place tu eusses agi tout autrement que moi, je ne veux entendre ni tes oh ! ni tes ah ! Soit que mon sort

te paraisse à plaindre ou qu'il te semble enviable, tu retiendras à toi ta pensée et surtout, je t'en supplie, tu auras bien garde de ne me prédire heur ni malheur; enfin, tes impressions quelconques, après, comme à la lecture de mon récit, tu ne me les analyseras que le jour (il ne viendra peut-être jamais), où moi-même, en personne, je te prierai de le faire.

A présent, écoute ou plutôt lis attentivement, chère Olympe :

Il y aura bientôt trois ans — trois ans! — qu'au sortir de Saint-Thomas d'Aquin où l'on venait de nous marier, M. de Montricoux et moi, nous partîmes pour la Suisse; un peu moins de vingt-quatre heures après notre départ de Paris, nous étions à Genève.

— Ombeline, me dit le comte, le soir même de notre arrivée en cette ville : je vous présenterai demain M. de Roc-d'Ambarre, je désire que vous lui fassiez bon accueil, car il est mon meilleur ami.

Je répondis à mon mari que je serais heureuse de connaître ce monsieur et que s'il ne m'était pas permis de resserrer l'amitié qui les unissait, je m'efforcerais du moins à n'être point une cause de son relâchement.

— Oh ! c'est que *ce monsieur* n'est point du tout fait comme tout le monde, fit le comte en souriant, il est à ce point extraordinaire... vous le verrez ! Il est aux Marniers depuis une quinzaine et doit y rester huit jours encore. Afin de lui en laisser toute la surprise, je ne l'ai pas averti de notre arrivée; il me croit certainement en France. A l'aube, demain, je monte à cheval et vers trois heures de l'après-midi, lui et moi, nous serons ici.

Selon qu'il avait projeté, M. de Montricoux sortait de Genève, le lendemain, à la première heure. Il était de retour de son excursion avant midi; son visage soucieux m'étonna.

— Qu'avez-vous ? lui demandais-je en remarquant son inquiétude.

— Aujourd'hui même, Mallus est parti pour l'Allemagne.

— Aujourd'hui même ?

— Oui, Madame. On dirait vraiment que c'est à dessein... je vais écrire à Pesth ; si, comme je le souhaite, il me répond de cette ville où l'on m'assure qu'il doit s'arrêter, nous irons le rejoindre, et, de là, nous reviendrons ensemble, tous les trois à Paris.

—Y a-t-il donc si longtemps que vous n'avez vu

M. d'Ambarre, que vous éprouviez un si grand désir de le revoir ?

— Trois mois, répondit laconiquement mon mari.

— Vous aime-t-il !..

— Oui, oui.

— ... Comme vous l'aimez ?

— Mallus !... Vous m'adressez, comtesse, une question à laquelle il vous paraît peut-être facile que je réponde.

— Sans doute.

— Facile !... si vous saviez !

— Dites.

— Il a trente ans ; orphelin dès son bas âge, élevé par des mains mercenaires, il n'a pas eu, comme la plupart des hommes de sa caste, une enfance entourée des sollicitudes et des tendresses maternelles. Il se peut que de là vienne, en partie du moins, le caractère qui le distingue entre tous ses pareils.

— Ensuite ?

— Voici le mot que vous attendez. S'il aime quelqu'un en ce monde, c'est moi, rien que moi, moi seul.

— En vérité !

— Vous avez souri, vous souriez, comtesse, et je vous entends.

— Hé bien !

— Son nom, une grande fortune, l'étrangeté même de sa personne lui ont valu certains empressements ; mais il est toujours resté maître de lui-même, hormis peut-être une fois, acheva lentement le comte, et comme s'il répondait à ses propres pensées.

— Votre ami, repris-je, après un assez long silence, M. de Roc-d'Ambarre apprit-il de vous-même notre mariage ?

— Oui, de moi-même.

— Il est très surprenant, en effet, que vous ne m'ayez jamais parlé d'un homme qui vous est si cher.

— Oh ! j'ai dû prononcer son nom devant vous et souvent.

— Pas que je sache.

— Ombeline, ne vous ai-je point dit, à Paris, qu'un soir Mallus vous avait rencontrée ?... il vous connait !

— Lui !

— Bien qu'il sorte rarement de sa retraite, il va de loin en loin dans le monde.

— Où m'a-t-il vue ?

— Attendez !... chez Mme la duchesse de Négrepelisse.

— A Nogent?

— A Paris, rue Belle Châsse, à la fin de l'automne.

— Cette année ?

— Oui; quelques jours avant que je lui fisse part de notre union.

— A cet égard, que vous dit-il ?

— Mlle Ombeline de Lauzerte vaut, je crois, qu'on la remarque: telles furent ses propres expressions.

— Elles me touchent et j'en suis on ne peut mieux flattée...

— Au revoir, ajouta-t-il comme nous nous séparions, au revoir ; ton mariage, Jean, me détermine à quitter la France.

— Hein ?

— Ainsi.

— M. de Roc-d'Ambarre a dit cela !

— Cela.

— Voyons!

— Je vous assure.

— A mon avis, semblable langage n'a pu sortir que de la bouche d'un sot ou d'un fou, m'écriai-je en riant de bon cœur au nez de mon mari ; c'est trop comique... oui !

M. de Montricoux s'éloigna du canapé sur le-

quel il était assis à mes côtés, puis, d'une voix sérieuse, presque dure :

— Vous m'offensez, Madame la comtesse, dit-il.

A ces paroles, les larmes me vinrent aux yeux et je ne sais trop pourquoi, ma chère, à plusieurs reprises, je balbutiai :

— Qu'avez-vous, Monsieur, et que vous ai-je fait pour que vous ayez cru devoir me traiter de la sorte ?

Pour toute réponse, le comte me serra contre sa poitrine, et quoique longtemps muette, son étreinte eut une éloquence que je sus bien vite comprendre. Avec la chaleur de voix qui lui était naturelle, il ne tarda pas en effet à me demander pardon du mal qu'il croyait m'avoir causé par sa brusquerie, et me fit entendre des paroles très douces et vraiment passionnées, où, non sans étonnement pour moi, le nom de son ami se mêlait sans cesse au mien.

— Ombeline, fit-il entre deux caresses, abandonnons Genève, il me serait désormais trop cruel de rester en ce lieu, témoin de ma première injustice envers vous...

Il avait l'air suppliant; je l'assurai que je n'avais et ne voulais point avoir d'autre volonté que la

sienne, et, le jour même, nous volions ensemble vers la Hongrie. M. de Roc-d'Ambarre n'était plus à Pesth lorsque nous y arrivâmes. On le croyait en Bohême, à Prague. Nous y courûmes, il venait d'en partir.

Olympe, il m'est impossible de te rendre l'impression de tristesse que M. de Montricoux reçut de ce voyage encore infructueux ; elle fut si vive que je ne sus m'empêcher de lui en marquer ma surprise. Il ne dut qu'à un effort sur soi-même de me répliquer avec un calme plus apparent que réel :

— N'exigez pas que je vous exprime un sentiment que je peux à peine analyser. Il faudrait que vous connussiez Mallus, comme je le connais moi-même, pour apprécier en ce qu'elle a de tyrannique l'affection que je lui ai vouée depuis longtemps et que je lui garderai, quoi qu'il advienne : il est si malheureux !

— Malheureux ?

— Oui.. non ; que sais-je ! Etre impénétrable ! On affirme, on certifie qu'il n'a pas toujours été tel qu'il est. Autrefois, il ne m'en a jamais parlé lui-même, une inhumaine l'aurait soumis à je ne sais quelles tortures morales. Il l'aimait. On prétend qu'elle n'est plus. Elle a peut-être emporté le bonheur de son amant.

— Ne l'avez-vous donc point interrogé, lui, votre ami ?

— L'interroger ! à quoi bon ? il ne m'entendrait pas ou ne voudrait pas m'entendre. Ainsi qu'un corps sans âme, il erre à travers la vie. On dirait d'un somnambule : il paraît absent de lui-même. Rien ne l'émeut, rien ne le touche. On jurerait qu'il parle, marche, respire, et vit à son insu.

— Quel homme !

— Etrange, indéchiffrable et morne le plus souvent, il a parfois cependant des puissances de regard, de geste, d'accent, soudaines comme l'éclair. On suppose, on présume qu'il va s'éveiller. Hélas ! déjà la lueur s'est éteinte, évanouie ; seul, l'automate reste devant vous. Ombeline, je l'aime, moi, cet être douloureux, et je souhaite que vous l'aimiez aussi...

Mon mari se tut ; il marchait de long en large, agité. Ses yeux ayant rencontré les miens, il s'arrêta tout d'une pièce et se prit à me considérer en silence.

Il me gênait par la fixité de ses regards, et bientôt, tant ils m'étaient lourds, je me levai pour m'y soustraire et allai m'asseoir de l'autre côté de la chambre.

— Il lui faudrait peut-être une femme comme elle ! murmura-t-il.

Un frisson me parcourut à ces mots si singuliers et je me sentais pâlir en croyant pénétrer la pensée qui les avait dictés.

— Hé bien ! reprit le comte, vous disiez, Ombeline ?...

— Je ne parle pas... je songe.

— A quoi ?

— Monsieur, ne m'avez-vous pas affirmé, que si Mallus aime quelqu'un au monde, c'est vous ?

— En vous affirmant cela, répondit M. de Montricoux, je me rappelai de quelles paroles il accueillit la nouvelle de notre mariage et qui sont encore dans mon oreille ; elles me paraissent excusables, ainsi que le mouvement qui peut-être les inspira ; soyez généreuse, Ombeline ! Un ami, de même qu'un amant, peut se montrer accessible à la jalousie et celui-là, comme celui-ci, souffre, s'il est menacé de ne plus se trouver seul dans un cœur qu'il a longtemps occupé sans partage. Admirable égoïsme après tout, et que je serais heureux, très heureux de reconnaître en Mallus !

— Enfin, m'écriai-je, en regardant en face mon

mari, que pensez-vous donc de M. de Roc-d'Ambarre ?

— Je voudrais le voir vivre.

En vérité, je t'avoue, ma chère Olympe, que tout ce que je recueillais de la bouche de mon mari sur Mallus développait en moi je ne sais quelle curiosité si ardente qu'elle en devint bientôt douloureuse et chaque jour plus difficile à contenir ; aussi, fût-ce avec joie que je consentis à retourner en France, lorsque M. de Montricoux m'en fit la proposition d'une voix qui renfermait un ordre au moins autant qu'une prière. En dépit d'un rhume très opiniâtre, qu'il avait contracté dans ces régions si froides du Nord, il voulut quitter Prague aussitôt.

— Attendons encore quelques jours, votre santé l'exige.

— Un rhume ! me répondit-il ; qu'est-cela ?

— Mais vous toussez horriblement, insistai-je avec force.

— Un autre climat me sera plus favorable que celui-ci ; partons, Ombeline, retournons vers le pays du soleil !

Il avait hâte, et moi non moins que lui, j'en conviens, de rencontrer celui qui semblait prendre à tâche de déjouer nos poursuites, en se retirant

sans cessse, et comme de parti pris, du lieu qu'il occupait au moment même que nous nous mettions en route pour l'y joindre. Espérant enfin de l'atteindre en Italie, où l'on nous avait appris qu'il devait passer quelques jours avant sa rentrée à Paris, à peine prîmes-nous le temps de nous arrêter une demi journée en Istrie, chez une personne de ma famille.

Une sorte de fièvre nous poussait, M. de Montricoux et moi, de pays en pays, de ville en ville, de province en province; et l'on eût dit, tant était grande notre précipitation, que nous avions peur de ne pas arriver assez tôt en un point où quelque devoir, on ne peut plus impérieux, avait l'air d'exiger notre présence. Il me serait très difficile, même aujourd'hui, de t'expliquer, Olympe, l'émotion à laquelle j'étais alors continuellement en butte et que les moindres circonstances venaient encore accroître....

En mer, sur le paquebot qui nous transportait de Trieste à Venise, je m'étais laissée aller à je ne sais quelle rêverie en contemplant les eaux et les ciels de l'Adriatique. Une brise à peine sensible arrivait des rivages et mettait comme des sourires à la bouche des flots; au sein du couchant encore glorieux et parmi de magnifiques nuages d'argent

et d'or oscillaient et se succédaient sans cesse de changeantes images que mes yeux interrogeaient avec piété. Ce n'était déjà plus le jour et ce n'était pas encore la nuit : un crépuscule avec des lueurs d'aube. Il me semblait que des larmes arrosaient une à une mon cœur imprégné de toutes les mélancolies de l'extase ; instinctivement, je portai les mains à mon visage ; il était tout baigné de pleurs.

— Ils sont bien à plaindre, Ombeline, ceux qu'un pareil spectacle trouve et laisse à jamais insensibles !

Je détournai la tête en poussant un cri ; ces paroles avaient sonné ma pensée. Debout auprès de moi, mon mari tenait ses bras levés au firmament. Avec regret, eut-on dit, les ténèbres commençaient à descendre et les premiers regards des étoiles combinés avec l'éclat agonisant du soleil, emplissaient la mer d'une pâleur profonde ; à l'arrière et dans le sillage du navire, un long panache d'écume apparaissait pompeux et tout en flammes à la surface des eaux....

— Oui, ceux-là de qui vous parlez sont dignes de pitié, répétai-je en appuyant ma tête à la poitrine de mon mari.

— Plaignez Mallus, Ombeline ; il mérite votre commisération !

Et le comte ayant murmuré de nouveau le nom de son ami, s'éloigna de moi d'un air plein de tristesse. Pourquoi, mais pourquoi ce nom revenait-il sans cesse à sa bouche, et pourquoi, moi-même à présent, ne pouvais-je plus le chasser de ma pensée?

A Milan, à Mantoue, à Vérone, à Palerme, à Naples, et partout et toujours, il entr'ouvrit mes lèvres obligées à le prononcer, et malheureuse! à force de le dire, j'en étais arrivée, Olympe, à composer le geste, la voix, les traits, la physionomie de celui qui le portait; et le confesserai-je, amie, j'aimais le fantôme que je m'étais créé et qui me possédait tout entière. Ah! ce n'était plus à mon mari que j'appartenais. « Le visionnaire crée la réalité, » ai-je lu quelque part. Elle a certainement vécu dans les bras d'un spectre, l'âme à qui ce cri poignant est échappé!

En Italie, de même qu'en Allemagne, nos recherches avaient été constamment stériles, et nous dûmes nous résoudre, mon mari et moi, l'un et l'autre attristés, à regagner la France. En arrivant à Paris, M. de Montricoux s'alita. Son rhume s'était accru durant nos dernières pérégrinations. Il se plaignait d'un point de côté. Je fis appeler aussitôt son camarade d'enfance, le savant docteur Haspert.

— Hé bien ? lui dis-je après sa visite, le comte sera bientôt rétabli, sans doute.

Ému, très ému, le médecin branla la tête en silence.

— Quoi ! m'écriai-je, serait-il gravement malade ?

— Une fluxion de poitrine ! et je crains fort, en effet...

— Que dites-vous ?

— Il est de mon devoir, Madame, de ne point vous taire la vérité.

Ces paroles du docteur me firent frissonner dans tout mon être, et ce que j'y vis au même instant fut si terrible, que je cachai de honte mon visage entre mes mains ; une pensée indicible m'avait visitée, et je ne sais... oh ! je ne sais trop quelle espérance s'était immédiatement mêlée à ma douleur....

Olympe, dis-moi, dis-moi vite que je n'étais pas coupable ; oh ! mon Dieu ! dis-moi que nous ne sommes pas responsables de notre pensée, que l'origine en est inconnue à tous, aux autres comme à moi ; qu'il n'est pas en notre pouvoir, quelque odieuse qu'elle soit, ni de la prévenir ni de l'écarter à notre gré ; que si nous ne l'appelons pas à nous, il n'y a point crime à la recevoir

contre soi-même; enfin, dis-moi que si l'on en est violée, il n'y a pas lieu de se considérer comme complice de l'outrage dont on est victime, ni comme déshonorée par une flétrissure qu'on a subie avec des pleurs de colère et de dégoût. La pensée ! inexplicable phénomène! A certaines heures on regarde le ciel, on voudrait avoir des ailes pour y planer, on s'élance légère et voici que tout à coup on retombe lourdement à terre et que l'on s'engloutit en quelque bourbier. Olympe, Olympe, il est en nous toutes de bien misérables choses!

Assise depuis trois jours auprès de mon cher condamné, je ne pouvais retenir à moi mon âme qui m'échappait constamment et vagabondait je ne sais où.

Hélas! il était là, sous mes yeux, expirant, celui qui m'avait tant aimée et qui m'aimait tant encore, et ce n'était pas de lui, non! pas de lui que j'étais occupée !

Mes mains serraient les siennes, et j'étais loin, bien loin de lui.

C'était à l'autre que je pensais, Olympe, à l'autre ! et malgré moi, j'étais adultère au chevet de mon mari mourant.

— Ombeline, dit-il d'une voix pénible et cepen-

dant pleine de tendresse, qui vibre encore en mes oreilles, Ombeline, notre bonheur aura été bien court : mon heure approche, rappelez-vous quand je ne serai plus...

Il ne put achever et me désigna son portrait peint par Ingres et placé en face du lit, au-dessus d'un divan.

— Jean ! m'écriai-je tout à coup en me retrouvant tout entière.

— Ne pleure point, fit-il en pleurant lui-même, s'il faut que je te quitte, hélas ! épargne-moi du moins tes larmes.

Je mis ma bouche sur ses lèvres déjà décolorées et nous échangeâmes un long baiser d'adieu.

— Oui, je m'en vais avec un grand regret, reprit-il, après un instant de silence ; Ombeline... ?

— Ami ?

— Qu'a-t-on répondu, rue Saint-Dominique Saint-Germain ?

— M. de Roc-d'Ambarre arrive ce soir à Paris.

— O Dieu ! fit-il en prière, accordez-moi de le voir une dernière fois !

Il pleuvait. La nuit était venue. Immobile,

j'écoutais cliqueter la pluie contre les vitres des fenêtres.

— Ombeline, de l'air !

Et Jean qui suffoquait, me fit signe d'ouvrir les croisées. Il était rouge comme le feu, tout son corps tremblait la fièvre, et je crus bien qu'il allait passer.

Haspert, que j'avais envoyé chercher, accourut et se retira bientôt, après m'avoir pressé la main d'une façon significative.

Immédiatement, je fis donner à mon mari la potion prescrite. Il s'assoupit dès qu'il l'eut prise et son assoupissement dura jusqu'à minuit. Alors il ouvrit les yeux, me regarda tristement et murmura :

— Mourir sans le revoir !

Au même instant s'avançait sur la pointe des pieds le fidèle Vincent, un valet de chambre, qui s'étant approché de moi, me dit quelques mots à voix basse.

— Vite ! vite ! qu'il vienne ! m'écriai-je en me sentant pâlir.

— Où est-il. Lui ? fit mon mari, qui s'agitait avec angoisse sur sa couche.

— Là ! répondis-je en entendant un pas et sans détourner la tête.

— Mallus ! Mallus !

Et le comte essayait vainement d'entr'ouvrir ses bras.

Aussitôt j'aperçus M. de Roc-d'Ambarre et ne sus réprimer un cri ; j'avais reconnu mon fantôme d'Allemagne et d'Italie !

En réalité, il était tel que mes rêves l'avaient imaginé : ces yeux sans caresses, ces lèvres sans sourire, cette pâleur inquiétante, ces longs cheveux tombant sur ses épaules, ainsi que les branches mortes du saule autour du tronc, ce visage funèbre et beau, cette physionomie aussi froide que terne, cet homme illisible et de haute taille, Olympe, je le reconnaissais, va. Sans me regarder et peut-être aussi sans me voir, il arriva lentement et silencieusement, tel qu'un somnambule, auprès de mon mari retombé blême et roide sur sa couche.

— Jean ! appela-t-il deux fois d'une voix sourde et qui m'était familière, quoique je ne l'eusse jamais ouïe ; Jean !

M. de Montricoux ne bougeait point et respirait à peine.

— Ami ! fit encore M. de Roc-d'Ambarre ; ami, c'est moi !

Le comte souleva difficilement ses paupières,

qui s'abaissèrent presque aussitôt : mais si rapides, si furtifs qu'eussent été ses regards, il avait eu le temps de distinguer celui qu'il venait d'entendre.

— Toi ! enfin, soupira-t-il !

Puis des larmes de joie s'étant frayé passage à travers ses cils, baignèrent sa face, empreinte des lividités de la mort.

— Parlez-lui donc ! ordonnai-je au visiteur, qui ne faisait pas un seul mouvement et tenait ses lèvres closes.

— Adieu ! dit, et cette fois avec une ineffable expression d'amour, mon pauvre époux, entrant en agonie.

Un solennel silence régnait dans l'appartement. A tout instant, je croyais entendre le dernier soupir, le dernier souffle de mon mari. Deux heures durant, l'autre, l'œil hagard, terne, inanimé, la bouche rigide et les traits sans expression, resta debout, tenant entre les siennes les mains déjà glacées de M. de Montricoux. A deux ou trois reprises, il me sembla que les lèvres du moribond remuaient, et qu'il s'efforçait de parler ; je me penchai vers lui, j'écoutai, très anxieuse, une de mes tempes adhérente à sa bouche ; rien : ni voix, ni haleine.

— Il est mort, dit enfin le revenant.

A ces mots, le comte se mit sur son séant,

M. de Roc-d'Ambarre, à gauche, moi, à droite, nous le soutînmes.

— Approchez... tous les deux... dit-il presque expiré.

Nous nous inclinâmes jusqu'à ses lèvres, nos fronts touchaient à son front.

— Ombeline-Mallus, fit-il en essayant d'unir aussi mes mains à celles de son intime, venez; avancez et demeurez là... toujours... il le faut; je le veux !

Un frisson le parcourut et l'empêcha d'achever; en ses yeux la vie s'éteignit et comme il s'affaissait, hélas ! nous entendîmes encore ces mots :

— Heureux... peut-être !

Et ce fut fini : Jean de Montricoux avait cessé de vivre entre les bras de sa femme et ceux de son ami.

Non, non, bien que j'en sois tentée, je ne te dépeindrai pas, en y pesant davantage, l'affliction que me causa le décès de mon infortuné Jean. Insister irriterait en moi, je le sens, une plaie qui, quoique aujourd'hui tout à fait cicatrisée, est et restera sensible.

Ah ! c'est que je garde à la mémoire de mon mari, chère Olympe, une religion que rien n'al-

tèrera jamais, ni le monde, ni le temps. Une âme si généreuse ! A M. de Lauzerte, mon père qui n'avait point voulu lui laisser ignorer une faute par moi commise, et que je n'ai jamais cessé de déplorer et de haïr, mes étourderies avec M. Arundel de Saint-Amans, il répliqua noblement par ces simples paroles : « Les enfants sont irresponsables... Daignez-vous m'accorder la main de Mlle Ombeline et m'admettre en votre famille, Monsieur le Duc ? » Olympe, est-ce beau, est-ce grand, cela ! Peu d'hommes eussent été aussi généreux que Jean de Montricoux...

Quelle âme était la sienne et quels souvenirs il m'a laissés ! Oh ! je te le jure, je n'eusse pas mieux souhaité que de lui rendre au double tout l'amour qu'il me prodiguait avec tant de délicatesse et rien, non rien, ne m'eût été meilleur que de répondre selon ses vœux aux emportements de son cœur.

Il m'aimait, il savait si bien me le dire, il eût été si heureux de me sentir vibrer comme il vibrait lui-même ! Hélas ! en sa présence et jusque dans l'intimité, je subissais sans cesse, et quoi que je fisse pour y résister, ce respect un peu paralysant qu'explique peut-être une assez grande diffé-

rence d'âge et que, même avant notre mariage, j'éprouvais déjà pour sa personne. L'avouerai-je? il m'imposait, et sa barbe grise me paraissait trop paternelle !

En vain, m'appliquai-je à me montrer à lui telle que ses transports et les miens me le conseillaient, j'avais peur et n'osais pas ; ou bien encore, au point de m'abandonner à lui tout entière, il me revenait soudain à l'esprit combien je lui devais, et ma reconnaissance m'empêchait aussitôt de m'ouvrir à lui sans réserve et faisait que je ne me livrais qu'à demi. Peut-être aussi demandai-je trop à moi-même.

Ah ! c'est que les désastres d'un premier amour apportent et laissent, entre la femme qui les a subis et l'homme qui voudrait en effacer les traces, une glace que toutes les ardeurs de celui-ci sont impuissantes à fondre : inutilement, il s'évertue à lui communiquer la douleur qu'il ressent, elle songe aux déceptions qui l'ont déjà frappée et reste sans cesse fermée, craignant de se laisser aller à de nouveaux mirages.

Pauvre Jean ! s'il ne m'a pas été permis de l'aimer autant que je l'eusse voulu, du moins ai-je été fidèle aux promesses que je me fis en l'épousant : une ombre du passé ne s'interposa

jamais entre ses lèvres et les miennes, et je restai constamment sourde aux voix qui murmuraient à mon oreille.

Morte au souvenir, et me voulant ainsi, jamais une image étrangère, jamais celle d'Arundel ne fut accueillie par moi dans la chambre nuptiale ; et si plus tard une figure qui m'était inconnue, après en avoir franchi le seuil, y séjourna pour n'en plus partir, était-ce moi qui l'y avais appelée, et mon mari lui-même ne s'en était-il pas fait l'introducteur ?

Oh ! la connaissais-je moi ? L'avais-je vue jamais ? En soupçonnais-je seulement l'existence ? Et lorsqu'*il* m'apparut enfin tel qu'on me l'avait trop complaisamment décrit et que je me le représentais, était-il en mon pouvoir de me défendre de l'aimer, moi qui l'aimais déjà ?

Mallus ! Le vois-tu bien, et l'ai-je dessiné comme il faut ? Imagine, Olympe, un homme du meilleur monde et paraissant d'un certain âge en dépit de la jeunesse de ses traits et de la pureté de son front ; avec cela, de grands airs, un visage de marbre empreint de je ne sais quelle tristesse et vraiment beau, quoique trop régulier, peut-être ; une bouche qui ne se détend que pour laisser tomber, et comme à regret, quelques monosyl-

labes; des yeux le plus souvent obscurs, où le regard semble couver comme le feu sous la cendre; ajoute enfin à ce portrait la parole si brève, le geste si sobre et si digne de l'original, et tu verras M. de Roc-d'Ambarre à peu près tel qu'il s'est montré à moi chaque jour depuis la mort de mon mari.

Le matin, le soir, à toute heure, il entrait à l'hôtel de Montricoux, en sortait, y rentrait ainsi qu'il eût fait chez lui; mais nos rapports, le croirais-tu, se bornaient à de mutuels échanges de politesse exigés par la bienséance. En vain usai-je, afin de rendre nos relations plus familières, de mille petits moyens très délicats, et qui l'eussent dû toucher ou du moins l'attendrir un peu, il n'eut garde de se découvrir et continua de me marquer, sinon de la froideur, du moins une très grande réserve.

Ah! le comte avait raison, cet homme n'avait pas l'air de vivre. Il ne vivait point. Egal à lui-même aujourd'hui comme hier, il me quittait et me revenait toujours de même qu'il m'avait quittée: taciturne.

Olympe, la chose va te paraître surprenante: il me fallut le prier longtemps, longtemps, avec instance, pour qu'il me restât à dîner, une fois la

semaine ; et lorsqu'il y consentit enfin, il sembla céder aux convenances plutôt qu'à la vivacité de ma prière. Il ne vit pas ou ne voulut point voir ce qu'elle contenait. Et c'est à cet être que je me sentais attirée invinciblement, à cet être, ô mon Dieu !

Quel supplice de tous les jours et de tous les instants !...

Ecouter et peut-être sans entendre, répondre et le plus souvent par signes, sourire et du bout des lèvres, et comme à son insu ; sortir, entrer ; aller d'un point à un autre, et n'y eût-il qu'un pas à faire, avancer la main, ouvrir les yeux, ou les fermer, hausser la tête ou remuer un doigt; bouger, marcher, respirer, tout semble lui coûter un effort, et la lassitude de son geste, quel qu'il fût, avait je ne sais quoi de si blessant, qu'il ne m'était pas toujours facile de me contraindre à ne pas en paraître offensée. Il fallait, pour me taire, regarder en moi-même et croire qu'il daignerait lui-même y voir. Espérer, ô ma chère Olympe, est quelquefois une souffrance, et cette souffrance m'est aujourd'hui connue. Oui, quelle qu'elle soit, la femme est à plaindre, qui, durant des années se dit chaque jour : « A demain. » Encore si, lasse d'attendre, elle y pouvait renoncer ; mais non !

l'espérance s'aiguise dans l'attente et devient comme un aiguillon qu'avec un plaisir de plus en plus douloureux on enfonce toujours davantage en soi. Olympe, je souffrais. Invariable dans son calme, il me marchandait, eût-on dit, ses paroles, tant il s'en montrait avare; et c'est à peine si je parvenais, après des heures d'application, à rencontrer ses regards qu'il me dérobait sans cesse, et peut-être à dessein. Une fois, une seule en huit mois, il me fut permis de vérifier cette parole sur ce sphinx que mon mari m'avait dite à Prague : « A certains moments, il palpite, il s'anime, on s'étonne et l'on pense qu'il va s'éveiller. » Une fois en huit mois, une seule, il me fut permis de croire qu'il s'éveillerait enfin!

Oui, ma belle; je le crus; un soir, on venait de nous servir le thé, je lisais dans l'*Union* ou dans la *Gazette*, et à haute voix, un récit sur l'amitié vraiment touchante de deux soldats qui, frappés mortellement tous les deux sur le même champ de bataille, expirèrent en demandant qu'on les inhumât côte à côte.

— Oui, je sais, interrompit Mallus en regardant les armes de Montricoux sculptées sur les boiseries du salon, je sais que l'amitié n'est pas toujours un mensonge, elle !

Il avait changé de visage et sa voix avait tremblé : je l'examinais attentive. Allait-il se transfigurer et m'apparaître vivant ? O douleur ! Déjà sa tête était retombée éteinte sur sa poitrine et tout son corps avait repris une impassibilité de pierre. A partir de ce jour, il ne se démentit pas un seul instant et je le vis comme par le passé, venir à moi toujours fermé, toujours glacial.

A quels artifices, à quels manèges aurais-tu recouru pour le tirer de sa torpeur, Olympe, toi, la savante, toi l'inventive, toi si fertile en expédients ? Il se peut que tes yeux n'eussent point vu comme les miens et que ta tête eût réussi par des moyens ignorés de mon cœur. On dit que l'amour est maladroit et je suis presque induite à le croire en me rappelant combien j'aimais et combien il m'était inutile de le montrer et de le dire à qui se refusait sans doute à l'entendre comme à le voir. Olympe, Olympe, je souffrais !

L'hiver se passa sans que j'eusse rien obtenu, rien. Une sorte de deuil emplissait mon âme et je ne savais pas sourire aux soleils d'avril. Il me semblait que je ne vivais point, et la nature, avec la vertu de ses floraisons et de ses parfums nouveaux, augmentait ma tristesse au lieu de l'apaiser. O prodiges de l'amour !... Il ne fallut

qu'un mot de celui qui tenait endormis mes sens afin que tout se transformât à mes yeux, et le ciel et la terre, et moi-même. Aussitôt tout me fut bon et tout me fut ivresse, et je trouvai soudain à tout un charme que je goûtai avec un transport. Heureuse ! oh ! je l'étais. Un mot, mais de Mallus, avait suffi pour me rendre telle.

Ecoute :

Il était presque nuit, nous revenions du bois ; il chevauchait, hautain et sombre comme un centaure, à l'une des portières de ma voiture ; indolente, je le regardais.

— On respire mal entre les murs des villes, dit-il tout à coup en se courbant vers moi. Voici les beaux jours ; vous serait-il agréable de revoir les campagnes de la Suisse romande, Madame la comtesse ?

Un an, il y avait un an que je le voyais chaque jour, et c'était la première fois que je l'entendais exprimer un désir. Il n'était donc pas mort à la vie et quelque chose pouvait donc lui plaire et son cœur en être touché ! Ne me demande pas, chère, de traduire ce que j'éprouvais au récit qu'il me fit, sans en être prié, de ses excursions à travers les montagnes et les lacs du Génevois. Une seule impression de ce moment me reste, et

la voici : ma statue avait subitement marché, je l'avais vue agir, entendue parler ; elle avait donc une âme et pouvait être à moi.

Bien qu'il s'exprimât sans chaleur, il ressortait clairement de ses paroles qu'il entreprendrait avec plaisir le voyage auquel il me conviait. Ah ! juge si je m'empressai de le prendre au mot. En un tour de main, j'eus achevé tous mes préparatifs, troussé tous mes bagages ; il ne me fit pas trop attendre, et nous partîmes, avec quelle joie, Olympe, de mon côté !

J'avais moi-même tracé mon itinéraire ; nous allions directement à Nice, et là, nous devions nous embarquer à bord d'un petit cutter et gagner Gênes ensuite, errer en tous sens en Italie ; après l'avoir traversée, au gré de nos mille caprices, atteindre Venise, y séjourner, et puis rétrograder vers la Lombardie, entrer en Suisse par le Tyrol et la Valteline, et revenir enfin en France par les Alpes et la Savoie.

Il en fut à peu près ainsi, ma foi, que je l'avais combiné.

Quelle terre que le Latium ! Ces mers, ces montagnes, ce ciel, quelles merveilles, et si diverses ! Et comme on ne se lasse pas de les admirer ! On s'en abreuve, on s'en nourrit, on les voudrait siennes.

Italie ! Italie!... on se sent mieux vivre là que partout ailleurs et parfois il semble que l'âme se tire de votre corps pour s'épandre sur toutes ces choses si belles et en prendre à jamais possession. Il est si charmant, si doux, si grand, ce sol, et l'on s'y attache si bien que lorsqu'on s'en éloigne, on s'étonne de n'y avoir pas pris racine. On le quitte, il est vrai, mais on y laisse une partie de soi-même, la meilleure ! et votre pensée y retourne sans cesse et s'y complaît ainsi que chez un vieil ami. Que je vive un siècle et plus, il n'est pas en moi d'oublier jamais ce pays de lumières, de musique et de fleurs, j'adorerai toujours le pays des Lucrèce et des Cornélie.

En visitant avec Mallus ces contrées que j'avais déjà parcourues, accompagnée de M. de Montricoux, une volupté singulière me possédait, que vous comprendrez mieux que personne, vous, Madame la marquise de Mioze, vous, toi la raffinée par excellence. Aux Alpes, aux Abruzzes, dans les Calabres, en Toscane comme en Tyrol, aux rives de la Méditerranée ainsi qu'aux bords de la mer Adriatique, en tous les lieux où le comte m'avait autrefois conduite, un souvenir se dressait sur la route, à chacun de mes pas, et mêlait aux sensations que je goûtais ici, là, partout, oh ! je ne sais

quelles saveurs du temps qui n'était plus : ici, mon mari m'avait prise entre ses bras et pressée contre sa poitrine ; là, j'avais étanché ma soif à ce clair ruisseau ; plus loin, nous nous étions assis, lui et moi, au revers de ce mamelon, et nous avions reçu, couchés parmi la verdure, les rosées si douces et si rafraîchissantes de l'aurore ; il m'avait parlé de Mallus dans ce village juché sur cette cîme, il m'en avait parlé tout au fond de cette ombreuse gorge; il m'en avait parlé non loin de ce lac, au milieu de cette tour en ruines, il m'en avait parlé dans tous les champs de cette terre suave, en barque au milieu des eaux, sur les montagnes et près du ciel; il m'en avait parlé partout et de telle sorte que, devenue curieuse du fantôme, je n'avais su me défendre d'en rêver... Ah ! depuis lors, tout était bien changé : Jean avait cessé de vivre, et moi je me retrouvais en Italie avec Mallus! Son fantôme était chair, et mon rêve une réalité. L'ombre avait pris corps, et je le tenais, ce corps... Hélas ! un corps de granit.

Olympe, je m'étais trompée, absolument trompée. Il n'avait pas d'âme, ce monstre, il n'en voulait pas avoir. Et moi qui m'évertuais à lui en susciter une !... Ah ! si j'avais pu lui donner seulement la moitié de la mienne.

Un mois, deux mois, trois mois s'étaient écoulés depuis notre départ de la France. Il avait repris pour ne plus la quitter son allure de cadavre ambulant. Je le traînais, atone, après moi. Que te dirai-je! il n'avait pas plus d'yeux pour admirer les beautés de la nature et de l'art qu'il n'en avait pour surprendre en moi tout l'amour que peut contenir un cœur de femme. Oh! je le vois encore. Il restait sous les ciels brûlants de l'Italie éteint, glacé, tel que je l'avais connu en France, à Paris, dans les brumes du Nord. En vain je le plaçais brusquement en face des merveilles, chues ou sorties des mains de Dieu, devant les grandes œuvres dues au génie de l'homme, rien ne faisait sourdre en lui l'étincelle que je voulais y porter, il restait aveugle, il restait sourd, il restait muet, il ne vivait pas, il ne voulait point vivre, l'infortuné, le méchant!

Et son inertie irritait mon amour. Il fallait, je voulais qu'il me vît, et ne savais à quoi m'ingénier encore afin de lui dessiller enfin les yeux. A chaque minute, de nouvelles résolutions se combinaient dans ma tête. Espérant parfois et parfois désespérée, j'avais, durant mes nuits sans sommeil, des accès de fièvre qui faisaient affluer mon sang aux tempes et vers le cœur. Oh! s'il avait su lire

ma pensée au fond de mes prunelles, il m'eût aimée, il lui eût été impossible de ne me point aimer; une lave eût bouillonné soudaine aux entrailles de ce glacier humain. Mon Dieu! j'ai failli nier la toute puissance féminine! Et cependant je suis belle! je me connais.. Aux séductions de la forme, aux attraits de la jeunesse, aux artifices de l'esprit, je joins ce charme savant du langage, ce charme qui subjugue les hommes et les retient au joug.

On m'a adorée, encensée, on s'est prosterné humblement à mes pieds, on m'a tendu des mains pleines de prières, on m'a montré des yeux noyés de larmes, on m'a parlé comme on parle à une idole, et je restais indifférente au culte, ignorant, incapable de croire qu'un jour, je serais telle que j'avais vu les autres, agenouillée et suppliante, implorant un Dieu qui ne m'entendrait point, ne voudrait point m'entendre et refuserait même l'aumône à mon amour. A quels secrets avait donc eu recours pour se l'attirer cette femme qu'il avait connue autrefois et qu'il avait tant aimée, au dire de mon mari? Qu'elle devait être belle, entraînante, irrésistible! Ou peut-être n'avait-elle eu qu'à se montrer et Mallus était allé vers elle. Il était confiant, il était jeune, tout jeune alors; pour lui, la

vie s'ouvrait, il était facile aux enthousiasmes, il croyait. Elle en fut aimée aussitôt, elle; elle qui ne l'aimait peut-être pas! Sans doute elle a dû le faire bien souffrir pour le rendre tel qu'elle me l'a laissé. Je le devine, je le sens, Olympe, il doit en être ainsi que je le pense : elle le prit neuf, ardent et bon, et le rejeta loin d'elle usé, tout aigri, peut-être éteint.

Eteint? Et moi je ne voulais point me persuader qu'il le fût! Hé! l'était-il à ce point que tous mes efforts à le raviver dussent rester stériles? Il m'a-vait parfois semblé qu'il y avait en son impassibilité quelque chose de voulu. Non, une amante ne peut se tromper absolument au sujet de l'aimé. Je pense que nous sommes du même avis à cet égard, et que tu jugeras ce qui suit comme je le fis moi-même.

A Venise, j'avais voulu faire une promenade en mer, — sur l'Adriatique avec Lui, tu comprends, Olympe! — La nuit était calme et le ciel rayonnait par toutes ses étoiles, quand nous quittâmes les lagunes, assis côte à côte, lui et moi, bercés par le flot. Une tempête s'éleva, les vagues moutonnèrent et notre gondole se mit à tournoyer comme un fêtu de paille au sein de l'abîme. La colère de la mer était si belle que j'oubliais d'avoir peur.

Immobile sur le tillac et les yeux au ciel, Mallus semblait poursuivre du regard les météores qui fuyaient sous les nues. En silence, je m'approchai de lui. Paisible, il paraissait étranger au tumulte des éléments comme au péril vraiment affreux que nous courions. Un mugissement horrible nous enveloppait. Tantôt attirée au fond du gouffre et tantôt projetée à la crête des lames, notre barque tressaillait et l'on eût dit qu'elle rendait des plaintes humaines.

Alors, je me cramponnai de toutes mes forces à l'une des rampes du pont, et j'écoutai malgré moi le verbe sublime de la mer. Effrayante et grande voix qui remplissait l'étendue ! il me semble que je l'entends encore. Une main froissa la mienne et je distinguai mon compagnon dans l'obscurité. Je ne sais qui, du démon, de Dieu ou de l'âme de Jean de Montricoux me souffla tout à coup ces paroles :

« Ils sont bien à plaindre ceux qu'un pareil spectacle trouve et laisse insensibles, n'est-ce pas, Mallus ? »

Il ne me répondit point, mais ses regards furent éloquents et j'entendis des mots qui ne sortirent point de sa bouche. Je vous assure, Madame, je te jure, Olympe, que j'entendis son âme. Ah ! si

dans ce moment il avait formulé ce qu'elle éprouvait sans doute, irrésistiblement je me fusse écriée : « Aime-moi, car tu peux aimer, je le sais à présent ! »

Au lieu de parler, le sournois, le cruel, il détourna la tête, — avec effort, j'en suis sûre, — et ses yeux, qui tout à l'heure vagabondaient à travers les planètes au firmament, s'épuisèrent à laisser tomber sur la mer en furie un long et morne regard d'indifférence.

Un mois plus tard, nous nous trouvions dans les montagnes du Valais. Après une pénible et dangereuse ascension, nous avions atteint une des cimes les plus élevées de la chaîne : à nos pieds la terre ; sur nos fronts, tout le ciel et Dieu. Visible dans les nuages qui l'entouraient, il s'était assis sur un saillant de rocher. Non loin de lui je regardais au-dessous, au-dessus de moi la nature immense ; mes mains se joignaient et mes genoux ployaient à mon insu : j'aurais voulu prier. Un instant, un instant, j'oubliai Malluş...

Encore en extase, je crus entendre un soupir, presque un sanglot ; d'où pouvait-il sortir cet accent humain ! Un peu troublée, j'allai droit à mon idole qui, debout alors, et sous le soleil vertical dont les rayons avaient troué les nuages, semblait avoir une auréole au front.

— Qu'avez-vous ? lui demandai-je, je vous ai entendu.

Cinq minutes s'écoulèrent avant qu'il tournât vers moi son visage; enfin, ses bras se détendirent, et, de sa voix inexpressive et lente, il répliqua :

— Le temps se gâte, un orage se prépare, Madame la comtesse; vous plairait-il de descendre la montagne !

Hé bien ! qu'en penses-tu, marquise; qu'en dis-tu ? parle.

En mer comme sur la montagne, n'avait-il pas bu ses larmes, avalé son émotion, et s'il s'était tû sur l'Adriatique, pendant la tempête, et s'il avait prononcé au faîte du piton que nous avions gravi, ces paroles évasives : « Un orage se prépare, Madame la comtesse ? » ne fût-ce point qu'il avait eu peür de s'écrier :

« Ombeline, je t'aime ! »

Hélas !... Il fallut pourtant me résigner à regagner la France, sans avoir obtenu de lui rien d'autre que ces marques équivoques de sensibilité. Sans doute elles avaient du prix à mes yeux et valaient que je m'en réjouisse ; mais j'avais tant attendu de notre voyage qu'elles ne suffisaient vraiment pas à compenser la ruine de tous mes châteaux... en Italie.

Un moment même je fus si découragée que la pensée me vint de m'ensevelir au fond d'une thébaïde, en un cloître que nous visitâmes, où se fussent peut-être éteintes mes fièvres, et mon amour avec ma vie.

Indécises et faibles femmes que nous sommes!...

Un regard de mon « Ours de Berne » ainsi que je l'avais baptisé, dans mon dépit, m'avait déjà ranimée, et je redevins vaillante en croyant m'apercevoir que ses yeux s'étaient posés sur moi avec une expression toute nouvelle, je ne sais quel mélange de tendresse et d'amertume. Admettons que j'eusse encore mal vu, que rien ne m'eût révélé l'homme sous le sphinx, avais-je le droit de faillir à la tâche pieuse qu'un mourant m'avait léguée?

Epargne-moi, sceptique, et surtout ne va pas me prendre en pitié; rappelle-toi bien et pèse les dernières paroles de mon mari expirant: « Je le veux... Ombeline-Mallus! » Ne fut-ce point à dessein qu'à son heure suprême il avait uni ces deux noms, et qu'avait-il voulu dire, si ce n'est ceci: « Je meurs avant que d'avoir achevé cette œuvre pie de rendre apte à vivre une âme que la vie a brisée; c'est toi, ma compagne, que je charge

de continuer la tâche que je m'étais imposée et de la remplir. »

Oui, Jean de Montricoux avait pensé que peut-être l'amour triompherait là même où l'amitié s'était vainement exercée !

Il avait voulu dire, il avait dit, lui qui, en m'épousant, avait épuré le blason terni des Lauzerte et m'avait rendu la considération qu'une faute, mes folles escapades avec M. de Saint-Amans, m'avait ravie : « Ombeline, si tu me gardes quelque reconnaissance du bien que je t'ai fait, aime pour moi celui que nul n'aimerait ; s'il t'aime, aime-le, et, sinon, aime-le davantage encore. »

Quelle mansuétude ! quelle grandeur d'âme ! quelle abnégation ! Car, il prévoyait, le comte, il sentait bien, mon mari, que si je parvenais à me faire aimer de Mallus, j'appartiendrais à Mallus.

L'aimer ! Dieu sait si j'y étais parvenue ! Mais en être aimée, en être possédée et l'avoir à moi, lui, corps et âme : « Oh ! cela ne sera jamais, » me disais-je en abandonnant cette Italie, où je m'étais promis de cueillir à pleines mains tant de fleurs, tant de fruits, et d'où je rapportais à peine quelques glanes, et si pauvres ! Olympe, que nulle

femme, à ma place, n'eût osé leur sourire et les ramasser.

Après tant de peines, après le si mince résultat que j'avais obtenu, comment conserver encore quelque espérance ! A quoi pouvais-je encore prétendre ? Etait-il décent, ma toute belle, que tout mon être s'obstinât à faire vivre un cadavre, à galvaniser un mort vivant ? Eussé-je dû y réussir à la longue, qu'en pouvait-il résulter enfin ? Une grimace d'automate, n'est-ce pas ? un geste de spectre ayant les apparences de la vie, un soubresaut de machine qui s'ignore, un mouvement, un mot, un geste, rien, rien de plus ! et je le sentais si bien, que la conscience de mon infirmité me terrassait et souvent aussi m'exaltait au-delà de toute imagination.

Oui, parfois, il me semblait que je détestais, que j'abhorrais mon idole. « Eh ! quoi ! m'écriais-je en moi-même en comprimant mes sanglots au fond de ma poitrine ; eh ! quoi ! chaque jour, à toute heure, à toute minute, pendant toute une année, oui, pendant une année ! je me suis abandonnée, offerte, donnée, livrée et l'on ne m'a pas entendue, on ne m'a pas vue, on n'a pas voulu me voir, on n'a peut-être point voulu me prendre !

Alors, il me revenait, ma chère, des idées

qu'aucuns mots ne sauraient traduire, et que la pensée se refuse à concevoir : j'avais à la bouche des injures contre ce dédaigneux et dans l'âme des amertumes que j'eusse voulu lui cracher au visage en même temps que mes yeux et mes lèvres l'eussent pieusement mouillé de larmes et de caresses. Enfin... enfin, j'aurais à la fois voulu me dérober à jamais à sa vue et me montrer tout à coup brutalement devant lui, telle que Dieu m'a faite, sans voiles aucuns, sans pudeur avec le trésor secret et mis à nu de toutes mes beautés... ah ! tu vois bien que je devenais folle et que je délirais !

Il était temps, aimée, que notre voyage touchât à son terme : en wagon, en chaise de poste, on éprouve au départ comme au retour un bien-être qui se change vite en malaise, si l'on ne peut librement s'adonner aux impressions qui nous viennent de l'air que l'on respire, des choses qui nous surprennent, des êtres qui nous apparaissent, en un mot des mille accidents de la route. Il fallait me taire, moi, que de tels spectacles rendent expansive et font souvent éloquente ; il fallait avaler ma langue, comme disent les sauvages, et conformer ma physionomie à celle toujours illisible ou morte de Mallus.

A l'heure où j'eusse voulu parler et dire haut

tout ce qui se passait dans mon âme, il regardait, avec fatigue eût-on dit, le ciel, la terre, la nature toujours diverse et dont les sites, inopinément entrevus au vol de la locomotive, me remplissaient les yeux et me remuaient le cœur, ou bien il sommeillait, alors que j'eusse été si heureuse d'entendre sa voix, comme un écho de la mienne, répéter : « Quels ciels, quels arbres ! quelles eaux ! »

En s'éveillant, il paraissait parfois étonné de l'agitation de mon être, mais ne restait pas moins taciturne. Un jour cependant, comme nous franchissions un viaduc assis sur des rochers à pic, entre ciel et terre, il poussa l'obligeance jusqu'à remarquer mon émotion et m'en demanda même la cause ; en silence, je lui montrai le paysage pittoresque dont j'étais toute imprégnée ; il sourit presque, je crois, et tout aussitôt il referma ses yeux alourdis qu'il avait à peine daigné entr'ouvrir à mon appel.

Oh ! cet homme, ce roc où s'aiguisait sans cesse mon amour exaspéré, il n'avait donc pas la moindre fissure pour y laisser passer et pénétrer en soi quelques rayons des splendeurs éternelles ? Au contact de cette nature de pierre, je te le jure, j'eusse fini par ne plus me sentir vivre moi-même.

Enfin, nous arrivâmes à Paris; les premiers froids allaient bientôt nous y suivre et avec eux revenir en foule les personnes de notre monde que les soleils d'automne avaient attirées et retenues plus longtemps que de coutume aux chaudes plages du midi.

L'hiver, Olympe, est lourd et dur à ceux qui portent au cœur une blessure que rien ne peut guérir, et je ne voyais pas sans quelque mélancolie s'ouvrir une saison qui jadis ne venait point assez vite et passait trop tôt au gré de mes désirs. A présent, irais-je encore demander au monde ces adulations qu'il me prodiguait naguère, et dont j'étais si jalouse... ?

Oh ! si Mallus m'avait aimée, c'eût été avec joie, avec transport que je me fusse faite belle et que j'eusse voulu réapparaître au milieu de fêtes où chacun m'eût aussitôt distinguée : je l'eusse obligé d'être témoin, lui, des soins que j'aurais su me faire rendre, de l'empressement de tous, de l'admiration du plus grand nombre et du goût très affiché de quelques-uns pour moi ; j'eusse été fière d'être universellement désirée et par cela même plus désireuse encore de me donner à lui. Mais que m'importaient les applaudissements et les suffrages de la foule s'il devait y rester indifférent, que m'im-

portaient mes succès, mes triomphes, s'il ne devait pas les voir, s'en féliciter et m'en aimer d'autant plus !

Ainsi pensais-je souvent et de même un jour qu'on me priait inutilement de sortir de ma retraite et pour n'y pas rentrer ; à ma très grande surprise, et comme je restais fermée à toutes sortes d'instances et de prières intervint Mallus qui, d'un mot, m'y fit immédiatement céder.

Il avait émis un désir, il avait parlé, lui, j'étais soumise. Un mot ! Il n'avait dit qu'un seul mot, fait qu'un seul signe ! En fallait-il davantage pour me remuer l'âme et mettre de nouveau ma tête en mouvement !

Une idée me vint, et j'en fus aussitôt sollicitée à tel point que, quelque insensée qu'elle me parut d'abord, il me fut bientôt très doux de ne m'y point soustraire... A vrai dire, en conjecturant que le monde et ses maigres prestiges obtiendraient de mon insensible une palpitation qui me serait profitable, et que la nature avec la souveraineté de ses magies, avait été toutefois inhabile à produire en lui, je me leurrais peut-être encore ; mais, pour l'émouvoir et m'en faire aimer, était-il un moyen, un seul que je n'eusse point mis en usage ? Avais-je une ressource, pire ou meilleure, que celle de recher-

cher les hommages et de forcer chacun à dire, sur tous les tons autour de lui, qui peut-être ouvrirait enfin l'oreille et les yeux : « Elle est vraiment aimable et digne d'être aimée, heureux celui qu'elle distinguera ! »

Je te vois à merveille, Madame, tu te moques, et c'est à tort. Attends, et tu conviendras sans doute après m'avoir entendue, que s'il m'était très facile d'entreprendre une nouvelle lutte, il me l'était moins d'y réussir.

Sourire à tous avec indifférence et jamais sans grâce, être à la fois ou tour à tour mélancolique et spirituelle sans prétention, avoir aux yeux des flammes et de la glace aux entrailles, entendre tout et rien à demi-mot, répondre en faisant griffe de velours aux impertinences comme aux sottises, enlever l'épiderme, mais avec courtoisie ; aller au fond des pensées d'autrui sans jamais lui permettre de regarder aux vôtres, exprimer tout ce qu'on ne ressent pas et nier tout ce que l'on éprouve, être comédienne enfin, c'est-à-dire mondaine, je savais on ne peut mieux mon personnage, Olympe, mais le remplir, le bonheur aux lèvres et la mort dans le cœur, j'ignorais que je le pusse et ne devais apprendre que je le pouvais que quelques jours plus tard, chez la marquise de

Villemade, Armande, où j'avais résolu de faire ma rentrée ou plutôt de nouveaux débuts dans le monde.

Elle arriva vite, cette soirée que je redoutais, et peu s'en fallut que le cœur ne me faillit à l'épreuve.

Il était minuit, heure à laquelle Il devait me prendre. On me plaçait les dernières épingles, et pendant que mes caméristes s'extasiaient à l'envi sur la richesse de ma mise et l'éclat de ma beauté, je souriais avec tristesse à mon image réfléchie dans les glaces, et cherchais à me défendre d'un de ces pressentiments dont celles qui ont longuement aimé sans espoir connaissent seuls la tyrannie.

« Aujourd'hui comme demain et toujours, pensais-je, il me sera permis de l'aimer et rien de plus ! »

Ma toilette terminée, je voulus rester seule un instant avec moi-même. On m'y laissa. J'avais le cœur gros et comme des envies de pleurer. Un groupe de stalactites que Mallus avaient ramassées en Tyrol, dans une grotte du Brenner, et que j'avais faites enchâsser au ciel de mon boudoir, éveilla tout au fond de moi des souvenirs aussi doux que cruels, et des larmes qui jusqu'à ce moment s'é-

taient refusées à sortir de mes yeux, en coulèrent avec abondance.

Elles me faisaient du bien, ces larmes; je les pleurais avec ivresse, et longtemps ainsi. J'avais oublié cependant pourquoi je les versais, lorsqu'une de mes femmes, me surprenant en pleurs, m'annonça :

— M. de Roc-d'Ambarre!

A ma vue, bien que j'eusse les yeux tout rouges et le visage entièrement humide, il ne sourcilla point et m'offrit en silence son bras pour gagner son coupé stationnant attelé dans la cour de mon hôtel.

Inconsciente de mes actes, je montai machinalement en voiture; et Lui s'assit tranquillement à mes côtés...

Au bruit des roues sur le pavé des rues, je revins à moi tout à coup, et pendant que toujours absent de lui-même, ainsi que de coutume, il avait la pensée et les yeux je ne sais où, je m'empressai d'effacer, autant qu'il me fut possible, les traces de mon émotion, et me composai la physionomie que j'avais à garder chez la dame de Villemade et de Montescault.

On nous attendait!

Armande, tu la connais, n'est-ce pas? tu la sais

par cœur, la plus bavarde de toutes les marquises et la plus franche ennemie de ses amis, Armande avait parlé.

— Les voici donc !

Et ce fut, à notre entrée, un regard de mille prunelles qui pesait sur nous, hostile à la fois et curieux ; on chuchota bientôt et l'on échangea de toutes parts des signes d'intelligence. A tout instant, autour de nous, on s'adressait du coin des yeux des questions et des réponses telles que celle-ci :

« Que vous en semble ?

« Oh ! c'est certain !

« Avait-on bien dit ?

« Très bien.

« Ils s'adorent, hein ?

« Oui, cela parle...

« ... et saute aux yeux ! »

Il fallait être illisible comme Mallus, je sus l'être, et je sus aussi me montrer en même temps si gracieuse, avenante à tous, qu'un retour général se fit en ma faveur. Aux réserves de l'accueil eurent succédé bientôt mille empressements, et des plus délicats.

On me trouvait toujours belle et digne d'intérêt : je m'en apercevais au sourire hautain et pincé des femmes abandonnées une à une de leurs courti-

sans les plus assidus. Un compliment m'arrêtait à chaque pas; une gàlanterie à mon endroit se cachait à tous les coins, et l'engouement que je suscitais se propageant sans cesse, il vint un moment où l'on ne vit que moi, rien que moi, moi seule entre toutes.

Oh! que de dépitées je fis, Olympe, si tu savais!

Armande, je t'assure, avait fort à faire que de me présenter tous ceux qui « n'avaient pas l'honneur de connaître Mme la comtesse », et moi, j'avais tout autant de peine à répondre un mot aimable à ceux qui « s'estimaient heureux, trop heureux de n'avoir pas été pendant tant de temps oubliés d'elle. »

En vérité, je ne savais pas où fuir la louange et comment calmer l'admiration, auquel entendre et que réserver à chacun. Et puis, j'avais sans cesse et sans qu'il y parût un œil — le plus agile des deux — à la poursuite de Monsieur « Roc » le bien nommé vraiment.

Autant et même plus que moi par le grand sexe, il était circonvenu par l'autre, le petit, qui ma foi, (j'en riais) eût été bien aise de se venger de mon empire sur tous en me volant quelque chose de lui, regard ou sourire, geste ou pensée, un mot, un rien.

On le harcelait des yeux, on le frôlait du coude, on semait, pour ainsi dire, des caresses sur son passage, on mendiait son attention, on se mettait sur la pointe des pieds pour être mieux vue de lui, l'on se risquait à parler plus haut que de raison pour mieux s'en faire entendre, on tâchait à qui mieux mieux, et comme en un assaut, à faire brèche au granit, — et lui, (si tu avais été là, tu l'eusses aimé, désiré, voulu, toi aussi, la déesse, l'olympienne), lui tranquille autant que beau, marchait, indifférent, et n'avait pas d'yeux pour voir et n'avait pas d'oreilles pour entendre ce troupeau de folles qui l'assiégeait de toutes parts à qui mieux mieux et bêlait d'amour le plus innocemment du monde...

Elles pouvaient se réunir toutes contre moi, toutes; je n'avais pas peur qu'on me le prît, va; parmi tant de rivales, il n'en était pas une, une seule, qui m'effrayât.

Oh! la maréchale de Douveterre avait beau mettre en relief ses formes impériales, et la princesse Alexandrowna briller du feu de tous ses diamants, et Mme de Fonbourg soupirer ses phrases comme on fait les stances de M. de Lamartine; et Mmes de Sonneville et d'Esgugnhac, et Mlle de Négreplisse, et la baronne de Soq-en-Rouergue, et la

captale de Béarn-Navarre, pouvaient bien, à leur aise, s'escrimer à minauder, rougir, pâlir et se pâmer à volonté, Mallus ne distinguait, ne distinguerait ni celle-ci ni celle-là, ni toute autre, quelle qu'elle fût, brune ou blonde, chataine ou rousse, blanche ou grise, vaporeuse ou balourde, effrontée ou câline, cavalière ou sentimentale, il ne verrait et ne voyait personne, pas même moi, hélas! moi, la reine aux pieds de qui se prosternaient à l'envi tant d'esclaves, et qui me mourrais de ne pouvoir arracher un mot, un geste, un coup d'œil à mon dieu!...

— Cypris, reine de Paphos et de Cythère, aussi noble et moins belle que vous, eût donné, je gage, son ceste où voltigent les jeux et les ris, en échange de votre adorable et divine mélancolie, Madame.

A cette galanterie arrangée selon le goût de l'autre siècle et murmurée tout bas à mon oreille, je détournai la tête et vis à mes côtés le vieux chevalier de Valzombes, qui venait de me prendre en délit. En vain, essayai-je de lui donner le change, il avait trop d'expérience et l'œil trop exercé pour tomber dans le piège; il avait remarqué d'ailleurs mes regards attirés à Mallus comme le fer à l'aimant.

— Oh! dit-il d'un ton aimable, ne craignez pas que je dévoile le mystère, on le devine, on le pénètre, on le voit.

Et, avec un de ces gestes surannés mais magnifiques, dont encore enfant et page de S. M. la reine Marie-Antoinette d'Autriche et de France, il avait appris le secret à l'ancienne cour, — il m'offrit son bras, que j'acceptai sans résistance, et me conduisit, en coupant la foule qui nous entourait, vers un fastueux divan de cèdre et de satin comme on n'en fait plus, et si bien imaginé pour le tête à tête.

A peine le délicieux galantin, se disposant de son mieux au madrigal, y eut-il pris place à mes côtés, que Mallus passa près de nous rapide et sans nous apercevoir, affairé comme s'il eût cherché quelqu'un.

— Il est incompréhensible, absolument incompréhensible, pensais-je à haute voix et très étonnée de son allure.

— En tout point comme son aïeul, répondit M. de Valzombes.

— Plaît-il, chevalier! demandai-je en perdant un peu contenance.

— Il ressemble, disais-je, caractère et visage, trait pour trait, à son aïeul Louis-Charles d'Ambarre.

— Son aïeul ?

— Oui, Madame la comtesse, son aïeul Louis-Charles d'Ambarre-Embarôl, le meilleur de mes amis d'enfance, tué près de moi d'un boulet jacobin à l'armée de Son Altesse Royale Monseigneur le prince de Condé.

Tu comprendras bien vite, Olympe, que le vieux beau en avait trop ou pas assez dit pour que je n'en voulusse point savoir davantage : « Il ressemble trait pour trait à son aïeul, » avait-il fait en parlant de celui dont j'étais éprise. Il me fallait tout de suite le mot de la charade, et je le laissai si bien voir que M. de Valzombes, heureux, eût-on dit, de me forcer à me découvrir et comme pour me piquer au jeu, rompait, fuyait sans cesse et s'évanouissait alors que je croyais le tenir. Un tel manège lui paraissait amusant sans doute, car il n'est rien qu'il ne fît pour le prolonger. Enfin il se ravisa, le malicieux ! Après avoir bien chiquenaudé son jabot, éventé son visage, ajusté sa perruque exactement pareille, y compris la poudre et la queue ornée d'un ruban noir, à la coiffure de feu Sa Majesté le roi Louis XVIII, étiré lentement et mis en relief sa jambe de nonagénaire encore élégante, il me dit de sa voix la plus flûtée et d'un accent qu'eût, certes, applaudi le galant maréchal :

— Avez-vous jamais entendu parler, comtesse, d'une fée très puissante et très bonne, qui vivait autrefois ?

— En quel pays ?

— Oh ! Madame, en un pays merveilleux et tout peuplé de paladins et de châtelaines, l'île d'Amour.

— On la nommait ?

— Urbigine.

— Oui, repris-je en imitant le ton si badin du chevalier, il me semble qu'elle ne m'est pas inconnue, cette fée.

— Elle fut un jour appelée auprès du berceau d'un prince que vous devez connaître aussi, sans doute ?

— Peut-être.

— Dites ?

— Je cherche...

— Cherchez, comtesse, et je gage que vous trouverez à merveille.

— En vérité ?...

— Vous y êtes, Madame la comtesse, et je m'aperçois on ne peut pas mieux que vous savez le conte dont j'allais vous faire tout au long l'ennuyeux récit.

— Oh ! votre conte, Monsieur le chevalier,

songez-y, ne ressemble peut-être en rien à celui que j'ai lu.

— Ce doit être pourtant le même, j'en suis persuadé.

— Marchez, je vous en prie...

— Oyez donc : « La fée accepta d'être la marraine du prince et promit au roi, son père, de le toujours protéger... » Est-ce cela ?

— Poursuivez.

— Elle tint parole, l'aimable magicienne, et le prince Charmant, son filleul, grandit aimé de tous comme de toutes. Un jour, il sentit et comprit qu'il avait un cœur fait pour aimer ; il le donna tout en tremblant à la plus belle créature du royaume. Il se croyait aimé d'elle ainsi qu'il l'aimait lui-même, lorsque, un beau matin, il s'aperçut avec quelle douleur, hélas ! que celle qu'il avait choisie entre toutes appréciait en lui les charmes de la personne et point les qualités du cœur ni celles de l'esprit...

— Hé bien, chevalier ?...

— A cette découverte, le prince accourut en pleurs chez sa marraine, la fée Urbigine : « O marraine, lui dit-il en joignant les mains, faites-moi laid, bien laid ; et si je suis un jour aimé, tel que je souhaite que vous me rendiez, alors, alors seule-

ment, il me sera permis de croire à l'amour. » A la place de la fée Urbigine, qu'auriez-vous fait, comtesse ?

— Eh ! mon Dieu, ce discours m'eût d'abord égayée, et puis...

— Parbleu ! vous savez le conte, et très bien ! Donc, je me tais.

— Oh ! méchant...

— Allons, soit, je continue. « Or, Urbigine, l'excellente Urbigine, se prit à rire de bon cœur à ce souhait étrange, et mit au bout du nez de son bizarre filleul une verrue aussi grosse, ma foi ! qu'un œuf de colombe : à présent, lui dit-elle, que ta figure est arrangée à ton gré, je t'avertis, mignon, que la verrue est et restera toujours invisible à toutes les femmes du monde, hormis celle (si toutefois elle existe) qui sera capable de t'aimer ainsi que te voilà ; qu'elle t'aime par aventure et tu le verras bien vite à la verrue qui s'en ira d'où je l'ai posée : es-tu content ? » « Oui, marraine. » Et le prince, ayant embrassé la bonne fée Urbigine, revint aussitôt à la cour. » A mes yeux, comtesse, le prince de qui je parle est un parfait original ; ne seriez-vous pas de mon avis, Madame ? et pensez-vous qu'il soit possible d'en rencontrer un autre qui le vaille ?

— Il est unique, essayai-je de répondre à M. de Valzombes qui me parcourait d'un regard en vérité très inquisiteur et même fort gênant; unique dans son genre.

— Unique, oh, non ! reprit-il en secouant son jabot orné de dentelles; extraordinaire, oui, je l'avoue, et cependant en y regardant d'assez près, on arriverait peut-être à s'expliquer une telle bizarrerie.

— Ah ! vous croyez?

— Oui, je le crois fermement, et, foi de gentilhomme, je gage... mais écoutez la fin de l'histoire, si toutefois elle vous intéresse ; où diable en étions-nous ?

— A la rentrée du prince... Charmant en ses états.

— Oui, c'est cela même. Eh bien donc, il revint à la cour, ce singulier prince, et comme par le passé, l'on continua de tous côtés à le combler de prévenances; on le trouvait toujours aussi beau, délicat, aimable en tout point, accompli de sa personne et digne du rang héréditaire qu'il devait un jour occuper ; on ne tarissait pas d'éloges sur son compte, et lorsqu'elles le voyaient assis sur le trône, à la droite du roi, son père, toutes les dames du palais n'avaient qu'une seule voix pour

dire : « il est divin ! » — Et tenez, comtesse, il avait auprès d'elles autant de succès qu'en a ce soir, ici même, un seigneur aussi très joli, M. de Roc-d'Ambarre !

Et le chevalier, ayant interrompu de nouveau son récit, me désigna du doigt Mallus que la maréchale de Douveterre, et la présidente de Cos, et la princesse Alexandrowna, et toutes les autres, toutes ! enveloppaient de leurs plus invitants sourires.

— Assurément, ajouta M. de Valzombes, de qui l'observation imprévue m'avait rendue toute confuse, assurément, il distinguait très bien ce qui se passait autour de lui, le prince, mais il paraissait ne le remarquer point, et l'on ne devait pas tarder à s'apercevoir que son humeur avait bien changé : ce qu'il recherchait avec tant d'assiduité jadis, le luxe, l'apparat, le bruit, toute pompe, lui devint bientôt insupportable ; il évitait la foule et se tenait sous clef. « Qu'a donc le prince Charmant, disait-on à la ronde, il est triste, toujours triste et maigrit à vue d'œil ? » En effet, on voyait juste, à la cour, le prince était chagrin, et son visage accusait chaque jour davantage une inquiétude mortelle. Inutilement, afin de le distraire, on donna de magnifiques fêtes, un tournoi... de singes, on ne parvint

pas à le dérider. A la surprise de tous et comme chacun se désespérait de le voir dépérir de la sorte, il retrouva tout à coup et comme par enchantement la verve, la gaieté qu'il avait perdues; une veuve...

— Une veuve ?

— Oui, Madame, une princesse très jeune et très belle, quoique veuve, avait accompli ce miracle.

— Oh ! chevalier, m'écriai-je, éprouvant je ne sais quel besoin de parler et me sentant rougir jusqu'aux yeux, votre conte est ravissant et je ne le connaissais pas.

— Attendez une seconde, comtesse, il n'est point fini.

— Je suis tout yeux et tout oreilles, chevalier, ajoutai-je en rougissant, maladroite ! encore davantage.

— Eh bien ! voici comme le prodige s'explique : Un jour qu'on lui avait demandé ce qu'elle pensait du fils du roi, elle avait répondu, la belle veuve, sans savoir que le prince Charmant, caché derrière une tapisserie, était aux écoutes, elle avait répondu ceci : « Quel dommage qu'il soit si vilain, il est si bon, il est si généreux, il est si magnanime. » A ces paroles ingénues, qui venaient de susciter

parmi les courtisans un scandale inimaginable, le prince, transporté de joie, eut envie de sortir de sa cachette et de se précipiter aux pieds de celle qui les avait soupirés... Il se contint cependant à l'idée qu'il faut toujours se défier d'un premier mouvement.

— Oh ! l'affreuse pensée qu'il eut là, chevalier !

— Affreuse, non point.

— Que dites-vous ?

— Hé ! ce que je pense ; aussi, si vous daignez me le permettre, chère Madame, je persiste à croire qu'il était dans le vrai.

— Quelle horreur !

— Oh ! que non pas !

— Certes, si ?

— Mais on ne doit pas oublier, comtesse, que le prince avait eu beaucoup à souffrir autrefois d'avoir étourdiment donné son cœur ; il craignait de se fourvoyer à nouveau.

— Les paroles de sa marraine, l'excellente fée Urbigine, auraient dû le rassurer pleinement à cet égard. Est-ce qu'elle ne lui avait pas annoncé qu'il serait vraiment aimé de celle qui le verrait tel qu'il avait souhaité d'être, c'est-à-dire : horriblement enlaidi ?

— Sans doute ; mais abondance de sagesse ne nuit pas, et de toute éternité la prudence la plus élémentaire...

— Est quelquefois inutile, comme dans le *Barbier de Séville*.

— A merveille ! chère comtesse, M. de Beaumarchais, cet homme de plume, n'eût pas mieux dit.

— Et s'il vivait encore, M. le maréchal-duc serait certainement jaloux du tour que vous savez donner à vos galanteries... mais oserais-je vous demander ce qu'il advint ensuite au prince Charmant ?...

— Que vous n'avez garde, à coup sûr, d'oublier ?

— Oui, vraiment, je le confesse, M. le chevalier.

— Un tel aveu serait sensible au filleul de la fée... Or donc, le prince *Prudent*, si vous m'autorisez à le désigner ainsi, sut se contraindre ; il imposa silence à son cœur et voulut se convaincre qu'on l'aimait sincèrement, profondément et sans retour.

— Y réussit-il enfin ?

— Avec de la patience, on va loin, et l'on arrive à tout, comtesse.

— Oh ! pas toujours, hélas ! quelquefois cependant !

— Toujours.

— Ah ! chevalier !

— Oui, comtesse, toujours ; et le prince serait, je crois, de mon avis.

— Il ne faut jurer de rien.

— Au contraire, il faut jurer de tout, voilà ma devise.

— Et le prince, enfin ?

— Impatiente !

— A force de cruauté, vous me rendrez vraiment telle.

— Eh ! je suis un peu cruel, un peu trop, je l'avoue.

— Or donc, enfin, un soir, Son Altesse arriva non loin d'une fontaine au bord de laquelle la belle veuve était assise et pleurait. A la vue du prince, elle se troubla beaucoup et voulut prendre en vain un air enjoué. « Princesse, lui dit-il, pourquoi vous lamentez-vous ? » Elle voulut et ne sut que répondre. « Ah ! c'est que, reprit-il, je suis moi-même très affligé : le roi, mon père, veut que j'aille à la guerre, et moi, je dois lui obéir. » A ces mots, la tendre demoiselle, oubliant l'étiquette et n'écoutant que son cœur, sauta tout éplorée au cou

de celui qu'elle aimait plus que tout au monde, et l'embrassa ; sur-le-champ la verrue que la fée Urbigine avait jadis mise au bout du nez de son filleul, disparut, et le prince... charmant comme autrefois et certain d'être enfin aimé selon ses vœux... Un jour et bientôt sans doute, comtesse, fit M. de Valzombes, en s'interrompant, vous me raconterez vous-même avec joie, je l'espère, la fin de cette histoire, histoire qui est à peu près celle de mon pauvre ami feu Charles d'Ambarre-Embârol, grand oncle de M. de Roc-d'Ambarre ici présent, lequel, en vérité, me paraît fort original, et cependant très compréhensible, chère et divine Madame !

Et sans attendre que je lui répondisse, le chevalier se leva, me baisa la main ainsi que cela se pratiquait au temps de ses pères de la Régence, les Talons-Rouges, et pirouettant, sautillant et le plus coquettement, le plus agilement, le plus gracieusement du monde sur la pointe des pieds, il me laissa là toute interdite.

Il m'avait, Olympe, comme étourdie et remplie de sa parole, ce magicien si perfide, et m'avait aussi fait oublier entièrement et chez qui j'étais et ce qui se passait autour de moi. La foule ondulait et bruissait sous les feux des lustres lorsque je me

retrouvai seule assise sur le divan, en butte aux regards de tous. Oh ! le méchant, l'inexorable chevalier, quel crime à lui de m'avoir quittée de la sorte !

Anxieuse au-delà de tout ce que je saurais te dire, et comme je délibérais sur ce que j'allais faire, il me sembla distinguer Mallus, mon Mallus, affairé comme il l'était tout à l'heure, au début de mon entretien avec M. de Valzombes, et s'efforçant à couper le flot de monde qui nous séparait l'un de l'autre.

Instinctivement, je me levai pour aller à lui ; j'y allais lorsque... (ô très chère, il me parut que je recevais un grand coup en pleine poitrine) je me rencontrai tout à coup face à face avec Arundel de Saint-Amans.

Arundel !...

Le fait est qu'à la vue de cet homme, le premier que j'avais aimé, bien avant Jean de Montricoux, mon mari, bien avant Mallus, dont alors je ne soupçonnai pas, hélas ! l'existence, l'aspect de ce déloyal, de cet ingrat, de ce perfide, qui jadis avait eu la lâcheté de laisser dire à tous et dire lui-même que la fille du duc de Lauzerte avait été... — je n'écrirai pas le mot infâme — il ne me fut pas possible, Olympe, il ne me fut pas

possible de me contenir ; malgré mon empire sur moi-même, je me sentais pâlir et chanceler. On m'observait de tous côtés à la fois ; Armande, la bonne Armande me désignait du coin de l'œil à ceux qui l'entouraient, et bien des gens qui se souvenaient encore de ma liaison avec M. de Saint-Amans, et du scandale auquel elle avait donné lieu m'épiaient, curieux de savoir comment j'affronterais l'aventure et de quelle manière elle se terminerait.

Il fallait être digne et brave pour Mallus et pour moi !

Je sus condamner mes lèvres à sourire et sus répondre avec indifférence à la princesse Alexandrowna qui m'avait assassinée en me demandant de sa voix la plus caressante si ma famille n'était pas quelque peu alliée à celle de Saint-Amans. A ma gauche, Arundel causait et d'un ton assez haut avec deux de ses amis, MM. Honoré de Lunel et Lucien de Caussade.

Ils riaient, tous les trois, indécemment. En vérité, la fréquentation des chevaux de race et des filles de rien a singulièrement gâté les hommes de notre monde, qui parlent et se conduisent aujourd'hui comme la valetaille, et le malheur est que les femmes se modèlent à leur image et feront

bientôt comme eux : on pourra dès lors agir au salon comme on agit au cabaret et mettre de la crotte aux blasons ; et vraiment, il menaçait d'en être ainsi déjà chez Mme la marquise de Villemade. A mes oreilles, arrivaient à tout instant des mots assez équivoques et la physionomie des discoureurs ne me laissait pas le moindre doute sur le tour de la conversation.

En quelle basse compagnie me trouvais-je donc engagée ? Etais-je aux halles ou dans le monde ? Il allait bientôt ne plus m'être permis de paraître ne pas entendre l'injure, car, à plusieurs reprises, Arundel avait prononcé très distinctement le nom de mon père, le mien, celui de mon mari. Tout le monde m'étudiait attendant de moi quelque défaillance, un éclat peut-être ; Olympe, les regards de la foule m'étaient lourds et je souffrais horriblement.

Arundel fit un pas ; allait-il donc avoir l'audace de m'adresser la parole et de m'offrir ses outrageants hommages ? Oui ; déjà je le sentais et le voyais venir à moi, bien que je l'eusse derrière mes épaules. Un froid mortel me parcourait des pieds à la tête et mon cœur était glacé. Tout à coup, Mallus, émergeant de la foule, silencieux et tremblant comme un fantôme, marcha droit à l'effronté et l'arrêta net.

Au loin, vis-à-vis de moi, je voyais assez distinctement leurs images se réfléchir dans une glace vénitienne.

Ils se parlaient.

Un dédain écrasant emplissait les yeux de mon ami, qui frémissait, tout pâle.

Après un très court colloque à voix basse, auquel avaient pris part MM. de Caussade et de Lunel, Il s'approcha de moi, s'inclina sans raideur avec une extrême distinction et non moins de respect, et me dit ces paroles d'un accent si concentré, que seule je dus les entendre :

— « Un peu de calme, Ombeline ; je suis là ! ne craignez point. »

Ombeline ! Il m'avait appelée Ombeline, lui, comme jadis à l'improviste et malgré moi, je l'avais appelé Mallus. Il m'avait appelée Ombeline, lui qui, pendant deux ans, s'était obstiné sans cesse à me nommer, et peut-être avec trop d'affectation : « Madame la comtesse ! » A quoi tenait donc ce revirement subit et que signifiait-il ? Il me semblait et je crus, Olympe, que Mallus allait enfin s'ouvrir. Hélas ! il n'en fut rien. Une heure plus tard, à l'aube, nous avions quitté l'hôtel de Villemade, et l'on m'avait laissée à ma porte, sans desserrer les dents.

Après une telle nuit et de telles agitations, il m'eût été doux de trouver un peu de repos, un instant de sommeil et d'oubli ; mais si grande que fut ma fatigue, la fièvre me tint éveillée, et je passai, délirant et rêvant, une journée vraiment affreuse. En vain, m'appliquai-je à me représenter les divers incidents qui s'étaient produits à la soirée d'Armande et les personnes que j'y avais vues, une suite d'images et de tableaux on ne peut plus extraordinaires occupaient mon esprit à ce point confus que je ne savais nullement démêler et rétablir en mon trouble ni la part du réel ni celle de mes visions.

Ainsi, par exemple, il me semblait et j'aurais juré que je voyais la fée Urbigine et son filleul apparaître à mes yeux en chair et en os, tandis que celui qui m'avait raconté leur curieuse histoire échappait sans cesse à mes sens et restait vain, indécis à mes yeux comme une ombre lointaine. Ensuite, à d'autres moments, si j'entrevoyais la réalité telle quelle, elle ne tardait pas à m'effrayer en se transformant au gré de mes songes, et quels songes ! Alourdie et toutefois ne dormant pas, j'apercevais celui que j'aime autant et plus que moi-même et l'autre que je hais de tout mon cœur unis ensemble et me narguant à l'unisson ;

ou bien, ivres et blêmes de colère, ils se dressaient l'un contre l'autre tous les deux et menaçaient de s'entre-déchirer.

Oh ! quelles angoisses !

Hors de moi, tout à coup, je poussai de grands cris qui me tirèrent en sursaut d'une hallucination aussi folle que terrible. Olympe, imagine-toi que j'avais cru voir au milieu d'une campagne aride et peuplée de tombeaux, un cadavre entièrement inondé de sang et tout défiguré, hélas ! un cadavre que je n'osais et ne voulais point reconnaître. En proie à je ne sais quelles terreurs, demi-morte, je m'agenouillai sur mon lit et sonnai mes femmes. Elles accoururent. Une fenêtre fut ouverte. Il était jour ; l'air entra vif dans ma chambre et rafraîchit mon visage... ah ! j'avais failli devenir folle !

« A quoi songe-t-il en ce moment, et le verrai-je aujourd'hui ? »

Ces deux pensées ensemble me saisirent en me levant et j'en fus à l'instant même toute remplie et tout émue... O mon Dieu ! de quelle manière tromper les heures et comment vivre en paix jusqu'à celle où je devais le revoir ! où me prendre, où rester attachée et que faire jusque-là ? Sais-tu bien, toi, joviale, ce que c'est que

l'ennui, l'ennui que seuls connaissent, eux, les amants désespérés ? A ceux qu'il habite, une heure est un siècle, un jour, une heure, l'éternité. La mort doit être douce qui les en délivre et pour toujours !... Oui, mais moi, je ne voulais pas, je ne pouvais pas partir encore. Il m'eût fallu l'abandonner en mourant et le perdre à tout jamais, lui, lui, mon amour, et toute mon ambition et ma vie. Ah ! m'en aller seule sans lui... Non ! non ! plutôt vivre et vivre encore comme je vivais, sans l'espérance d'en être aimée un jour et sans autre joie que celle de l'avoir là sous ma main, sous mes yeux, de l'avoir bien peu, c'est vrai, mais enfin de l'avoir !

Ainsi, me disais-je en attendant sa venue, et les heures, hélas ! ne marchaient pas bien vite. Oh ! que de choses on peut penser en une minute, une seconde, et que de mondes on peut parcourir en moins de temps encore. Le temps ! il est parfois bien difficile à tuer, et, le plus souvent, c'est lui qui nous tue ! Il me tuait à petit feu ! Rien ne pouvait me distraire, et pour y parvenir j'avais eu cependant recours à tout : à mes écrins, à ma toilette, à mes albums, que sais-je, à tout. Et rien, te dis-je, ne savait m'occuper, rien, non absolument rien. Un livre de luxe et célèbre, posé sur

mon guéridon, un livre dont lui, l'aimé, m'avait parlé plusieurs fois avec complaisance : *Obermann*, de M. de Sénancourt, attira mes yeux, enfin, je ne sais comme, et les retint : je l'ouvris machinalement.

En vain essayai-je d'en lire quelques pages : la lecture d'un morceau de ce long poëme en prose mélancolique et maladif eût exigé toute l'application de mon esprit, et mon esprit s'exerçait ailleurs, où ? point n'est besoin de te le dire, Olympe : en lui !

Lui ! lui ! toujours et toujours lui ! Mon âme m'avait quittée, et mes regards seuls erraient à travers ce livre, et je lisais, je lisais sans comprendre... Oui, mais voici que tout à coup je rencontre une annotation manuscrite à la marge d'une page. « Elle est de Mallus, m'écriai-je. » En effet, elle était bien de lui. C'étaient bien là les pattes de mouche de son écriture indéchiffrable autant ou presque autant que sa personne. Il ne pouvait être question que de l'amour en ces lignes tracées au crayon rouge ; il ne pouvait y être question que de l'amour, car elles s'allongeaient en regard de divers passages imprimés où ce sentiment merveilleux, le plus beau, le plus grand, le plus riche de tous, était minutieusement analysé. « Voyons !

voyons la pensée écrite de Mallus ! » Et mes yeux entraient dans le papier et voulaient voir. A force de considérer les caractères graphiques effacés à demi, je réussis à deviner plutôt qu'à lire ces lambeaux de phrases disséminées au long de nombreux feuillets.

Et d'abord :

« Aimez qui vous aime, ou n'aimez jamais, jamais ! »

Ensuite :

« Un cœur trahi devient ou de boue ou de pierre. »

Et plus loin :

« On guérit parfois du premier amour, mais le dernier est sans remède. »

Et plus loin encore :

« Un homme est excusable de se tromper et d'être trompé une fois en sa vie, — mais non pas deux. »

Et puis :

« Y a-t-il donc une loi qui veut que les âmes pures aillent d'abord se prendre aux âmes corrompues ? »

Enfin ceci :

« Après une erreur de cœur grossière et qui faillit le conduire au mépris de soi-même, un homme

ouvert et confiant à l'excès, que j'ai beaucoup connu, prit cette grave résolution de vivre à jamais impénétrable aux yeux de tous et surtout aux yeux de toute femme, n'importe laquelle, en fût-il aimé, l'aimât-il ! »

Olympe, que venais-je de lire ? Olympe, qu'avais-je lu ? Mon Dieu, quelles choses ! Oh ! j'étais contente... contente. Où donc était-il enfin, et pourquoi tardait-il tant à venir ? Il me semblait que lorsqu'il serait là, je le verrais et pour la première fois, et qu'à mon tour je me montrerais à lui de telle sorte... Ah ! le croirais-tu, je ne tenais pas en place et je sautais de joie, oui, de joie ! et c'était pour qu'il me vît ainsi toute radieuse et folle que je souhaitais surtout qu'il arrivât. Une de mes caméristes entra sans que je l'entendisse, dans ma chambre, et me surprit délirant encore...

— Lui, n'est-ce pas ? m'écriai-je, oubliant toute retenue...

— Oui, répondit-elle, Monsieur attend Madame au salon.

A peine pris-je le soin de me rajuster à la hâte avant que d'y courir, et ma passion me souleva : j'avais des ailes !

En dépit de mes mauvais rêves, et très heureu-

sement, grand Dieu ! il se portait à merveille, mon aimé, mon adoré. Même sa physionomie avait je ne sais quoi de bon et de hardi qui le transfigurait presque. Il s'invita lui-même à ma table, et, chose qui lui était peu ou point arrivée en ma présence, il montra de l'allégresse, et sourit à certaines épigrammes que j'eus le courage de me permettre à l'égard de quelques-unes des dépitées de la veille.

— On vous rendra vos méchancetés, Madame la comtesse : prenez garde à vos amies, prenez-y bien garde ; elles vous abhorrent, et surtout, entre elles toutes, Mme la marquise de Villemade, Armande, qui vous aime tant, me dit-il en soulignant ces paroles.

En vérité, je n'en revenais pas, il essayait d'être aimable et l'était. Que te dirai-je encore ? Il fut presque aussi charmant que le prince du chevalier de Valzombes, et j'étais si heureuse de le retrouver si dispos après les songes si noirs qui m'avaient tant effrayée durant le jour, qu'il me vint je ne sais quelles envies de récréation et quels appétits de joies.

Un timbre de cristal que je heurtais à mon insu m'émut aux larmes, et me donna subitement une telle soif d'entendre de la musique (explique,

Olympe, le retour imprévu de ce besoin chez moi, jadis impérieux, et que je n'éprouvais plus depuis que toutes mes passions s'étaient fondues en une seule ?) que j'osai prier Mallus de me conduire aux Italiens.

Il y consentit de bonne grâce, et nous nous y rendîmes presque aussitôt, un tour de main ayant suffi très bien à me mettre en toilette ainsi qu'il convenait.

On donnait ce soir-là *Il Barbiere di Siviglia*, au théâtre Ventadour, et lorsque nous y arrivâmes, la Baldi chantait de sa voix de rossignol les variations de Rhode.

Et maintenant, ô ma très chère, lis et relis trois fois ce qui suit :

A peine eûmes-nous mis le pied dans notre loge, il se fit une volte-face générale de lorgnettes, à laquelle la merveilleuse diva, si religieusement écoutée d'ordinaire en dépit de toutes sortes d'accidents, était bien loin de s'attendre, et qui me parut à moi-même on ne peut plus singulière. Ici, là, de tous côtés, à droite, à gauche, en tous les sens, on s'agitait à qui mieux mieux et l'on murmurait nous désignant de gestes en vérité par trop ostensibles et qui ne laissaient pas d'être fort incongrus.

On n'écoutait ni le chant ni l'orchestre, et la salle n'avait d'yeux que pour nous. Au lieu d'aller en s'apaisant, ainsi que cela se passe en toute occasion, le va et vient augmentait sans cesse, et n'eût été mon cavalier assis à ma gauche et dont le calme me réconfortait, il m'eût été très difficile d'affronter plus longtemps la curiosité si lourde et presque injurieuse de la foule.

Enfin l'on baissa le rideau; mais le tumulte grandit encore.

A coup sûr, il s'agissait bien, très bien de nous.

On se visitait de loge en loge, on s'abordait en nous regardant, on avait l'air de se dire : « Eh bien ! savez-vous la nouvelle ? » et tout le monde s'interpellait à la fois.

— Ils sont fous, m'écriai-je, que signifie tout cela ?

— Que sais-je, répondit Mallus avec indifférence.

— On nous suit, on nous boit des yeux, voyez !

Il s'était penché vers la salle et la parcourait lentement du regard, lorsqu'on vint gratter à la porte de notre loge ; il ouvrit et sortit sans mot dire en reconnaissant le comte de Cazes-Monde-

nard, un homme d'apparence sévère et dont il m'avait un jour dépeint les qualités avec quelque chaleur. A son aspect, Roc d'Embarre avait réprimé, me sembla-t-il, un mouvement de contrariété. Pourquoi ? J'y songeais encore quand, dans une loge contiguë à la mienne, j'entendis la voix aigrelette de Geneviève d'Albas qui disait au vicomte son mari :

—C'est ainsi, je vous l'assure; le duel a eu lieu ce matin au pistolet. Ils étaient placés à vingt pas l'un de l'autre. M. de Saint-Amans a tiré le premier et sa balle...

Au même instant Mallus rentrait et je perdis le reste du propos.

Un duel !

Arundel s'était battu en duel, mais avec qui s'était-il rencontré ? Cette curiosité constante à laquelle nous étions en butte, Mallus et moi ?... non ! n'est-ce pas, ce n'était pas possible, et j'extravaguais ! Si ma supposition eût été fondée, il y aurait eu quelque trace, un vestige d'émotion sur les traits de Mallus. Il était près de moi, paisible. Et, pourquoi, d'ailleurs, cette querelle et pourquoi cette rencontre ? On ne se bat pas sans avoir contre son adversaire un motif de haine, et quelle haine Mallus pouvait-il avoir contre... Oh ! Un

monde de joie à la pensée qui m'était venue et que je n'osais admettre ni repousser avait palpité tout au fond de mes entrailles ! Olympe, Olympe, je ne songeais plus à la foule. Elle avait beau darder sur moi ses mille prunelles et me cribler de tant de feux, que m'importait cela ; je ne voyais que lui, lui seul. Il était calme, il était fort, il était beau.

Le spectacle s'acheva. Je frissonnais, j'étouffais; j'étais tout à fait hors de moi-même. Nous quittâmes le théâtre, enfin, enfin ! Arrivés chez moi, rue de Lille, et comme il s'apprêtait, lui, l'impassible, l'éternel impassible, à remonter en voiture, en étant descendu pour m'aider à mettre pied à terre :

— Attendez, Mallus, lui dis-je, il faut que je vous parle ; venez.

Il me suivit jusqu'à ma chambre à coucher et là s'assit, simulant une tranquillité qu'il ne ressentait pas, j'en suis sûre. Et moi, quelle agitation était la mienne !...

Un trouble que, même aujourd'hui, je m'efforcerais inutilement de te dépeindre et qui me faisait alors trembler comme la feuille au vent, m'avait envahie, et tout entière je me sentais irrésistiblement attirée à lui.

Parler et lui mettre sous les yeux mon âme et la lui laisser voir dans toute sa nudité, voilà ce que j'eusse voulu faire et je ne savais, hélas ! ni comment m'y prendre ni comment y réussir, quel qu'en fût mon désir ardent et quelle qu'en fût ma volonté. Des paroles ! oh ! j'en avais mille à la bouche et plein mes veines, et je n'osais cependant pas en risquer une avec la crainte que j'éprouvais de ne point trouver celle par qui mon amour eût été traduit. Et je me taisais. Et mes bras, je n'osais pas non plus les bouger ; ils se seraient malgré moi grand'ouverts... Et s'il n'avait pas voulu, lui, s'y laisser tomber. Ah ! que j'étais heureuse et malheureuse à la fois ! Olympe, me comprends-tu ?...

Muette au moment même où mille voix en tumulte murmuraient ou grondaient en mon âme, je ne savais que le regarder.

Et quel regard ! Sans doute il ne put en subir l'éclat éloquent, car il détourna ses yeux qu'avaient rencontrés les miens. Etais-je donc effrayante à voir ? Avait-il donc peur de me considérer face à face ? On dit : Est-ce vrai ? que les passions même les plus douces, altèrent à certaines heures la physionomie humaine et lui prêtent une expression de terrible férocité. S'il en est ainsi, je m'explique

alors son effroi ; j'avais faim et j'avais soif; et cependant, ce n'est pas du mal que j'eusse voulu lui faire ; ah ! non. Avec timidité, ce peureux, il releva le front enfin, et ses yeux encore effrayés m'interrogèrent.

Oh ! je le vois encore.

Assis à portée de mes mains impatientes, il était éclairé des rayons de la lampe, adoucis par les molles tentures de la chambre ; et ses cheveux d'un noir de jais encadraient son beau visage au teint d'albâtre, et régulier et sévère comme un marbre antique. Il se tenait immobile et ses grandes prunelles sombres, semblables à deux diamants noirs, s'étaient à la fin avivées et me visitaient jusques au fond du cœur, ah ! non plus avec lassitude à présent, mais avec bonté. Je voyais, je voyais bien cette fois. Il n'y avait rien, non, plus rien de rigide en sa pose, et la vie allait animer la statue, enfin, il allait agir, il allait vivre. oui, oui, je l'entendais soupirer... et ses soupirs, inégaux et profonds comme ceux que je refoulais sans cesse en moi-même, arrivaient en mourant jusqu'à moi... J'étais mouillée et brûlée de son haleine.

Oh ! mon Dieu ! qu'eût-il dit, qu'eût-il fait si je m'étais élancée sur sa poitrine et que tout moi

lui eût crié : « Puisque je t'appelle et que je te cherche, aimé, reçois-moi, je te veux ! » Amer bonheur, souffrance délicieuse, amie, si tu savais !... Se peut-il qu'on y survive ? Il fallait parler, il le fallait, mon âme ordonnait à mes lèvres et je ne pouvais plus les empêcher de s'ouvrir, elles me trahissaient, elles dénonçaient... Olympe, ils étaient passés, à jamais passés les jours de silence et mon cœur révolté ne pouvait et ne voulait plus se taire.

— Mallus ! Mallus ! m'écriai-je ; et soudainement effrayée et non moins humiliée de ma propre audace, à peine eus-je la force de me corriger ainsi : me répondrez-vous enfin avec sincérité si je vous interroge ?

— Avec sincérité, répliqua-t-il, n'en doutez point.

— Eh bien ! avoue-le donc, repris-je haletante, vous vous êtes battu en duel, ce matin ! ne niez point.., oh ! je le sais.

Il ne changea pas de visage et soutint l'examen de mes yeux.

— Oui, répondit-il.

— Avec...?

— Oui, Madame.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il avait insulté à la mémoire d'un homme qui me fut cher, mon meilleur, mon seul ami.

— Et moi, que devenais-je s'il vous avait blessé, tué, malheureux ?

— Arundel de Saint-Amans a expié ses félonies ; il est mort.

« Mort ! » En prononçant ce mot, sa voix d'ordinaire un peu sourde résonna comme résonne le métal sous un marteau.

— Demain, ajouta-t-il en s'efforçant, je quitte la France.

— Avec moi, m'écriai-je éperdue, avec moi !... je te suivrai, Mallus !

Il devint très pâle, il eut un beau regard, et je fus comme enveloppée de son grand geste. Enfin, enfin, il avouait son amour, et son masque était tombé.... Tout à coup.... ah ! que j'eus peur alors, il retrouva son air glacial et leva la main droite. Il me fallut obéir à l'ordre muet que me donnèrent ses yeux, suivre la direction de son index et regarder en arrière. O ciel ! Il me désignait la toile d'Ingres, le portrait en pied de Jean de Montricoux, mon mari. Brisée, anéantie, épouvantée à la seule idée de ce qu'il allait dire et faire encore, je tombai sans souffle ni voix sur mes genoux, et mes mains se joignirent d'elles-mêmes.

Une minute s'écoula qui me parut plus longue qu'un jour, et durant laquelle je me sentais mourir. Enfin, il me releva doucement, et, m'ayant conduite devant l'image du comte, son ami défunt, il prononça d'une voix haute et ferme ces paroles solennelles :

— En présence de feu votre mari, Madame la comtesse de Montricoux, j'ai l'honneur de vous demander votre main.

. . . .

Olympe, il m'aime, il m'adore, oh ! je le sais, à présent. Il est à moi, Mallus, il est mien et je suis sienne. Oh ! quelles nuits au lido ! nous ne voulons plus quitter Venise... Au revoir, et peut-être adieu ! Sois heureuse de mon bonheur comme je le serai du tien, si jamais tu parviens à conquérir celui que tu aimeras, comme a su le faire ta fidèle amie qui depuis hier est Marie-Ombeline de Roc d'Ambarre.



HUIT JOURS

DANS

LES NUAGES





Ferdinandus, del. Houiste, imp. Beaumont, sculp.





E l'admets, Éclard; soit! tu dis vrai lorsque tu affirmes que la femme est le soleil de la vie, que sans la femme les ténèbres règnent, et que l'homme est un être grossier, avide de sensualités lourdes, inapte aux splendeurs, aux suavités de l'amour!

— Tu railles, Roger ? A ton aise ! Souris, j'ai deviné ta pensée. Engager à nouveau nos éternelles discussions ? je m'y refuse. Tu es jeune, je le suis encore. J'ai été amoureux, je le serai toujours. D'une seule femme? Je l'ignore. De toutes?

A savoir. Toi, tu nies l'amour, tu prétends qu'il n'est qu'un mot vide et bruyant ; la femme, à tes yeux, est un animal aimable, seulement un animal. Que si l'animal a la robe rousse ou brune, brillante ou sombre, on doit, d'après toi, s'en moquer et l'aimer uniquement pour sa beauté, sa souplesse ou sa force. Bien, très bien. Viendra l'heure, Roger, où toi aussi tu rêveras de quelque ange de pureté, de virginité. Sincèrement, très sincèrement, tes théories sont fort divertissantes, mais si tes discours m'amusent parfois, parfois aussi ils m'attristent. Par aventure, j'ai l'humeur douce, aujourd'hui, par exemple ; fais-moi grâce de tes sarcasmes, ils me rendraient farouche. Un instant, je me suis laissé prendre à ton langage, parodie du mien, aux heures où, chez moi, comme chez la plupart de mes congénères, l'âme parle et la bête se tait ; j'avais oublié que Roger est incrédule, et n'a jamais aimé.

— Roger de Rihor n'est pas incrédule ; Roger de Rihor aime.

— Comme il sait aimer ; pour un jour, moins encore...

— Et pour obéir à la chair, achève, va ; la bannière du spiritualisme sous laquelle tu marches, mon cher Jean-Jacques, sous laquelle tu t'efforces vainement de m'enrôler, m'apparaît ainsi

qu'un oripeau incolore, comme un étendard sans hampe; aussi vais-je parmi ceux qui recherchent les causes pour s'expliquer la normalité ou la singularité des effets. Sous l'impassibilité du visage, crois-tu que je n'aie pas souvent caché les ardeurs de l'esprit? Eh! si, pardieu! Ce que tu nommes pompeusement les aspirations de l'âme change de nom dans ma bouche. Quand dans ma tête se heurtent les combinaisons du désir, lorsque mon imagination invente des mondes pleins de charmes par lesquels le rêve me fait errer, quand mon sang roule, tumultueux dans mes veines, et que mes bras s'ouvrent pour se refermer sur le vide; quand ma langue sans salive désire la fraîcheur des sources, mon corps en feu l'oasis de l'ombre, à ton exemple veux-tu que je m'écrie : « Je veux aimer, je suis poète! Dis, le veux-tu? Non, cent fois non; ce serait folie. Dans une liaison, il y a toujours la victime et le bourreau; il m'importe de n'être ni l'un ni l'autre. Loin de poursuivre des chimères, je me délecte dans mon sybaritisme. Je sens que si je me laissais aller sur les pentes de la rêverie ainsi que toi, je roulerais dans des abîmes sans fond. On sait fort bien que si je ne disais à mes passions: « Halte! » à leur tour, elles me crieraient : « Arrête-toi, cette femme ou cette autre est

la borne de ton horizon. » Je ne veux pas aimer, Eclard, et je suis sage.

— Tu chancelles, Rihor, tu chancelles ; tu plaides pour t'absoudre, donc tu n'es pas très convaincu de scepticisme. Autrefois, tu disais, le sourire aux lèvres : « Je suis incrédule ! » Aujourd'hui, tu ajoutes : « Je veux prouver mon incrédulité ! » Pour toute polémique, autrefois, tu haussais les épaules, maintenant tu provoques sans cesse les controverses. Il y a progrès, et ce devait être. Sceptique, le jour n'est peut-être pas éloigné où tu auras la foi, et je le souhaite. Une discussion? et bien, soit! puisque tu l'as cherchée. Laissons de côté le principe de toute chose, c'est-à-dire Dieu ; tu le confesses d'ailleurs constamment par la négation, je le nierai, moi, par l'affirmation. Parlons de la femme, Rihor! Ecoute-moi donc, voici la troisième fois que tu soulèves les rideaux de ta fenêtre... Je reprends : « La femme, disais-tu tout-à-l'heure, tire tout son prestige des extases des amants ; la femme, c'est le péril en permanence ; la femme est un bourreau ! » Que tous les poètes la décorent et l'illuminent de tous les soleils de la pensée, je les approuve, car que serait la vie sans la poésie, et qui de nous n'est pas un peu poète en vérité ? « La femme est

le péril en permanence! » Le paradoxe est ronflant, mais sec et creux. Où nous désaltérerions-nous, si toutes les sources étaient taries? Où puiser le bonheur sinon chez celles qui le dispensent? Boire n'est pas un danger puisqu'il faut boire; mais c'en est un : ne pas boire ou boire trop. Que le bonheur, après tout, soit périlleux, je l'accorde. Le malheur est-il préférable? Sois malheureux, c'est ton droit; alors ne te plains pas si tu ne possèdes point ce que tu n'as pas osé chercher... Ah! ça, qu'examines-tu donc ainsi à travers les carreaux de ta fenêtre? tour à tour et sans trêve ta main abaisse et lève les rideaux; t'ennuirai-je, Roger? un moment de patience, et je finis. « La femme est un bourreau! » mais ce bourreau délicieux donne aux poètes leurs splendides folies, aux peintres la couleur, aux savants l'apaisement, cet apaisement indispensable aux concentrations intellectuelles; enfin aux philosophes qui te ressemblent, elle procure cette ivresse que tu nommes le vrai bonheur... ah! vraiment, les femmes sont des bourreaux!

— Je le maintiens, puisque je souffre et par l'une d'elles.

— Ai-je bien entendu?

— Dame! oui.

— Sois clair, Rihor; je te jure que je tourne

comme un cheval de manège dans un labyrinthe d'hypothèses.

— La maison que j'habite, que nous habitons, celle-ci, est-elle bien située rue Louis-le-Grand, n° 33 ?

— Oui ; après ?

— La maison sise de l'autre côté de la rue en face de la nôtre, porte-t-elle le n° 38 ?

— Parfaitement.

— Tes appartements sont-ils au deuxième étage et les miens au troisième étage du n° 33 de la rue Louis-le-Grand ?

— Ah! ça, procèdes-tu à quelque expertise, à quelque inventaire, Roger ?

— Depuis un mois, j'occupe donc les appartements du troisième étage, au n° 33 ?

— Il me semble.

— Ceux du troisième étage dans la maison d'en face, sont-ils restés vides pendant une quinzaine ?

— J'écoute sans comprendre.

— Sont-ils habités depuis hier ? me comprends-tu enfin ?

— Pas encore.

— Eclard, ils sont occupés depuis vingt heures seulement ; oh ! mon ami !

— Qui les occupe ?

— Un ange !

— Hein ?

— Oui, je le répète, un ange et quel ange ! Ses yeux, ses pieds, ses mains, ses ailes... oh ! qu'elle est belle !

— Elle a des ailes ! Nie encore que tu n'es pas poète, de Rihor.

— Mais, très cher, elle ne ressemble à aucune de celles que l'on voit sur le macadam... C'est une lumière dans l'éther, une harmonie dans la nature, une brise dans l'espace ! Si tu la connaissais... Ah ! la voici ! Viens, elle s'accoude à sa croisée... dissimule-toi derrière les rideaux vite, vite ; si elle te voyait, elle s'envolerait, et qui sait où ! Tais-toi ; chut ! silence !

— Roger, elle t'a souri.

— Bah ?

— Parole !... En arrosant ses fleurs, elle t'a regardé deux fois. Oui, vraiment, elle est divine. Tu es l'homme le plus heureux de la terre. Elle te considère encore et son regard est plus doux que toutes les caresses de la lune, que toutes les chansons de l'écho ; plus doux, mon ami, plus doux que le premier baiser de l'aurore aux forêts endormies...

— Oui, n'est-ce pas, qu'elle est belle ?

— Belle, belle, belle !

— Écrivons-lui.

— Son nom ?

— Je ne sais.

— Demande-le-lui.

— Comment ?

— Ah ! diable !

— Trouve un biais et c'est fait !...

— Ah ! voici, plie une feuille de papier et dès qu'elle reparaîtra à sa fenêtre, montre-la-lui ; elle comprendra.

— C'est une idée ;... après ?

— Après, si elle désire que tu lui écrives, elle t'en indiquera le moyen.

— Mauvais conseil. Serais-tu jaloux de mon bonheur, Eclard ? les amis sont bien tous les mêmes, va !...

— Rihor, tu es fou. Du papier ; dépêche, elle te regarde encore, cette Cypris !...

Une feuille de papier à la main, Roger s'élança à sa fenêtre. Caché dans l'embrasure, sous de grands rideaux, Eclard commandait la manœuvre, expliquait et commentait les péripéties de l'action. Trop ému pour s'en rendre compte, Rihor, comme un automate, obéissait.

— Jean-Jacques ! s'écria-t-il en devinant tout à coup les secrets de la ventriloquie, elle s'est fâchée,

a rougi, puis disparu... Ciel, elle revient, la voilà !

— Montre-lui de nouveau ton papier.

— Parfait ; elle fait signe que je peux lui écrire.

Eclard éclata de rire. Rihor parlait des dents, du nez, du ventre, de telle sorte que quiconque l'aurait examiné, même avec la plus grande attention, n'eût jamais soupçonné qu'il parlât.

— Almée, houri, sylphide ! murmurait-il.

— Griffonne donc ta déclaration, ça vaudra mieux.

— Et comment la lui faire parvenir ?

— Sois tranquille, je m'en charge.

— Ah ! comment ?

— On cherche la combinaison.

— Ami, trouve-la, je t'en conjure, ma tête n'est plus à moi, je suis sourd comme un pot, je n'y vois goutte, tandis que toi, tu t'appartiens, tu jouis de ton bon sens, tu peux raisonner, calculer, apprécier, juger.

— Hum, tu crois ?

— Plaît-il ! tu dis ?

— Rien.

— Eclard !...

— Quoi ?

— Félicités ! le ciel s'ouvre, le ciel ! Elle vient de m'envoyer un baiser.

— Vraiment ?

— Sur mon âme !

— Tu es heureux, bien heureux.

— Oui ! comme je ne l'ai jamais été... mais qu'as-tu donc ? tu as l'air tout drôle, toi ?

— Je cherche le moyen d'envoyer ma lettre.

— Cherche toujours, mais ne te démasque pas. Elle t'apercevrait, et vrrou ! Recule-toi, mais recule-toi vite; elle croirait à quelque mystification... Ah ! je suis perdu ! Qui m'expliquera maintenant les mouvements de sa main, que signifient-ils ? Approche et regarde un peu, comprends-tu ?

— Fort bien.

— Que dois-je faire ?

— Incline la tête comme si tu comprenais aussi.

— C'est un télégraphe et je n'y vois que du feu.

— Souris donc à ton tour ! Elle parle la langue de l'abbé de l'Epée, et je répondrai pour toi.

— Merci.

— C, O ;... fais lui signe de recommencer, et moins vite ; ne remue pas les rideaux, sacrebleu ! tu m'empêches de voir, et pousse-toi, c'est cela...

bien, très bien. Victoire ! *C, o, n, s, t, u, u*... non... eh ! si, non ! enfin, m'y voilà, *t, a, n, c, e*. Elle se nomme Constance et dit qu'elle recevra tous nos madrigaux. Ah ! l'abbé de l'Epée est un grand homme et je vote le prix Montyon à ses cendres.

— Elle ferme sa fenêtre !

— Parce qu'elle n'a plus rien à nous dire.

— Eclard, je suis anéanti, donne-moi la main. Ah ! tu as raison, ami : l'amour, c'est la vie ! Je ne puis exprimer ce que je ressens, je me transfigure, il me semble que tout mon cœur se dilate, j'ai envie de pleurer.

— Oh ! ne te gêne pas; pleure, les larmes sont la rosée de Vénus.

— Ecrivons-lui sur l'heure ; tiens, voici des plumes, de l'encre...

— Attends, tu renverses l'écritoire.

— Que vais-je lui dire ?

— Hé ! mon Dieu, que nous...

— Que nous ?...

— Oui, que tu l'aimes.

— Sans doute, mais il y a tant de manières de dire : Je vous aime; il ne faut pas que je choisisse la plus sotte. Constance doit avoir de l'esprit, une bêtise me perdrait.

— Réfléchis un peu.

— J'y suis...

Mademoiselle,

Depuis que le hasard m'a jeté sur ce sphéroïde, je ne croyais pas au ciel, je n'avais jamais remarqué son azur; je ne croyais pas aux anges, je n'avais jamais vu leurs ailes.

— Ceci, Rihor, est le superlatif du ridicule.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Ah ! voyons; *Mademoiselle*... en effet, Mademoiselle, c'est naïf ! *Depuis que le hasard m'a jeté sur ce sphéroïde*... Sphéroïde, le terme est trop scientifique, tu as raison, c'est mauvais ! Cependant j'aime tant cette déesse que je devrais trouver la note, frapper droit au cœur ; ah, voici :

Madame,

« *Je voudrais être fleur pour être cueilli par* « *votre...* »

petite main ou ravissante main, quelle épithète préfères-tu, mon cher Eclard ?

— Rihor, tu es abruti ; comment peux-tu trouver de pareilles stupidités !

— Que mettrais-tu, toi ?

— Ce que je pense.

— Est-ce que ceci te plairait davantage ?

« *Constance,*

« *Je n'avais jamais aimé ; à votre aspect, j'ai*
« *connu l'amour. Vous êtes belle, je veux vous le dire.*
« *Je vous aime ; m'aimerez-vous ?...*

— Tu tombes de Charibde en Scylla.

— Mais, alors... écris pour moi. Tu sais bâcler une lettre d'amour, toi qui es amoureux depuis ta naissance.

— Tu l'exiges ?

— On te le demande à genoux.

— Donne-moi de l'encre rouge.

— Rouge ! quelle idée ?

— Celle-là seule m'inspire. Je me figure que mon cœur est un encrier, ma plume un poignard, l'encre du sang, et le papier un lys que mon sang empourpre et parfume.

— Voici le liquide demandé.

— L'inspiration arrive, tiens :

« *O belle inconnue,*

« *Pourquoi avez-vous déserté votre patrie céleste ?*
« *Joyau, que faites-vous dans nos fanges terrestres ?*

« *Etoile apparue au milieu de ma nuit, soleil qui*
« *répand ta gloire dans nos ombres, à toi ma vie, à toi*
« *mon âme, je te veux !...*

Hein ! y a-t-il de la passion ?

— Un peu trop.

— Pas assez.

— Une femme soleil, cependant?...

— Tout à fait trouvé, merveilleux, inoui. Tu n'aimes pas, Roger.

— J'aime plus que tu n'as jamais aimé.

— N'en jure pas, je recopie; fais-moi passer une enveloppe écarlate... oui, c'est cela même!

à Madame Constance,

Ah! mon Dieu, mon Dieu ! j'oubliais de signer la lettre.

JEAN-JACQUES E...

— Tu es fou à lier.

— Comment ?

— A moi de signer et je signe.

ROGER de RIHOR.

— Oui, oui.

— Si je n'y avais pris garde, tu faisais un beau coup.

Jean-Jacques poussa un profond soupir et ne répondit pas.

— Et maintenant, reprit Roger, cachetons la lettre avec de la cire verte ; le vert, c'est la couleur de l'espérance.

— Voici que tu deviens superstitieux, à présent!

— Tout le monde a constaté que le vert porte bonheur. Cette lettre au commissionnaire du coin, illico! Va, je te prie, cours, et reviens, nous attendrons la réponse et, s'il y a lieu, nous ferons encore du style...

Eclard sortit à pas lents.

Losqu'il rentra, il avait l'air soucieux. Il quitta son chapeau, soupira, gémit, alluma un cigare, prit un livre, le rejeta, s'étendit sur un canapé et regarda à sa montre. Après un long silence, s'étant levé, il se mit à tourner obstinément autour de la table du salon. Et Rihor, lui aussi, ne pouvait tenir en place, il allait de la salle à manger à sa chambre à coucher et réciproquement. Il frappait du pied, agitait les bras, se mirait dans la glace, promenait ses doigts dans ses cheveux, retroussait sa moustache. Enfin, ainsi que son camarade dont il avait oublié la présence, de même que celui-ci la sienne, il fit en sens inverse de son

ami le tour de la table. Ils se heurtèrent violemment et longtemps, se considérèrent face à face, étonnés et graves. Soudain le même cri s'échappa de leurs lèvres :

— Elle ne répond point !

On sonna... Jean-Jacques bondit jusqu'à la porte.

— Monsieur Roger de Rihor ? dit un homme vêtu de velours bleu.

— C'est moi.

— Voici.

Saisissant la missive qu'on lui tendait, Eclard la décacheta rapidement et :

— Tiens, Roger ; je n'y vois pas, lis.

Rihor prit à son tour le velin parfumé, le porta à ses lèvres, et l'ayant ensuite parcouru :

— L'écriture est indéchiffrable, et sans toi, mon vieux, je ne m'en tirerai pas...

Eclard se pencha, tandis que Rihor retenait sa respiration.

— Nom d'un chien ! à la bonne heure ! Elle va nous aimer, cria tout à coup Jean-Jacques en gambadant.

Au mot aimer, le seul qu'il eût entendu, Roger poussa une exclamation délirante et ouvrit ses bras à Eclard qui s'y précipita. Puis, tous les deux

s'étreignirent riant et sanglotant. Témoin de cette scène, le commissionnaire, éperdu, murmura d'une voix timide :

— Ma course, Messieurs ?

Il s'éveillèrent, payèrent, et dès qu'ils furent seuls :

— Jean-Jacques, ferme les rideaux, et allume des bougies, un tas de bougies.

— A quoi bon ?

— Eh ! c'est plus intime et plus solennel !

Eclard se rendit à cette prière, ensuite ils s'assirent côte-à-côte.

— On t'écoute.

— Eh bien, je pars :

« *Monsieur,*

« *J'aime la poésie et les poètes. Vous êtes un poète*
« *et je ne suis qu'un prosateur, hélas ! Vous m'aimez;*
« *m'aimeriez-vous longtemps ?... Etoile aujourd'hui,*
« *le serais-je demain ? Joyau, ne suis-je pas indigne de*
« *votre écrin ! Soleil ? moi ! Vous m'avez regardée en face*
« *sans en être ébloui.*

CONSTANCE. »

Ils se consultèrent de nouveau.

— Qu'en dis-tu ?

— J'allais t'adresser la même question.

— Elle en tient...

— Pour moi, pardon ! pour toi ; c'est sûr.

— Ah ! çà, comment continuer la correspondance ?

— Voilà le chiendent.

— Il est clair que j'ai vidé mon sac.

— Et moi le mien.

— Nom d'une pipe, c'est ennuyeux.

— Désespérant.

— Si nous allions nous promener, nous rencontrerions peut-être des idées ?

— Sans doute et nous les conduirions ici.

Il sortirent, rôdèrent sur le boulevard et rentrèrent seuls.

— Montre-moi de nouveau ses pattes de mouches, Roger.

— Tiens.

— Bizarre écriture, ma foi !

— C'était là ce que je pensais. Ah, vrai ! comme elle est ornée, enguirlandée ! On dirait que les F portent panache, et que les I et les O veulent s'embrasser.

— Oui, mais les R et les T ont je ne sais quoi de fourchu, de griffu qui me trouble et le diable m'emporte ! ces M ainsi que ces L ressemblent à des doigts d'avare.

— Oh ! cette S ! Elle est ondulée comme ses che-

veux, et cet A, la première lettre du mot amour, est penchée comme un col de cygne ; cette H est mouvante, ce Z m'enlace et ce Q...

— Bée comme un gouffre.

— J'en conviens !... oh ! ces F, ces F sont faites comme des potences; si c'était nous qui dussions y être pendus.

— Allons donc ! le nom de Constance couché dans ce paragraphe, me fait songer à la déesse Amphitrite rêvant de quelque triton, toute pelotonnée dans sa conque marine et voguant sur les eaux.

— Elle me rappelle un serpent dans un bec d'oiseau de proie, vautour ou condor.

— Hé ! si tu veux que je parle franc, cette écriture trahit la rapacité de Constance...

— Elle révèle au contraire la beauté de son âme.

— Tu vois bleu...

— Bleu d'azur ; et toi, noir de fumée !

Il faut en vérité, bien peu de chose pour que se détache le masque dont tous les hommes recouvrent leur visage. Celui-ci qui fait affiche d'impassibilité, qui prétend ne s'être jamais courbé sous les catastrophes, sera jeté à bas de son stoïcisme par un simple accident. Tel athée s'agenouillera

dans l'ombre et suppliera à grands cris le Dieu dont il se gausse devant tous. Ce grand dompteur de femmes, aimant les poses dédaigneuses, ce propagateur de sourires triomphants, obéira, servile, au moindre mot, au moindre geste de la plus vulgaire des maîtresses, et tel pourfendeur aura sur le terrain la plus basse obséquiosité de langage et l'échine la plus souple, qui, la veille, se flattait d'exterminer quiconque affronterait son regard, marcherait sur son pied ou frôlerait son coude. Lâcheté, vanité, mensonge ! voilà ta devise, pauvre humanité. Tel est votre triangle égalitaire, vous, les superbes ! et mille valets à vos ordres embouchent la trompette pour annoncer à la terre que le règne d'honneur et de vaillance est enfin venu. Géants, un mètre et l'on vous mesurera ! quelque jauge et votre capacité sera tôt connue ! Une paille, et l'on vous renversera, colosses, et l'on verra votre taille, invisibles pygmées ! Simples et savants, petits et grands, robustes des robustes, veules entre les veules, hommes tous tant que vous êtes, vous fûtes fabriqués par le même potier, et l'argile dont vous fûtes formés est également friable; esclaves, vous passez tour à tour sous les mêmes Fourches Caudines : ces Fourches Caudines, sont vos propres passions. Oh ! qu'avait-il fallu pour que Roger de Rihor, ce phi-

losophe régulateur de ses vices, oscillât sous l'haleine des désirs, comme les feuilles d'arbres sous le souffle des brises ! Qu'avait-il fallu pour que ses théories orgueilleuses s'évanouissent ? un sourire, un regard ! pour que son cœur dont il glorifiait la sagesse et la fermeté se dissolût et se liquéfiât dans ses propres ardeurs, que fallait-il ? encore un regard, encore un sourire ! pour que ce puritain fût rivé demain à cette chaîne qui selon lui, ceignait l'humanité imbécile, que fallait-il ? un baiser de fille. Et que fallait-il pour que Jean-Jacques Eclard et Roger de Rihor, ces amis de vingt ans, devinssent un jour ennemis mortels, que fallait-il ? une bouffée des sens, rien de plus ; une tête de femme entr'eux, et l'amitié, leur vieille amitié, s'appelait haine le lendemain... Insensés, ces deux hommes, le faux sceptique et le faux amant ! Celui-ci se vante d'avoir vécu sa jeunesse avec la logique et la symétrie ; une jupe surgit. Toute sa logique, toute sa symétrie s'envolent, son cerveau froid s'enflamme, ses désirs aptères trouvent des ailes et s'élancent. Celui-là prétend au contraire porter en soi des laves toujours bouillonnantes ; volcan en ignition, il les épand, ici, là, partout toujours : une viveuse passe, il la désire et pour l'avoir, il calculera comme un

mathématicien. Adieu ses fièvres et ses sèves éternelles, adieu ! Le sage est fou, le fou sage et tous les deux sont également fous parce que la folie de l'un enfante sa sagesse et la sagesse de l'autre sa folie.

Elle durait depuis six jours, la singulière correspondance, depuis six jours! et le septième au matin, Roger, à l'insu de Jean-Jacques écrivit sa vingt-quatrième lettre. Elle était ainsi conçue et rédigée:

« *Constance,*

« *Viendrez-vous enfin ce soir dîner avec moi ? Je vous attendrai de six à sept heures.*

« *Je vous aime.*

ROGER de RIHOR. »

A deux heures de l'après-midi, la réponse arriva :

« *Roger,*

« *Ce soir je serai chez vous entre sept et huit.*

« *On ne vous aime pas.*

CONSTANCE. »

En lisant ces deux lignes, Rihor se sentit les paupières humides; la lecture achevée, il tremblait de peur et d'orgueil. Il se peigna, fit sa barbe

et sourit. Ayant souri, il se trouva beau. S'étant trouvé beau, il se dit :

— La belle est à moi.

Pour mieux se voir dans sa glace, il s'était hissé sur un guéridon et, sérieux en face de son image, il prenait tour à tour des attitudes langoureuses ou subjuguantes, mélancoliques ou farouches, humbles ou fières... Eclard entra.

— Hé ! pour qui poses-tu, Roger ?

— Pour Madame.

— Constance ?

— Oui, bien.

— Aurais-tu l'intention de lui envoyer ton portrait ?

— Justement ! aussi avant d'aller chez le photographe, cherchais-je à me rendre compte de l'effet.

— Méchant moyen de séduction...

— D'après toi !

— Tu es si rugueux.

— Jaloux !

— Aurais-tu reçu un poulet de Philis aujourd'hui ?

— Parbleu !

— Montre.

— Voilà, mon cher...

Et du bout de son orteil, Rihor, avec une fa-

tuité extrême poussa vers Eclard la lettre tombée sous la table !

— On répond à des mots que je n'ai pas dictés, observa Jean-Jacques, pâle et crispé.

Roger se pinça les lèvres.

— Je n'avais pas voulu te déranger ce matin... Viens-tu avec moi à Madrid !

— Certainement.

— Trois minutes pour m'habiller et nous partons ensemble.

A Madrid, Roger fut taciturne, Jean-Jacques silencieux comme un conspirateur.

— Qu'as-tu, Eclard !

— Rien, revenons à Paris.

— Je me trouve très bien ici.

— Moi, je m'ennuie.

— Je serais désolé de te retenir, prends le *remise ;* nous nous reverrons demain matin.

— Merci, je t'attendrai... C'est qu'il est six heures.

— Six heures ! Où est le cocher ?

— Là, dans l'allée.

— Cocher, cocher, cocher !

— Il vient.

— Cent sous de guides, cocher, et ventre à terre, fit Rihor en montant dans la voiture où Jean-Jacques était déjà installé.

Comme ils longeaient le boulevard des Italiens:

— Eclard, où vas-tu ce soir ?

— Je rentre avec toi.

Dix minutes après, Roger, étendu sur son canapé, disait :

— Sept heures dix minutes, mon cher Jean-Jacques.

— A ta pendule !

— Elle retarde...

— Au contraire, elle avance.

— Constance arrivera bientôt ?

— Pas avant vingt minutes. Où as-tu acheté cette pipe, Roger ? Vrai cummer ! elle est de bon goût.

— Cette pipe m'a été donnée par Nikels, je te l'ai dit cent fois.

— A propos, quel jour est-ce aujourd'hui, très cher ?

— Mercredi.

— Demain, l'*Italiana in Algieri* aux Italiens. Irons-nous ?

— Peuh !

— La comtesse de Mioze, la princesse Alexandrowna Destikoff y seront.

— Tiens !... Sept heures un quart.

— Y a-t-il du rhum chez toi, Roger ? Je ne

sais ce que j'ai, des crampes d'estomac, des frissons... Je suis malade.

— Vois dans ma chambre à coucher... un petit flacon ?

— Ton rhum est excellent. Quand faisons-nous des armes, Roger ? Je me rouille, moi ! Prenons des cachets chez Gâtechair.

— Oui, oui, oui ! sept heures vingt minutes.

— Est-ce que je t'importune, Roger ?

— Non, mon ami, non ! Mais Constance...

— Je la verrai.

— Ce que tu dis est ridicule. Si elle te rencontrait ici, elle se fâcherait.

— Bah !

— Je t'affirme que si.

— Tu es un enfant.

— Enfant... enfant ! Mets-toi à ma place.

— Eh bien, suppose que tu es chez moi et que j'attends Constance.

— Tu dis des sottises. Allons, va-t'en, mon cher Jean-Jacques, je t'en prie.

— Oui, j'allume un cigare...

— Sept heures vingt-cinq minutes, mon ami.

— Tes allumettes sont mouillées !

— En voici d'autres, et va-t'en, va-t'en !

— Serais-tu jaloux, Rihor ?

— Jaloux, moi ? Par exemple !

— Eh bien, je reste alors.

— Aimerais-tu Constance, Jean-Jacques ?

— Sot ! tu vois bien que tu es jaloux. Aimer Constance ! Si je l'aimais, t'aurais-je servi de secrétaire, aurais-je fait ta correspondance !

— Il est sept heures et demie... Eclard, si tu demeures, je sors, moi.

— Aimer Constance ! Si tu n'étais pas mon ami, de Rihor, je ne te pardonnerais jamais cette supposition injuste. Sans doute, la créature est très belle ; mais tu es mon ami, et la maîtresse d'un ami est sacrée à mes yeux. Te rappelles-tu... On a sonné, Roger, on a sonné !

— Eclard, c'est elle, c'est elle ! et tu seras peut-être la cause d'un grand malheur...

Constance était pâle, d'une de ces pâleurs éternelles sous lesquelles invisibles, glissent les sensations, se dissimulent les sympathies et les haines. Etait-elle belle ? Bloc de marbre sculpté, doté par l'artiste de la pureté des apparitions idéales ; yeux d'un bleu vague, à la prunelle vivante, mais presque immobile ; des cheveux blonds comme les premières coques du maïs, ondulés, fins, aromatisés de cette senteur féminine qui grise; une bouche dont le sourire semble une menace ou une constante ironie;

un nez d'aigle aux narines battant comme des ailes de colombes ; un duvet d'or plus soyeux que le col des coqs de roche au-dessus d'une lèvre recourbée en arc antique, et ce duvet d'or, sillon lumineux, descendant des tempes, contournant l'oreille, glissant sur l'encolure et allant se perdre dans la profondeur des épaules, riches et blanches comme les neiges polaires ; mains et pieds d'enfant; une taille souple comme les lianes; torse de vestale ! Dites ! dites si Constance était belle, si, à son aspect les ascètes n'eussent point faibli, si les mystiques n'eussent point oublié devant elle les anges des visions. Et cependant cette beauté qui troublait, cette beauté qui enflammait les sens comme le feu enflamme la poudre, les refroidissait et les glaçait aussi rapidement qu'elles les avait allumés. C'est qu'il y avait quelque chose d'implacable, de calcaire, je ne sais quelle satanique pétrification dans cette statue ambulante, je ne sais quoi d'infernal qui disait : Je brûle ce que je touche, je détruis ce que je veux détruire, je gèle ce qu'il me plaît de geler.

Elle s'avança.

— Me voici ! dit-elle.

Rihor tremblant lui prit la main et la baisa.

— Monsieur Jean-Jacques Eclard, mon meil-

leur ami, déclara-t-il en désignant son camarade ébloui, fasciné.

Jean-Jacques salua gauchement. Constance inclina légèrement la tête ; puis :

— Un fauteuil, Messieurs ?

Elle ôta lentement sa capote de soie noire, son manteau large et mat ; sa tête et son col éblouissants de pâleur parurent s'élancer des plis de sa vaste et sombre robe de velours. On eût dit une tête et un buste de pierre sous une auréole de feu, s'enlevant dans les ombres.

— Monsieur est votre intime, m'avez-vous dit, monsieur de Rihor ?

— Oui, Madame.

— Il sait tout alors.

— Tout.

Jean-Jacques se leva et fit mine de se retirer.

— Puisque vous êtes dans le secret, pourquoi vous en iriez-vous ? Restez, Monsieur,.. je vous en prie.

Eclard se rassit, malgré les regards flamboyants de Roger.

— Monsieur de Rihor, reprit Constance, vous êtes poète, j'aime la poésie, et souvent elle m'a séduite.

Le cœur de Jean-Jacques bondit dans sa poitrine; Rihor saisit la main de Constance et la baisa de nouveau :

— Je ne puis et ne saurais vous dire qu'une chose : je vous aime !

— Oh ! moi, je ne vous aime pas encore.

— Madame, vous nous aimerez, gémit Eclard.

— Vous croyez, Monsieur ?

— C'est ma conviction.

— Ah !... et vous la basez ?

— Sur votre présence ici.

— En vérité ?

— Madame, en vérité !

— Eclard, puisses-tu prophétiser, murmura mélancoliquement de Rihor.

— Vous êtes deux visionnaires, deux poètes, Messieurs.

— Pourquoi ?

— N'êtes-vous pas émus, émus devant une femme ?

— Emus d'amour, dit Jean-Jacques solennel.

— D'amour ? interrogea Constance.

— D'amour ! affirma Roger.

— D'amour ! répéta Jean-Jacques.

— Un coup de baguette et l'amour s'envole ;

et tenez, voici le coup de baguette : Monsieur de Rihor m'a invitée à dîner, et j'ai faim. L'amour et la faim sont ennemis, n'est-ce pas, Messieurs ?

— Vous les réconciliez, dit Roger.

— En rendant la faim amoureuse, acheva Eclard.

— Bourgogne et Rhin, qu'en dites-vous, de Rihor ?

— Rhin et Bourgogne ! Madame.

Des hommes chez qui l'expérience ne domine pas les passions sont soumis devant la femme à d'étranges hontes, à d'intenses et persistantes timidités, surtout en présence d'une belle qu'ils convoitent. Tout les intimide, tout les trouble, tout les bouleverse, ils sont pris de vertige. Les ardeurs qui montent et s'élancent de leurs entrailles, les tableaux que leur imagination dessine, les mots avec lesquels ils voudraient traduire leurs désirs, rien, ils ne peuvent rien transmettre, ils ne savent et n'osent rien traduire. Si les bouleversements de l'esprit, les tumultes de l'âme ne sont pas toujours décelés par l'altération des traits, le plus souvent les traîtres qui dénoncent à toute fille d'Eve les sentiments et les vœux de qui la courtise et lui permettent d'en tirer parti, sont les variations de la voix, l'incertitude et les frémissements du geste, l'égarement des yeux, la

lourdeur de l'intellect ; et pendant que l'homme tremble, hésite et désire, la femme surveille, guette et combine.

Rihor se disait : Je suis ridicule ; oh ! si je pouvais parler !

Eclard pensa : Je suis ridicule ; oh ! si je pouvais parler !

Ils parlèrent enfin. Constance, habile échanson, les força à rompre le silence. Le bourgogne avait allumé les fièvres, le rhin les fit éclater.

— Aimez-vous, Monsieur Eclard ? demanda Constance.

Jean-Jacques tressaillit. Sa timidité avait disparu, ses yeux étincelaient ; excité par l'ivresse il avait toutes les audaces.

— Aimer ! Et qu'est-ce aimer ? L'amour est un mot inventé par les sots et que répètent les crédules. Je n'y crois pas.

— Ah ! vraiment ?

— Je vous affirme que j'ai le mensonge en horreur et que la vérité m'est chère. Que les rêveurs et les aveugles s'en aillent par les monts et les plaines, en quête d'une aumône, à leur aise ! Moi, j'ai la prétention de suivre, fier et seul, un chemin droit, éclairé par le dédain, comme le ciel par les astres.

Ainsi s'exprimait Jean-Jacques, la tête orgueilleusement redressée, le geste ardent, la parole grondante. Roger écoutait, immobile de stupeur.

— Que répondre à ceci, de Rihor? minauda Constance.

— Eh! que répondre à ceux qui marchent et nient le mouvement, aux peintres qui nient la couleur, aux poètes qui nient le rhythme, à la source qui nierait l'Océan? Que répondre au grain de sable qui nierait l'immensité, à l'étoile qui nierait le soleil, à l'atôme qui nierait l'univers? que répondre à l'homme qui nie Dieu?

A ces paroles, Eclard ne put réprimer un grand cri. Hébété, il regardait Roger, et celui-ci sérieux, l'ayant aussi regardé, poursuivit :

— Convaincre les convaincus, nul n'y parviendrait. Je dirai cependant à l'artiste : Vois ce que tu as créé ! Je dirai à la nature : D'où viens-tu ?

Le croyant, devenu sceptique, pensait : On m'aimera, parce que j'affirme l'amour. Et Rihor continua :

— Les mondes roulant dans les sphères chantent l'universelle harmonie et crient : Amour, amour !

Eclard s'écria :

— Les terres, les océans, les cieux, nés du chaos, aspirent à se confondre dans le néant et crient : Le chaos ! le chaos !

En ce moment la main droite et le pied gauche de Constance pressèrent la main gauche de Jean-Jacques et le pied droit de Roger. Tous les deux, Roger et Jean-Jacques, éclatèrent simultanément :

— Il faut croire à l'amour, parce que l'amour c'est la vie !

— Je ne crois pas à l'amour, parce que l'amour c'est la mort !

La tête de Constance ressemblait à une tête de pierre, témoin impassible des convulsions humaines. Son œil était sans flammes, sa bouche sans sourires, son buste sans mouvement. Du marbre, du roc, du bronze, eût-on dit ! Roger et Jean-Jacques soufflaient, épuisés. Par les fenêtres entr'ouvertes, on voyait les étoiles briller au ciel, et lumineuses, regarder ainsi que des yeux.

— Rihor, j'ai besoin d'aspirer l'air, dit Constance. Et s'étant levée, elle alla vers la fenêtre, Roger la suivit. « Votre ami, Monsieur Eclard, reprit-elle à voix basse, est un sot, et de par le monde, il faut être riche ; or, M. Eclard doit l'être pour faire oublier sa sottise... »

— Le pauvre diable n'a que trois mille livres de rente.

— Il est bien sot, alors...

— Constance, je t'aime!

— Je vous aimerai ; mais vous avez trop d'illusions.

— Ah! j'ai menti en disant que je croyais à tout; j'ai menti.

— Je vous aimerai peut-être.

— Ne me quitte plus, reste avec moi.

— Je m'en irai, mais je reviendrai.

— Quand?

— On vous écrira demain.

Rihor contempla les étoiles, et pleura... Peut-être priait-il et remerciait-il Dieu.

Constance respecta son extase et vint s'asseoir auprès d'Eclard :

— Alors, si j'avais envie de vous aimer, Jean-Jacques, vous nieriez mon amour?

— J'ai menti; je crois en Dieu, aux anges, aux femmes; j'ai menti !

— Peut-être en ce cas vous aimerai-je.

— Oh! aimez-moi.

— Vous le voulez?

— Si je le veux!

— Votre ami, Monsieur de Rihor est un bien

grand niais... Pour racheter sa sottise, il est gentilhomme et riche, heureusement ?

— Allons donc ! c'est un petit gentillâtre sans fortune.

— Décidément, c'est un sot.

— M'aimes-tu, Constance ?

— Je vous le dirai demain.

— Où ?

— Chez moi.

— Je t'aime, je t'aime !

— A revoir, Monsieur de Rihor ; à revoir, Monsieur Eclard, dit-elle en s'évadant à tire d'ailes.

Les lèvres de Roger baisèrent les mains de Constance ; Jean-Jacques baisa la main de Constance, des yeux ; quand ils furent seuls, et après un long silence :

— Eclard, tu as feint de n'aimer aucune femme, toi qui les aimes toutes.

— Oui, certes ; et toi d'aimer toutes les femmes, alors que tu n'en aimes aucune.

— C'est vrai.

— Très vrai.

Puis ils se séparèrent.

— Jean-Jacques aime Constance et Constance m'aime. Pauvre Jean-Jacques ! songeait de Rihor en se couchant.

— Roger aime Constance, et Constance m'aime ; Infortuné Roger ! se dit Eclard.

Le lendemain, comme Rihor disposait sur le rebord de sa fenêtre plusieurs pots de pensées, afin que ces fleurs symboliques fussent immédiatement aperçues par Constance à son réveil, il entendit sous lui une harmonie fougueuse.

— Je crois reconnaître l'alto-basso de Jean-Jacques. L'amour fait Jean-Jacques artiste ! pensait Rihor ému ; mais bientôt mordu par l'égoïsme, il se dit : C'est moi, moi seul qu'aime Constance, elle n'aime pas Jean-Jacques et Jean-Jacques ne devrait pas l'aimer.

— Une lettre pour vous, Monsieur, fit une voix.

Roger prit la lettre sans voir le commissionnaire qui la lui tendait et qui se retira aussitôt après l'avoir remise ; l'amoureux avait reconnu l'écriture de Constance. Avant d'ouvrir la lettre, il la porta à ses lèvres et la baisa pieusement.

— Elle va venir sans doute ! murmura-t-il.

Monsieur de Rihor,

Je suis morte. Il est donc inutile que vous envoyiez prendre des nouvelles de ma santé. Il

sera même inutile que vous veniez à mon convoi.

« CONSTANCE. »

Ce fut un coup de foudre! Roger anéanti, sans pensée, se laissa choir sur une chaise : puis il ferma les yeux, ayant subitement horreur de la lumière.

La souffrance procrée parfois de bien puériles et de bien grotesques idées.

— Si Jean-Jacques, ayant imité l'écriture de Constance, avait voulu me faire peur ?

Et Rihor s'étant levé, courut à une cassette d'ébène dans laquelle était soigneusement couchée toute sa correspondance avec Constance. Longtemps, bien longtemps, il compara l'écriture des diverses lettres et l'écriture de la dernière. Quand il ne lui fut plus permis de douter, il se mit à rire sans savoir pourquoi il riait, et il avait des larmes dans les yeux.

Cependant Eclard heurtait à la porte de Constance. Habit noir, gants paille, col gentleman-riders, stick, monocle; sa mise était irréprochable.

— Madame Constance ? demanda-t-il à la soubrette qui était venue lui ouvrir.

— Le nom de Monsieur ?

— Monsieur Jean-Jacques Eclard. Voici ma carte.

— Que Monsieur veuille avoir la bonté d'attendre un instant.

Quand la soubrette reparut, Jean-Jacques bouillait d'impatience.

— Madame a dit que le nom de Monsieur lui était inconnu.

La bouche d'Eclard trouva le plus impertinent de tous les sourires.

— Madame a mal lu certainement. Donnez-moi ma carte.

Et avec le crayon de son portefeuille, Jean-Jacques, au-dessous de : Jean-Jacques Eclard, sur la carte écrivit :

A qui, hier soir, chez Roger de Rihor, vous avez donné rendez-vous pour aujourd'hui, trois heures ?

La soubrette disparut et reparut bientôt après, tenant toujours en main la carte de visite.

— Voici la réponse de Madame, écrite sur la carte de Monsieur.

Eclard lut :

Je vous affirme, Monsieur Eclard, que je ne vous connais pas du tout.

Eperdu, chancelant, sans répondre un seul mot, ignorant ce qu'il faisait, Eclard salua profondément la soubrette et voulut se retirer. En son trouble il ne savait plus retrouver les escaliers; il les descendit difficilement, à tâtons. Dans la rue, il aspira l'air à pleins poumons; il suffoquait. Ayant levé la tête, il lui sembla que Rihor à sa fenêtre, se riait de sa mésaventure et le prenait en pitié, et il se dit :

— Elle et lui, ils ont combiné le coup. Hier soir, ils sont restés à l'écart cinq minutes, se parlant à voix basse dans l'embrasure de la croisée; Constance sera à moi, devrais-je provoquer Rihor en duel et le tuer sans pitié?

Rihor qui avait vu sortir Jean-Jacques de chez Constance, n'avait pas aux lèvres le plus léger sourire. Il avait pris au contraire, le trouble et la démarche incertaine d'Eclard pour le délire du bonheur, et pensait :

— Jean-Jacques m'a trahi. Il aimait Constance et Constance l'aimait. Hier, pendant qu'ivre de joie je contemplais les astres, ils se parlaient à voix basse. Ils préparaient leur mystification, les malheureux! Dussé-je provoquer Eclard en duel et le tuer, Constance sera à moi!

Un moment après, Roger écrivait :

Monsieur Éclard,

Vous êtes un traître et j'attends vos témoins.

« Roger de Rihor. »

Cette lettre écrite, pliée et cachetée fiévreusement, il sortit à la hâte.

— Vous remettrez ceci à mon ami, dès qu'il rentrera, dit-il au concierge de la maison; urgent, très urgent!

Instinctivement, Eclard avait marché droit devant lui, sillonnant les rues et les carrefours, traversant les avenues, contournant les places et les monuments. Son allure était rapide comme la course de qui, par la vélocité de ses pas, espère échapper aux pensées qui le harcèlent et le déchirent. Tête basse, yeux sombres, traits convulsés, il allait, il allait. Tantôt ses coudes heurtaient les passants, tantôt ses pieds trébuchaient au rebord des trottoirs, pataugeaient à travers les immondices et dans les eaux bourbeuses des ruisseaux; tout à coup, sur le boulevard des Italiens, il eut conscience de lui-même, et regarda la foule. Adossé contre un kiosque, inactif au centre des agitations humaines et du tumulte, il rêvait de steppes désolés, éprouvait les horreurs du silence et les angoisses de la solitude. Tous ces corps qui passaient

repassaient, tourbillonnaient autour de lui, lui parurent une ronde de fantômes. Quelques amis le saluèrent, il leur rendit un coup de chapeau machinal, ne se doutant même pas de ses actes. Soudain, il cria. Par les lignes indécises de l'hallucination, il avait entrevu un groupe ironique; *elle*, hautaine et sérieuse, et *lui* triomphant, ivre d'amour; ils s'enfonçaient la main dans la main, en des bosquets pleins de parfum, d'oiseaux, de soleil; ils cherchaient un nid d'ombre et de mousse où rêver, dormir et s'unir encore... !

— Jean-Jacques !...

On eût dit au loin un écho.

— Jean-Jacques !

Il écouta...

— Voyons, es-tu somnambule ?... Est-ce l'équipage de La Sisina arrêté devant le Palais de l'Industrie qui te plonge dans l'extase ?

Et deux mains lui serraient vigoureusement les siennes.

— Fabius Rêal, s'écria-t-il enfin, est-ce ton spectre ou toi-même ?

— Moi-même en corps et en âme, du moins je le suppose ; oui, moi, de retour des Grandes-Indes et présent à Paris sur le bitume des Champs-Elysées aujourd'hui, jeudi, 25 avril 1859, à six

heures treize minutes du soir, et tenant par les doigts son très nuageux copain d'Henri IV et de la Sorbonne...

— Je suis heureux de te revoir, Fabius, très heureux.

— Hum ! Tu ne me semblais guère cependant empressé à me reconnaître. Je t'ai parlé, secoué, topé cinq minutes durant. A quoi diable songeais-tu donc ?

— A certaine odalisque qui ne pense guère à moi.

— C'est ton tort !

— Oui, c'est qu'elle a des galbes, comme dit Karolus, le dernier grand prix de Rome, notre ancien compagnon.

— Ah, vraiment !

— Et tu n'es jamais monté aux cieux qu'elle habite, toi coureur d'aventures.

— Son nom de guerre ou de baptême ?

— Constance.

— On en a beaucoup connu qui se nommaient de la sorte et fort volages. Où cet ange t'est-il apparu ?

— Par une fenêtre.

— Bah ! par une fenêtre ; je gage qu'elle est blonde comme les blés ?

— Oui, certes.

— Et débarquée à Paris depuis dix jours à peine.

— Je l'ignore, mais je l'ai vue pour la première fois jeudi dernier.

— Ravissant, charmant, prodigieux ! c'est elle, il n'y a qu'elle pour prendre les cœurs de la sorte, entre ciel et terre ; ce n'est pas l'ange de l'alsphalte, c'est la chérubine des balcons. Aurais-tu, par hasard, sur toi quelques chiffons de papier griffonnés par elle, car si la créature et celle de qui je parle ne font qu'un seul même corps, elle doit cultiver le style épistolaire ?

Etonné, stupéfait, ahuri, le pauvre Eclard tendit à Réal la carte de visite où la séductrice avait tracé ces mots :

Je vous affirme, Monsieur Eclard, que je ne vous connais pas du tout.

— Ah ! c'est elle, s'écria Fabius en riant comme un fou ; c'est elle...

— Elle ? explique-toi...

— Laisse-moi me désopiler la rate, attends un peu, vraiment, c'est trop drôle... Ah ! c'est fantastique !... Imagine-toi que j'arrivai le 11 de ce mois, à bord de l'*Havelock*, in London. Que faire en cette Babylone morose ? C'est la ville des manufactures et de l'ennui. Je me hâte de pren-

dre un logement au quartier français, 20, *Earl street Blackfriars*, *Great Ducke's tavern*, où je pensai bien rencontrer quelque beauté facile des rives de France qui m'aidât à descendre doucement le fleuve de la vie. Or, le lendemain de mon installation, 21, *Earl Sreet Blackfriars, Black Prince's hôtel*, j'aperçus en face de mes fenêtres et à sa fenêtre une Parisienne adorable... Or tu sais que l'on reconnaît d'emblée, à je ne sais quoi, les Parisiennes en tout pays, aussi bien à Tombouctou qu'à Fouilly-les-Oies. A l'œil, au profil, au sourire, aux manières de la mienne, je vis illico de quelle façon il convenait de l'assaillir, et dix minutes après, j'entamais les négociations, et tiens ! j'ai justement dans mon portefeuille la correspondance qui s'engagea entre elle et moi. Lis, je permets.

« Great Duke's tavern.
Midi.

O Madame,

???

LE MONSIEUR D'EN FACE... »

« Black Prince's hôtel.
Midi dix minutes.

Monsieur ????

VOTRE VOISINE... »

« Great Duke's tavern.
Midi un quart.

La clef du ciel, s'il vous plaît, au pèlerin soussigné.

FABIUS RÉAL. »

« Black Prince's hôtel.
Midi vingt.

De quelle terre ou de quel enfer venez-vous ?

C... »

« Great Duke's tavern.
Midi vingt-cinq.

Je viens de Golconde.

F. R. »

« Black Prince's hôtel.
Midi trente.

Et vous en apportez ?

CONSTANCE. »

« Great Duke's tavern.
Midi quarante.

Curieuse ! un diamant.

FABIUS. »

« Black Prince's hôtel.
Midi quarante-trois.

Qui pèse ?

CONSTANCE XXX. »

« Great Duke's tavern.
Midi quarante-huit.

Heu,... Heu !

RÉAL. »

« Black Prince's hôtel.
Midi quarante-cinq.

Combien de carats ?

CONSTANCE N... »

« Great Duke's tavern.
Midi cinquante-six.

Quarante.

FABIUS RÉAL, déjà nommé. »

Black Prince's hôtel.
Une heure.

J'ai des balances.

CONSTANCE NŒFAS.
21, Earl Street Blackfriars. »

Eclard, qui avait reconnu l'écriture de l'inhumaine pour laquelle il brûlait comme un tison, ne pouvait détacher ses yeux de l'étrange correspondance...

— Ah ! je suis désolé, dit le voyageur, de couper les ailes à ton ange, mon cher Jean-Jacques, seulement, l'ange disparu, reste une femme d'esprit et une femme d'esprit vaut bien un ange, sinon mieux.

Ne soupire donc pas ainsi, tu me fends le cœur, et tâche d'écouter la fin de mon édifiante histoire. On m'accueillit le lendemain et je t'assure que je connus les délices des sept ciels de Mahomet. « Aujourd'hui, ce soir, me dit-elle après une conversation, qui ne dura pas moins de vingt-quatre heures et que je n'oublierai jamais, aujourd'hui, je pars pour la France. » « Où je rentre aussi par le même bateau, répondis-je. » « Hé bien, en route et soyez sage en paquebot ! » Ensemble nous avons traversé le détroit, débarqué au Hâvre, et pris le chemin de fer, et nous sommes arrivés à Paris dans le même wagon où je lui donnai mélancoliquement un baiser d'adieu. « Au revoir, » me dit-elle, en montant en fiacre. « Comment, au revoir ? » « Oui, j'espère que vous vous souviendrez de moi et que j'aurai le plaisir de recevoir quelquefois votre visite. » « Hélas ! je le souhaiterais, mais j'ai laissé toutes mes richesses à Londres et... » « Taisez-vous, méchant ; elles sont inépuisables ! » Et ses lèvres et ses mains caressèrent mon front. Tu dois bien penser que je ne refusai pas ce qu'elle m'offrait si gentiment. Et je l'ai cultivée ici ! La dernière fois que je lui rendis hommage : « Ami, voici vos lettres, me dit-elle, gardez-les précieusement, la formule en est excellente, elle vous servira mieux

qu'aucune autre. Ah ! cette fois, Fabius, adieu ! Je vous aimerais trop si je vous fréquentais et je suis trop pauvre pour aimer encore à mon âge, car j'ai ce matin même, vingt-cinq ans. Adieu ! »
Voilà tout, et maintenant tu sais, Jean-Jacques, comment tu peux obtenir non pas l'amour, mais les faveurs de l'infante.

— Réal, confie-moi ces lettres jusqu'à demain ! dit Eclard demi triste, demi joyeux ; jusqu'à demain seulement.

— Oui, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu ne les montreras pas à la dame de tes pensées, car je mourrais de chagrin si jamais elle me disait : vous n'êtes pas un galant homme.

— Elle ne les verra point.

— Tu m'en donnes ta parole...

— Oui, d'honneur !

— Eh bien, prends ; à bientôt.

— A bientôt, et merci !

Muni du précieux dépôt, Jean-Jacques se précipita vers la rue Louis-le-Grand et tomba chez lui comme une trombe.

— Une lettre pour Monsieur, dit le concierge.

Eclard dévora la provocation manuscrite de Rihor.

— Ah ! ce cher Roger, fredonnait-il en montant quatre à quatre les marches de l'escalier, il est aussi bête que moi...

La porte de l'appartement de Rihor était entr'ouverte. Eclard y mit un pied, puis l'autre, avança le nez et regarda. Personne dans l'antichambre. Il la traversa sur la pointe des orteils, retenant sa respiration, le cœur battant fort vite. Etendu sur un sopha dans sa chambre à coucher, Roger, songeant à sa folle Angélique, chantait ces vers de Théophile Gautier :

Moi, je n'aime plus rien,
Ni l'homme, ni la femme,
Ni mon corps, ni mon âme,
Pas même mon vieux chien !
Allez dire qu'on creuse,
Sous le pâle gazon,
Une fosse sans nom.
Hélas ! j'ai dans le cœur une tristesse affreuse !

Et de Rihor répétait sans cesse les strophes sur un rhythme lent, monotone, et sa voix avait à la fois un accent haineux, concentré, et des notes d'une inexprimable tendresse. Eclard, aux aguets, souriait et se disait à part soi :

— Pauvre sceptique, tu croyais donc bien à la femme !

De même que Jean-Jacques aimait follement la musique, Roger, lui, raffolait des sciences exactes. Celui-là s'ennuyait-il ? l'alto, son alto, un stradivarius, le consolait ; les humeurs noires s'emparaient-elles de celui-ci, crac ! il prenait un bâton de craie et recouvrait de signes algébriques ou de figures géométriques, une immense ardoise clouée à l'un des angles de son salon. Donc, après avoir récité cent fois et plus la chanson du maître ciseleur Théo, Rihor se leva et courut au tableau. Pif ! paf ?... en un instant il eut tracé des triangles, des carrés, des circonférences, des parallèles, abaissé des perpendiculaires, entassé des +, des ×, des —, des =, et cæt. Tout-à-coup sa main resta suspendue, un parallélogramme ne fut pas achevé, et ses yeux s'étant abaissés vers le plancher y demeurèrent longtemps fixés; ensuite il agita violemment les bras, et jetant avec rage dans un coin la craie qui rejaillit brisée en mille morceaux, il s'écria :

— Gredine, oh ! gredine !

Puis, comme s'il eût perdu toutes ses forces en lançant ce cri furieux, il se laissa choir sur un fauteuil Voltaire et soupira, tout affaissé...

— Puisqu'il est brisé, il m'écoutera ; c'est le moment d'entrer...

Et Jean-Jacques poussa doucement la porte de la chambre à coucher, fit un pas, deux, trois, et s'arrêta. S'étant brusquement relevé, son rival s'était élancé sur un morceau de craie et l'avait ramassé. Moins d'une minute après, il avait barbouillé ceci :

Ματαιότης ματαιοτήτων, καὶ πάντα ματαίοτης.

(SALOMON.)

Nullam invenies quæ parcet amanti.

(JUVÉNAL.)

— Ami Sancho, vois-tu cette troupe de démons, ces géants ?

— Quels géants ! répliqua Sancho Pança.

— Ceux que tu vois là, dit Don Quichotte, avec leurs grands bras.

— Prenez garde, ceux que vous voyez là ne sont point des géants, mais des moulins à vent...

(MICHEL CERVANTÈS.)

Au-dessous de ces citations, il ajouta :

— Constance est une infâme. Jean-Jacques est...

— Arrête, cria Eclard en bondissant comme un chevreau.

Rihor se retourna, prit la correspondance de Fabius Réal qu'on lui tendait, et lut ; ensuite de *est*, verbe, il fit la conjonction *et* et la phrase commencée ainsi :

Jean-Jacques est

fut modifiée et terminée de la sorte :

Jean-Jacques Eclard et Roger de Rihor sont deux niais !

— N'es-tu pas de mon avis, mon vieux, mon pauvre chéri ?

— Dame ! plutôt deux fois qu'une !

Il y eut un moment de silence. Eclard embarrassé faisait ses ongles avec une plume. Rihor brossait son chapeau, changeait de cravate, puis passant un habit noir :

— Jean-Jacques, dit-il, Jean-Jacques....

— Eh bien ?

— Huit jours dans les nuages, c'est trop, mon ami, beaucoup trop. Je suis descendu du ciel, et si tu veux en descendre à ton tour, nous irons nous promener et nous rencontrerons...

— Des idées ?

— Assurément cette fois, et nous les garderons.

— Si ça leur plaît.

— Oh ! ça leur plaira ; ce sont de bonnes filles !

Et de Rihor souriait en relisant encore les lettres de Rêal.

Ils sortirent bras-à-bras, et comme ils passaient sous les fenêtres de Constance Nœfas, tous les deux levèrent en même temps la tête :

— Oh ! je n'aimerai plus, dit Roger.

— Et moi j'aimerai toujours, conclut Jean-Jacques.



AUX

AMOURS ÉTERNELLES



Ferdinandus, del. Rouiste, imp. Gaujean, sculp.



Où commence, où finit le rêve ? Où commence, où finit la réalité ? La ligne de démarcation n'est pas facile à déterminer. Après de longues recherches, j'avais cependant trouvé un moyen.

AUX AMOURS ÉTERNELLES ! l'enseigne de maître Bonot, coiffeur, faisait face aux fenêtres de mon entresol.

J'aime l'herbe de Nicot. Yeux vagues et poursuivant dans les spirales de la fumée mille formes incertaines, quand je voyais venir à moi le page de reine Fantaisie et l'entendais me dire : « Sei-

gneur, le nuage est prêt, » je fixai mes regards sur les *Amours éternelles*.

Emporté par l'hippogriffe du mystère, je les voyais s'estomper, se confondre dans la teinte grise du sol, s'effacer et disparaître... Je planais. En descendant des zônes fantastiques, le premier point terrestre que j'apercevais encore indécis, confus, c'était l'enseigne. Insensiblement, elle se dégageait, s'éclairait et m'apparaissait enfin au retour telle qu'avant le départ.

Baromètre, thermomètre, montre, cadran solaire, elle me tenait lieu de tout cela ; de plus c'était une belle toile ! Elle témoignait chez son auteur d'une science parfaite des illusions et des artifices de la perspective. Large et longue d'un mètre, elle contenait un monde. C'étaient d'innombrables groupes de femmes qui s'en allaient entrelacées vers un pays inconnu. A l'horizon, la caravane se perdait dans des sentiers de roses, non loin d'une masse granitique dont la cime regardait sournoisement de hurlantes cataractes s'enroulant à sa base. Non, ce n'est point un pinceau vulgaire qui avait enfanté ces pélerines nues errant entre les fleurs et les rocs, sous un ciel éblouissant, sur la crête des gouffres ! Ces couleurs n'avaient pas été combinées sur une palette triviale, ces gammes

étaient dues à quelque maître! L'inscription elle-même échappait au goût vulgaire. Un barbouilleur, sans la modifier, eût écrit : Aux amours éternels! l'artiste anonyme et fantasque avait préféré : Aux amours éternelles !

M. Bonot, chaque fois que je l'interrogeais touchant son tableau, se contentait de me dire de sa voix pâteuse :

— Je ne sais pas, je ne sais pas; il me fallait une enseigne... Tant vaut celle-ci qu'une autre; je ne la changerai point !

En vérité, il valait mieux questionner le tableau lui-même; aussi m'y décidai-je. Par les prestiges d'une contemplation opiniâtre aperçues comme au travers d'un voile, les Amours Éternelles se revêtaient de mille aspects, se couronnaient de constellations. Etranges et folles étreintes! Les gorges lascives se mouvaient, tourbillonnaient, et les corps unis de glisser, disparaître, revenir et se dérober encore comme des feux follets dans l'ombre. En tout mon être circulait une singulière volupté dont les titillations sollicitaient et caressaient tous mes organes à la fois. Je ne dormais pas, je n'étais pas éveillé, je vivais dans une sorte d'extase magnétique. Les tumultes du monde réel, flottant vaguement côte à côte du mirage et m'arrivant comme

un lointain écho, étaient impuissants à m'en arracher. Douce et violente attraction qui me tenait suspendu au-dessus des régions terrestres ! Je ne puis mieux faire comprendre cette situation qu'en la comparant à celle d'un homme assoupi, qui goûte les enchantements du rêve et perçoit néanmoins autour de lui les choses qu'il sait bien ne pas appartenir aux mondes métaphysiques, par lesquels il vagabonde : double vie, impressions soumises à des lois diverses. On dirait que, pour agir, pour se mouvoir, le corps attend l'arrivée d'un moteur, l'esprit, qui n'ayant rien à faire pendant le chômage de la machine, s'est élancé dans une sphère propre à son essence, à son impondérabilité. D'hallucinations en hallucinations, de mirages en mirages, j'atteignais aux vertiges de la seconde vue. Il y avait scission entre l'être impalpable et l'être corporel. Je me nourrissais de voluptés ineffables, de plus en plus aimées et prolongées chaque jour. Sous leur impérieuse intensité, j'étais avide du sommeil de l'individu physique. Oui, telle était sa puissance, mon rêve me montrait un autre moi-même. Vrai ! j'étais spectateur et acteur. Je regardais, et c'était moi, moi aussi qui me ruais au milieu des femmes vitalisées des amours éternelles; et elles m'enivraient de caresses et d'embrasse-

ments dont l'attraction m'initiait à la turgescence des satyres, à la béatitude des mystiques.

Comment définirai-je le rire étrange qui des nuées vint me précipiter sur la terre ? Ce rire que j'entendis (et, à travers le souvenir, je l'entends encore, sur mon âme !), ce rire avait quelque chose dont le caractère m'alarma fort. Il était âpre, amer, déchiré, rauque, troublant. Son étrangeté me fit d'abord songer au craquement que produit un fil violemment rompu par une tension irrésistible, et ensuite à ces sifflements particuliers, mais bien plus aigus, qui s'échappent des lèvres d'un épileptique. Descendait-il de l'air, montait-il du sol ? Il m'eût été impossible de préciser la direction suivie. Une seconde explosion détruisit l'incertitude de mes pensées. Je regardai sous moi, dans la rue. A ma gauche, sur le trottoir, les yeux levés vers mes fenêtres, je vis un individu dont le regard, interceptant les investigations du mien, me traversa de part en part ainsi qu'une lame.

En vérité, j'ignore si ma chute de l'espace avait produit en moi une commotion désorganisatrice, si les fantômes gracieux que je harcelais, subitement délaissés pour la pittoresque hideur de celui que je vis ici-bas, m'agaçaient à leur tour, si

le contraste m'avait terrifié par sa brusquerie et sa soudaineté; mais je tremblais, je frissonnais. Tout en *sentant* que celui qui avait poussé le rire insolite était là sous mes yeux, je ne voulais pas y croire, et je cherchais, de ci de là, très avidement, quelqu'un que j'eusse reconnu avec plaisir comme son auteur.

Une troisième fusée pénétra jusque dans mes profondeurs les plus intimes. Malgré les révoltes de ma volonté, comme si mes yeux eussent été appelés par les vertiges attractifs d'un gouffre, je me retournai vers le rieur et l'examinai avec une curiosité fébrile.

Il était maigre et grand. Son costume, noir, étroit, collant, le faisait paraître plus haut et plus sec encore. Sa pâleur avait je ne sais quoi de verdâtre, qui s'enlevait en vigueur sur le sombre des vêtements. Ses bras décharnés et longs redoublèrent mes sensations de terreur. Une de ses mains était tendue vers l'enseigne de M. Bonot, et l'autre, la gauche, crochue et jaune, était levée vers moi, et il me semblait que cette patte montait, montait comme pour m'étreindre. Un implacable orgueil et un dédain encore plus implacable étaient gravés sur sa face osseuse, oblique, encadrée de cheveux crépus et grisonnants. Sa tête était belle,

mais d'une beauté sinistre.Le nez affectait de sataniques courbures que je retrouvais aux moustaches d'ébène, fines et tortillonnées. Du menton aigu partaient deux touffes divisées, clair-semées, en pointe. Son rire tintait encore en moi, quand des dents découvertes par le rictus jaillit un autre sifflement. Alors mes yeux virent les siens, et y restèrent attachés. S'en échappait-il un influx magnétique, mais quelque chose comme une chaude bouffée souffla à mon visage, des frissons coururent en tous sens dans mes veines, et toujours je regardais les yeux, les yeux étranges. Je ne voyais que du noir, rien que du noir, et ce noir brillait ; ce sombre m'éblouissait, et de cette nuit s'élançaient des étincelles si précipitées, qu'on eût dit un éclair permanent.

L'inconnu restait immobile, et je ne saurais dire si j'avais fait le moindre mouvement. Enfin, il jeta un dernier regard sur les Amours Éternelles et, m'envoyant pour adieu une note horriblement sardonique, il disparut, emporté dans les soubresauts d'une allure désordonnée.

II

D'où venait-il ? où allait-il ? quel était cet homme ? quelle cette lugubre réalité s'interposant ainsi

entre mes songes et moi ? qu'avait-il à m'apprendre, quel avis à me donner, celui dont la seule approche avait fait envoler la magique cohorte de mes rêves ? Par quelle puissance ma pensée circonscrite dans le souvenir de son apparition traînait-elle après soi de lourds pressentiments, des craintes insurmontables ? Disparues, mes visions, aux rayons du soleil ! mais de grimaçantes silhouettes dans les ténèbres des nuits, et toujours le profil anguleux de cet être et les crépitations de ses rires menaçants. Lui, lui, chaque jour à la même heure, l'heure à laquelle son premier cri avait déchiré mon oreille, passait et s'arrêtait sous les fenêtres de mon entresol. Ses lèvres se retroussaient pour me sourire, ses yeux se levaient pour me regarder, me brûler. Je devinais sa venue, je l'entendais arriver. Que de fois, après avoir brusquement fermé mes fenêtres pour ne pas le voir dans la rue, ne me retrouvai-je pas penché à la rampe du balcon, sans me rappeler mes actes, mes mouvements, tremblant sous la fascination de son œil. Si je ne devais plus le revoir ! me disais-je un jour, le premier où l'heure habituelle, midi, avait passé sans qu'il parût. Et, tranquille comme le dormeur délivré d'une goule qui aurait longuement pesé sur sa poitrine, j'osai examiner l'enseigne de M. Bonot,

la caresser de mes regrets. Les Amours Éternelles s'illuminèrent doucement, timidement. Déjà les groupes reprenaient à mon imagination la vie amoureuse dont elle les dotait naguère.... mais tout à coup, en des attitudes inusitées, sous des voiles noirs traînant à terre comme des linceuls, les pélerines gravirent péniblement la cime alpestre ; je les suivais pas à pas. Leurs lèvres trahissaient des regrets, leurs yeux la douleur. Elles détournèrent la tête, leurs bras se tendirent et m'enlacèrent ; et j'entendis des sanglots, puis, de tous côtés, comme une clameur d'angoisse, ces mots retentirent : Adieu ! adieu ! Et...

— Ah! ah ! ah !

C'était le rire âpre. Où était-il, Lui ? je ne le voyais pas. Dans la rue, personne ! Etait-ce un écho de son inoubliable hilarité qui assaillait mon esprit à l'improviste ? Je ne sais, mais dans ma chambre une vibration suraiguë, comme un son qui eût traversé le sol et de mes pieds grimpé à mon tympan, bruissait, gémissait ici, là, partout. Où se réfugier, comment la fuir ? Elle me poursuivait. M'élancer dans l'escalier, franchir les marches quatre à quatre, glisser dans le couloir... Je suis dans la rue enfin. Je me cogne à quelqu'un. Horreur, c'est lui !

Adossé à la porte de l'hôtel, ses grands bras croisés et lui faisant ceinture, il regardait les Amours Éternelles avec émotion, eût-on dit.

Mon épouvante se traduisit par des cris inarticulés ; il se tourna vers moi. Sa figure avait une expression singulière. Il fit un pas, puis deux ; et d'une voix dont les notes pleines et contenues grondaient sourdement :

— C'est vous, Monsieur, demanda-t-il, qui habitez à l'entresol de cette maison, vous qui, tous les jours, à heure fixe, contemplez l'enseigne de Boniface Bonot ?

Etait-il possible qu'en mon trouble je pusse observer minutieusement l'attitude, la voix, le geste de celui qui me parlait !... Je n'essayerai nullement d'analyser ce phénomène ; en vain, d'ailleurs, l'essayerai-je ; mais j'avais vu un sourire où la sympathie et l'amertume se combattaient, des yeux récélant des compassions et des colères, j'avais entendu une voix très émue et très railleuse à la fois.

— C'est moi, Monsieur, balbutiai-je avec peine.

— Que vous êtes enfant, mon ami !

— Votre ami ?

— Oui, votre ami. Voyez, mes cheveux grisonnent, les vôtres ont l'opulence et les reflets de

vos vingt-cinq ans ; vous devez avoir cet âge. La pureté des lignes frontales, la finesse des contours, vos maxillaires sans saillie, la barbe rare, accusent vingt ans ; mais une ravine tourmentée, prenant naissance au-dessous des régions temporales et se prolongeant comme une ombre jusque au milieu des joues, m'affirme que je ne suis pas dans l'erreur. Vous jouissez de la jeunesse, je possède l'expérience, c'est pourquoi je vous appelle mon ami, *diavolo !*

Ce *diavolo* final arrêta l'ironie qui chatouillait mes lèvres.

— L'expérience, *caramba* ! poursuivait mon interlocuteur en marchant à mes côtés, car je marchais sans aucune volonté, et sans savoir pourquoi ; l'expérience se lève un beau matin, c'est d'ordinaire à la trentaine de l'homme, et vient vous dire : Me voilà ! Je me suis fait attendre, mais je ne te quitterai plus. *Goddam !* pourquoi l'expérience ne vous apparaîtrait-elle pas sous mon aspect ? Est-ce qu'elle ne se montre pas tout à coup dans un sourire des étoiles, une grimace de la lune, l'orgueil du soleil?...

En écoutant parler l'inconnu, ma frayeur s'était évanouie.

Sur sa figure s'épanouissait tant de bonhomie

que, malgré moi, je m'accusais de mes répulsions primitives. Je l'examinais sans crainte à présent et le trouvais même d'une originalité très amusante ; cependant pourquoi disait-il tantôt *diavolo*, tantôt *caramba*, tantôt *goddam !*

— *Hunder teufel !* s'écria-t-il en bon tudesque comme je faisais cette réflexion.

— Or ça, lui-dis-je, de quel pays êtes-vous ? vous employez des exclamations familières à tous les peuples de l'Europe, et votre accent n'aide guère à déterminer votre nationalité. !

— *Diou me damne !* En revanche, le vôtre ne cache pas que vous êtes né aux bords de la Garonne.

— Seriez-vous assez aimable pour satisfaire ma curiosité ? Etes-vous Russe, Belge, citoyen de la République de Saint-Marin ?

— Je ne suis pas né sur terre.

— Hein !

— Ni au ciel.

— Serait-ce en enfer ?

— Presque ! sur l'Océan, pendant une tempête, morbleu !

Nous marchions toujours ; une force invisible réglait mes pas sur les siens.

— Si extraordinaire, reprit-il, que puisse vous

paraître ma façon d'aborder les gens ; tant inusitée soit-elle, vous m'écoutez avec complaisance, je vous en remercie, et vous m'en rendrez bientôt grâce... Tenez, voici un café, il est désert, entrons-y. Pardon, avez-vous quelques minutes non pas à perdre, mais à mettre à profit ?

— Oui, certes, oui...

Ma curiosité grandissait. Nous entrâmes dans le café et nous nous assîmes.

— Que désirez-vous ?

— Du punch.

— Bien. Du punch et de l'eau avec du sucre, garçon !

Ce que nous demandions fut apporté. Mon compagnon laissa le sucre dans la soucoupe et but avec avidité deux verres d'eau pure.

— Qu'avez-vous à regarder les *Amours Eternelles*, l'enseigne de mons Bonot ? me demanda-t-il, souriant.

Cette question me gêna, me surprit et néanmoins je l'attendais.

— L'enseigne de M. Bonot, répondis-je, est originale. Peinture remarquable, légende artiste. Ne trouvez-vous pas ? Assurément pareille chose chez un coiffeur...

— Vous a étonné, bah ! et pourquoi ? Le dit

sieur s'appelle Bonot ; sa femme, Camélia ; l'amant de sa femme, Hermann Rixder van Avenskreit, un flamand.

— Je vous avoue...

— Ne soyez pas si preste à l'étonnement ! Il est impossible que vous n'ayez pas remarqué que toutes les femmes des Amours Éternelles sont, il est vrai, d'un roux plus ardent les unes que les autres, mais toutes fauves, Madame Bonot est fauve ; qu'elles se ressemblent toutes, et que, si les attitudes sont variées, le profil est un ; que leurs yeux sont bleus comme ceux de la dame de la boutique.

— Tiens, c'est vrai ! Elles ont toutes l'œil d'azur, oh ! très vrai.

— Comme il est vrai que l'enseigne fut une déclaration d'amour du peintre à la patronne, comme il est encore vrai que le patron est...

— L'homme le moins communicatif que je sache ! Je l'ai interrogé sur le tableau ; il paraît n'en rien savoir.

— Il n'en sait rien, naturellement ! Depuis quand s'il vous plaît, les femmes font-elles lire à leurs maris les déclarations d'amour peintes ou écrites qu'elles reçoivent ?

— Alors, M. Bonot serait....

— Oui, lui coiffeur, parfaitement coiffé! Bonot, Hermann Rixder van Avenskreit, Camélia! Les noms ne vous révèlent donc rien à vous? rien, absolument rien? Bonot, sur cent-quatre-vingt-dix-neuf fois, quand on s'appelle ainsi, on est une victime béate! Camélia? poupée romanesque! Hermann? un artiste, un rêveur, un somnambule. Narcisse? un gnome. A propos, quel est votre nom.

— Léon...

— Ah bah?

— Mais oui.

— Ce devait être.

— Vous dites?

— Ceci: Renversez le nom, prenez-le à rebours et vous aurez Noël: נחאל en langue hébraïque, c'est-à-dire « bonheur, repos de Dieu. » Léon, au contraire, nous donnera: למין, c'est-à-dire « pour la misère, pour le malheur! »

— Serait-ce une prophétie ?

— Oui et non; oui, si vous vous laissez gouverner par vos fièvres; non, si vous les dominez. Vous me contraignez aux aveux: en vous voyant vous m'avez fait pitié. J'ai reconnu que vous subissiez l'inexorable autocratie des passions. S'il m'était donné de vous montrer l'humanité sous son vrai jour, peut-être vous sauverais-je encore,

si vous n'étiez pas de ceux qui veulent n'être pas sauvés ? Mais je prends exemple sur votre confiance, vous m'avez dit votre nom, voici le mien : Malò Verdad.

— Ah ! Verdad ?

— Oui, Verdad ; en français, Vérité !

— Malò, vous avez dit Malò ? scandai-je lentement.

— Un peu, mon neveu ! Soyez sans crainte, c'est le nom d'un saint très modéré... Nous nous connaissons un brin, à présent, mais pas assez encore. A parler franc, je lis dans votre âme, mais vos sourcils contractés m'affirment qu'il vous est difficile de déchiffrer dans la mienne ; cela viendra sans doute.

Il parlait avec une extrême lenteur. Son grand œil noir, très animé, inquiet, chercheur, contrastait avec l'immobilité de sa face. Chose singulière, particularité qui m'occupait depuis quelques instants, les paupières ne jouaient pas ou plutôt ne jouaient qu'à demi ; mais ses prunelles me fixaient comme si elles eussent voulu plonger dans mon être, et cependant l'expression générale de la physionomie ne m'inspirait aucune répugnance. Je me sentais entraîné, je ne sais pourquoi, plutôt à plaindre cet homme qu'à le redouter, à le fréquenter qu'à le fuir.

— Vous me remercierez un jour des conseils que je veux vous donner, vous ai-je dit, et je le répète, nous sommes amis de trop fraîche date par malheur; sans cela j'exciterais vos confidences, et vous-même peut-être en appelleriez-vous à mon expérience.

— Ainsi ferai-je néanmoins et sans retard ! m'écriai-je.

L'ironie de mon acclamation avait été trop expressive; elle révéla ma pensée.

— Voudriez-vous vous gausser de mes cheveux gris ? répliqua-t-il ; votre résolution est louche. Des pièges se cachent, se combinent dans votre esprit et sur vos lèvres. N'importe, je vous écoute, parlez, mais lentement.

— C'est inutile. Avez-vous un crayon ?

— Oui ; voilà. Que prétendez-vous ! Hiéroglyphier un rébus ?

— A savoir !

Je pris le crayon et, sur le revers d'une vieille enveloppe de lettre, j'écrivis :

A, E, I, O, U.

— Donnez-moi un conseil, maintenant, ajoutai-je en riant au nez de mon interlocuteur.

Il abaissa sur le papier ses yeux qu'il avait tenus braqués sur les miens. Sa bouche n'eut pas un

souffle plus précipité. L'étonnement y était illisible. En tous sens, avec une gravité, un sang-froid bien plus narquois que mes gestes et mes œillades, il examinait, flairait l'enveloppe.

— Permettez-moi, dit-il enfin, de vous adresser un avis et un reproche; l'avis : Prenez garde de prendre pour infaillibles les embûches que vous tendez; le reproche : Il est injuste de riposter par des quolibets aux sympathies rares que vous ferez naître sur votre route. Voulez-vous approcher de moi?.. plus près, encore, là! Courbez la tête, donnez-moi la main, celle que vous préférez. Je vous demande pardon de me livrer à des attouchements sur votre personne ; je dois le faire avant de vous répondre...

A plusieurs reprises, sans hésitation, il promena sa main sous mes cheveux, tâtant, froissant, pinçant mon cuir chevelu; puis ayant scrupuleusement étudié mes doigts, leurs phalanges, leurs ongles, il dit, comme un acteur à la cantonade :

— Bien, bien, c'est cela, il devait en être ainsi et je ne l'ignorais pas; ayez la complaisance, reprit-il sans me regarder, de me repasser le crayon... Merci!... Tenez, que dites-vous de ceci?

Immédiatement au-dessous des caractères que j'avais tracés, Verdad ajouta :

A = E,
E = I,
I = O,
O = U.

Je crus qu'il était devenu fou.

— Ah bah ! fis-je, l'œil goguenard.

— Vous ne comprenez pas ? interrogea-t-il.

— Ma foi non!

Il écrivit :

A+E+I+O+U = o (zéro).

— Hein ! m'écriai-je, qu'en savez-vous, qui vous l'a dit ?

— Ah ! vous comprenez donc ?

— Je suis bien sûr que vous n'y êtes pas, répondis-je ; involontairement j'ai fait à mon problème l'application de votre formule. Ayant oublié que vous ne pouviez avoir la clé de ma pensée, et comme votre explication pourrait s'y adapter à la rigueur, je n'ai pas su réprimer un mouvement irréfléchi... En un mot, je me suis répondu à moi-même.

— Oui, soit! Mais poursuivons notre exercice. Traduisons les initiales par des noms. Ceux-ci, par exemple :

A = Amélie,
E = Ernestine,
I = Irma,
O = Olympe,
U = Ursule.

Je ne raillais plus, le cœur me battait ; j'avais oublié le monde... Le monde était pour moi tout entier dans le geste, dans les paroles de Malò Verdad.

— Je puis, murmurait-il, me tromper sur la terminaison, mais il est acquis que chacune des initiales figure un être féminin. J'achève et je conclus de la sorte :

Amélie
Ernestine
Irma } = o (également zéro).
Olympe
Ursule

Confondu, mon sens moral, confondu ! Fallait-il croire aux oracles, aux aruspices ? admettre la magie des pythonisses, des devins, des prophètes, des mires ?

— Non, ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me

connaissez, Monsieur. Oh ! qui vous a raconté l'histoire de ma vie ?

— Les Amours Éternelles et vous-même ?

— Expliquez-vous de grâce.

— J'ai donc frappé juste ?

— Les noms sont exacts..

— Et ils représentent zéro ! ai-je dit.

— Oh ! je vous défie de le prouver !

— Moins de pétulance, jeune homme. Soyez sérieux comme il convient. Par où désirez-vous commencer nos expériences ! L'*o*, l'*i*, l'*e*, l'*u*, l'*a*, choisissez, vous être libre.

— Quoi, vous sauriez...

— La biographie de vos belles ? Non, certes. Mais d'ores et déjà j'affirme que pas une ne vaut son pesant d'or et que toutes réunies ne valent pas un zeste.

— C'est une injure, Monsieur ! Si je croyais... Mais enfin, puisque vous vous proposez comme chirurgien infaillible, opérez-moi. Les prénoms que vous m'avez cités sont bien ceux de mes maîtresses. Sur cinq deux sont expérimentées, usées, oubliées ; les trois autres sont les chaînons des deux dernières années de ma vie. Elles représentent, le passé, le présent, l'avenir. L'une est brune, l'autre blonde...

— La troisième forcément rousse ou chataine alors !

Il avait retrouvé son rire étrange...

— La femme, s'écria-t-il, la femme, c'est le mensonge éternel, c'est la voile qui nous leurre sur l'Océan vaste et nu. C'est un orage sans accalmie. Oui, c'est la soif insatiable, l'oasis fantastique du désert ; la mort de la vie ! l'assassin de l'espérance ! la femme, c'est le néant ! la femme, c'est le chaos !

Naguère si railleuse, la physionomie de Malò reflétait la vengeance et la haine. Il s'interrompit haletant, mais bientôt transfiguré, il poursuivit :

— Ainsi vous jugerez un jour. Savoir ces vérités, est-ce un bien ? un mal ? c'est un bien ! Pourquoi un bien ? parce qu'un homme n'est ce qu'il doit être que défendu contre le mensonge, parce qu'il ne peut appliquer ses énergies au but noble de la vie que s'il est fort et libre. Avec la femme, le servage; avec la femme, il ampute lui-même chaque jour, sa virilité. Et le but, le but de sa vie s'éloigne.

— Ce but, quel est-il ?

— La conquête et la jouissance de la pensée ; la fécondité incessante du génie. Mais vous m'entraîneriez, mon ami, aux nébuleuses cimes de l'esthé-

tique et de la métaphysique, dans l'exposition de certaines théories que vous estimeriez impraticables ! Il ne s'agit pas de théories; il faut des faits, j'en produirai; des preuves, j'en ai les mains pleines. Encore une fois, par quelle lettre commencerons-nous ?

— Malò, répondis-je abattu, avec une morne inquiétude au cœur, les moyens dont vous usez en faveur de ceux pour qui vous avez quelques sympathies, sont avouables ou non, peu m'importe ! mais je veux éprouver votre science; écoutez-moi, je suis jeune...

— En vérité !

— Je suis jeune, et j'aime. Qui ! L'Idéal ! Où l'atteindre ? Que sais-je ! Il me suffit que je puisse ou croie y parvenir. Mon cœur oscille entre le souvenir, la possession et le désir...

— Souvenir menteur, possession énervante, désir insensé.

— Je cherche à comprendre.

— Vous possédez et vous jouissez; de la possession et de la jouissance, vous ne tirez qu'un bonheur tellement amolli que vous vous repliez vers le souvenir en dépit de vous-même; il est si ténébreux, si complexe, il a si peu comblé vos vœux que vous vous sentez altéré d'inconnu.

En langue vulgaire, tout cela signifie que votre maîtresse d'aujourd'hui vous fait songer à l'amie d'hier, et que celle d'hier vous rend avide de celle de demain... vous dirai-je d'abord le passé... ce que fut et sera votre maîtresse d'hier?

— J'y consens.

— Son nom, son adresse!

— Comment?

— Son adresse, son nom?

Fiévreusement, à la hâte, j'obéis à l'ordre de Malò Verdad.

— Dans huit jours, chez vous, en face des *Amours éternelles* je proclamerai la vérité sur l'objet de vos souvenirs. On détaillera votre lettre E. Salut, au revoir, cher.

Et m'ayant serré la main avec force, il me quitta brusquement.

III

Le dossier était énorme; un grand E s'étalait sur sa chemise,

— Voici, dit Malò debout au milieu de ma chambre, voici le compte-rendu analytique de mon expertise... lisez!

Je lus :

« Ernestine Minel, veuve Griffu, âgée de 28 ans, demeurant et domiciliée rue Saint-Honoré, n° 372 (3,000 fr. de rentes, pas de biens immeubles), est née au Mans, le 20 janvier 1830.

« Thomas-Lin, père de la susdite, était facteur à la poste ; Véronique Putau son épouse, femme de ménage.

« La sus-nommée avait quinze ans quand elle perdit sa mère, en 1845.

« Peu de temps après, le 21 janvier 1846, son auteur fut chassé, pour vol, de l'administration postale. Il se réfugia à Paris et se fit commissionnaire; il se tenait près des halles, au coin des rues Rambuteau et Saint-Denis ; il aimait sa fille comme un homme qui n'a qu'un enfant pour tout bien, pour tout honneur.

« Ernestine atteignit sa seizième année. Son père presque aveugle dut renoncer au travail. Elle l'abandonna et partit pour La Rochelle avec un garçon coiffeur, Etienne Coret.

« Deux mois plus tard, Lin Minel mourut désespéré au Val-de-Grâce.

« Le sieur Coret, vécut deux ans avec sa concubine, puis elle suivit à Marseille un choriste du théâtre de La Rochelle.

« A Marseille, elle entra en qualité de femme de charge dans la maison d'un vieux célibataire, ex-avoué, presque idiot, nommé Paul-Ludovic-Anselme-Polycarpe Griffu... »

— C'est un conte, m'écriai-je en interrompant ma lecture; un vrai conte !

— Toutes les pièces à l'appui sont jointes au dossier, dit Verdad en riant; donnez, si vous êtes fatigué, je vais lire, moi.

— Volontiers.

Malò continua ainsi :

« Le bonhomme aima la jeune fille, lui reconnut un capital de 60,000 francs et l'épousa.

« En 1848, les époux vinrent se fixer à Paris.

« Paul-Ludovic-Anselme-Polycarpe Griffu décéda le 2 juin 1854, six ans après son mariage.

« Du vivant de son mari, la dame avait eu pour amants attitrés :

« En 1848, Jules Richepinte, de Joigny (Yonne), courtier en vins.

« A la fin de 1849, Louis Michet, d'Avignon (Vaucluse), sans profession, qui fut condamné à trois mois de prison pour escroquerie, par la quatrième chambre du tribunal correctionnel de la Seine.

« En 1851, Giacomo Melsiti, de Turin, connu au boulevard des Italiens et dans les maisons de jeu du passage de l'Opéra sous le nom de comte Giorgione.

« Puis, en 1853, Marc Dovieux.... »

— Assez, assez, Malò ! je ne veux plus rien savoir.

— J'ai fini... j'abrège la nomenclature. Votre prédécesseur, amant de cette... fille, se nomme Mars-Alexandre Matifer, de Condom (Gers), capitaine au 9me de ligne; et quant au servant actuel de la veuve Griffu...

— Taisez-vous, je le connais.

— Comment ! fat ! vous pensez que votre nom clôt la liste. Par ordre chronologique, j'en vois au moins dix après le vôtre. Voici le dernier :

« Popin-Trippart, notaire à Paris, rue Salle-au-Comte, n° 69. »

— Est-il possible ?...

— A revoir, me dit Verdad en me quittant, à revoir, mon jeune ami. Je vous attends chez moi dans huit jours pour vous édifier sur votre lettre O, et j'espère, ajouta-t-il, en accompagnant ces paroles de son geste anguleux, j'espère bien que cette deuxième expérience ne me fera pas surmonter plus d'obstacles que la précédente.

— Malò, ne vendez pas la peau de l'ours avant....

— Ta voix tremble ! interrompit-il, et ta protestation est timide. Vous aimez à vous nourrir d'illusions ; qu'il en soit ainsi pendant quelques jours encore ! Profitez des bénéfices du doute qui est peut-être la plus opiniâtre parmi les chimères ; mais je suis inexorable, sachez-le. Vous verrez la vie telle qu'elle est. Adieu, mon cher ; le 19 mars, à midi, je vous attends chez moi, rue d'Enfer, 13 ; adieu.

Malò Verdad avait disparu depuis quelques minutes, lorsqu'il se dressa de nouveau sur le seuil de ma chambre. Sa tête, passée par l'entrebaillement de la porte, était plus blafarde, plus verdâtre que tout à l'heure. D'une voix chevrotante, il s'écria :

— Le dix-neuf ! non ! non ! ne venez pas le dix-neuf, mais le vingt mars, le vingt mars seulement. N'oubliez pas la date ! ne vous trompez pas sur la date !

IV

Avec votre chevelure aux fauves reflets, ses torsades massives et rebelles, vos grands yeux

vagues, illisibles comme la pensée, votre pâleur intense et sensuelle, vos lèvres épaisses et carminées, vos poses allanguies, votre voix d'une pénétrante mollesse, chaude comme un baiser de satyre, vos formes d'une richesse et d'une dureté marmoréennes, et vos mains aux petits doigts flexibles, moites, aux veines bleuissantes, aux ongles rosés, vos mains de velours comme les pattes de chattes, que vous me plaisez, Madame Olympe de Mioze, mon adorable maîtresse, et combien je vous aime ! A voir vos yeux humides se noyer dans les voluptés, à entendre vos soupirs brûlants et profonds comme les soupirs d'une vierge languissante, à tordre vos cheveux roux comme une crinière de lionne, qui ne vous adorerait, qui n'enchaînerait ses désirs dans la possession, qui ne bornerait son horizon d'amour au ciel de votre alcôve mystérieuse comme le crime, blanche comme les lis de ses draperies, discrète comme une nécropole !...

Ainsi divaguais-je, ainsi chantait ma pensée, ainsi murmurait mon cœur ; et mes yeux à peine entr'ouverts erraient sur elle dormant le sommeil du bonheur, faisant dans mes bras la sieste de l'amour, calme, mais du calme qui suit les désordres, silencieuse, immobile, mais de cette immobi-

lité, de ce silence, lourds, menaçants, électriques, qui précèdent ou suivent le tonnerre et les ouragans de la chair.

— Ah ! toi ! fit-elle en s'éveillant.

Où donc la femme aimée découvre-t-elle ces intonations, ces caresses de la voix ? D'où lui vient cette musique des lèvres ? Il n'a jamais connu le désir et la béatitude, l'homme qui ne l'a jamais entendue et qui ne s'est jamais senti pénétré, inondé tout à coup de ces mélodies suaves, de leurs insaisissables et fugitives délices.

— Toi, répéta-t-elle souriante.

Des mondes de pensée, des flammes de salpêtre, des océans de désirs dans son sourire ! Elle souriait à sa beauté sans voiles, à son corps opulent et jeune ; elle me saluait comme une esclave et comme une reine.

— Ah ! reprit-elle après un long silence, l'affreuse déception que le réveil, on retombe à plat sur la terre du haut du paradis plein de clartés, de soleils ! Demain, 19 mars, M. de Mioze arrive de Londres. Tu es le songe, il est la réalité. Pourquoi faut-il que devant elle il s'envole toujours ?

Etait-ce une ironie, un vertige de jalousie et

de douleur ? Il me sembla que ses lèvres où j'avais étanché ma soif, vomissaient des poisons, que ses prunelles où s'étaient allumées les miennes faisaient planer sur moi une nuit implacable, d'insondables ténèbres. Etais-je le jouet d'une hallucination ? Mais à peine eût-elle dit ces mots : « dix-neuf mars, » que je crus entendre un rire suraigu, démoniaque, sur mon âme ! le rire cruel, le rire barbare de Malò Verdad.

Malò Verdad : le dix-neuf !

— Ne venez pas le dix-neuf, m'avait-il dit, lui ! Mais pourquoi pas le dix-neuf ? et ce dix-neuf maudit, M. de Mioze arrivait, me reprenait cette femme, cet ange que les lois sociales lui avaient donnée, comme un meuble, un champ, en toute propriété, comme une marchandise, par contrat, et que l'amour, l'amour dédaigneux de l'arbitraire et de l'usurpation, lui avait à jamais repris.

Le rire étrange bourdonnait, glapissait, ricochait de notes en notes, de sarcasmes en sarcasmes.

— Oppressive coïncidence ! disais-je en moi-même ; le dix-neuf, je perds ma maîtresse, pour des jours, pour des mois, pour des ans, pour... Est-ce que je sais quand ce Mioze nous

rendra la paix? Et je retrouve Malò. Je quitte la foi, je rencontre le doute. Plus de lumière, les ombres! Aujourd'hui l'amour me berce, j'entendrai ricaner la haine demain. « Venez le vingt et non pas le dix-neuf.... » Oui, bientôt, dans quelques heures!

Afin de tromper mon impatience, d'échapper aux lenteurs de la nuit, aux fusées du rire inextinguible, j'appelai le sommeil; il ne voulut pas revenir, et je me levai.

— Adieu, me dit-elle, adieu; je t'écrirai, poste restante, comme toujours. Je te dirai où, quand, comment nous nous reverrons. Que ce soit bientôt, bientôt!...

Elle m'embrassa avec tous les égarements du désespoir; elle me donna le baiser des voluptés amères, et nous nous séparâmes.

Onze heures sonnaient, comme je montais en voiture près du Pont-Royal.

— Cocher, criai-je, allez où vous voudrez. Roulez jusqu'à midi, mais à midi arrêtez-vous rue d'Enfer, 13.

V

Etait-ce un lazzarone, l'être qui me barra le passage?

— M. Malò Verdad est-il chez lui ?

— *Si.*

— Prévenez-le sur le champ de ma visite.

— *No.*

— Pourquoi non, puisqu'il est chez lui ? Vous serait-il impossible de lui faire savoir...

— *Si.*

— Mais il s'agit d'une affaire importante, décidez-vous.

— *No.*

— Voici cinq francs pour votre peine.

— *Si.*

— Eh bien ! vous restez étendu, vous dormez ? Levez-vous donc !

— *No.*

C'était au quatrième étage d'un hôtel noir et délabré, rue d'Enfer, 13, que je me cognais à cet animal bizarrement drapé d'une grossière étoffe brune. Une longue pipe de terre à la bouche, il était couché en travers d'une porte basse et cintrée. Dans son grand œil noir, éclairant le hâle du visage, tremblaient d'indécises lueurs. On eût dit d'une lampe aux rayons interceptés par l'opacité d'un globe.

Je ne me trompais point. Son costume : la veste, le chapeau, cette ceinture, cette cape

étrangement rejetée en arrière et l'enroulant, ces cheveux ondulés, cette peau brunie, ces prunelles sombres où dormaient engourdies les laves volcaniques : oui, c'était un Napolitain. Il se secoua enfin, brandit ses hardes avec solennité, et sans doute alléché, activé par un second écu d'or qu'il prit avec un voluptueux nonchaloir, il poussa la porte dont il semblait défendre le seuil et la referma sur lui.

L'attente surexcitait mes nerfs ; quand il reparut, je crus avoir attendu une heure.

— *Chè l'illustrissima Signoria di lei sia in cura di seguir me; sua signoria Malò Verdad, di me assoluto signor, poi Dio e poi il Re, prega lei e supplica lei d'un coltissimo modo d'attingere là* nell'aula della Verita, *la regina spregiatissima delle terre.*

J'essayai d'écarter de la main l'intarissable et lent introducteur ; mais lui, avec une profonde révérence :

— *Altezza serenissima, piangete suprà il miserabilissimo e indignissimo Batista Colvo, birbantissimo, nell vilissimo polvere, Batista Colvo, devotissimo servo quant'allo corpo, quant'all'anima, all' potente e galentuomo Malò Verdad, Ancora alcuni baiocchi, ancora !*

Je me fouillai à la hâte et donnai sans compter.

VI

Sa Seigneurie Malò Verdad vous prie et vous supplie de l'attendre dans le Salon de la Vérité, *Aula della Verita*. Qu'avait voulu dire Batista Colvo ? Où étais-je enfin ? Je ne sais quelles étranges idées se soulevèrent violemment en moi à l'examen d'une salle carrée, haute et sombre. De la voûte descendaient trois tiges métalliques. Etaient-ce des lampadaires ou des potences ? Les grands, les longs bras avaient quelque chose d'insolite. Pas de meubles, ou du moins un seul ! Une niche de bois blanc aux pieds torses, encapuchonnée de bronze ouvré. Dans la niche, un siège. Saillant au dehors, une planche à coulisse ; sur la planche, des plumes, une écritoire, un sablier, des registres. Contre les murs, du sol à la voûte, de grands rayons de bois divisés par des casiers innombrables ; et dans les casiers, des paperasses de toutes couleurs, étiquetées, estampillées, numérotées. Une draperie épaisse et lourde, clouée au plafond et traînant sur le parquet, coupait brusquement un angle du salon.

— *Altezza,* dit le lazzarone, *Malò Verdad vade venire adesso; aspetto un poco, Signoria.*

Malò Verdad allait venir. Par où ? La portière lui livrerait sans doute passage, je ne voyais pas d'autre issue. Mes yeux investigateurs se reposèrent au plafond et découvrirent une inscription dans un enlacement de lettres semi-gothiques, semi-romaines, que d'abord j'avais prises pour une simple décoration de la voûte. Je parvins à lire ces mots : *Aula della Verita.*

La curiosité et la crainte s'équilibraient dans mon esprit. Celle-ci fut enfin vaincue. Je m'approchai des casiers : A, B, C, D, E, F; chaque rayon avait sa lettre. Je me penchai sur les dossiers et je lus :

« Madame Cambes.

« Madame Dillet.

« Madame de Santa-Croce (Marquise).

« Madame Elminzon.

« Madame de Firzheim (Duchesse).

« Madame Gestikoff Alexandrowna (Princesse).

« Madame de Douveterre (Maréchale).

« Madame Hulevelle (Présidente).

Le *Salon de la Vérité!* Ces dossiers, ces énigmes! Vainement ma pensée laborieuse se tournait et se contournait en tous sens sur elle-même;

dans ses détours et circuits elle ne rencontrait que le vide. N'y avait-il donc là que des noms de femme ? Eh oui ! en effet !

« Allevèze (Caroline).

« Pérard (Amélie).

« Kolate (Etiennette).

Je traversai la chambre et, sur les rayons opposés, je lus :

« Pierre Montagnac, banquier.

« Bertrand Mivôl, agent de change.

« Alcide Mangeard, général.

Plus loin :

« Roïvière, député.

« Lord Rowledy.

« Roogswarter, brasseur.

« Ræbs, armateur.

« Don Hamarcana y Baños.

« Raül-Bey.

« O'Ridallane.

« Rôlam-Pacha.

« Sir John Sebster (esquire).

« Tacali Gregorico (Cardinal).

Stupéfait, ahuri, fou, j'allais et venais en tous sens, j'errais ! Et une inexprimable tristesse, comme des tenailles, me serrait le cœur ; dans ma tête bourdonnaient des peurs singulières, en mon âme

s'élevaient et planaient des ombres menaçantes. Ah ! tout à coup, le rire diabolique ! je fis volte-face ; Malò Verdad était devant moi. Il tenait un volumineux dossier.

Mais de quel costume était-il recouvert ? Que signifiait son déguisement ? Vêtu de noir, de velours noir, des pieds à la tête, il était roide et solennel. Le costume, tunique serrée à la taille par une large ceinture de cuir avec de gros anneaux de fer, culotte bouffante, cape étroite, le costume était tout fané, tout déchiré. Ces déchirures béantes, on eût dit des yeux, et il me semblait que des profondeurs de leurs ténébreuses prunelles, ces yeux m'examinaient. Et lui, Verdad, riait toujours ! Que sa face était pâle, ses paupières rougies !

En vérité, le long de l'arête nasale, j'apercevais un sillon humide. Ses cheveux se tenaient hérissés, soulevés en bloc. Jamais son rire n'avait été si âpre, si pénétrant. Oh ! les roulades gutturales ! Oh ! les glapissements infernaux ! Larmes, fiel, sanglots, dédains, haines et vengeances, tout, il y avait toutes les expressions, tous les sentiments, toutes les fièvres de la nature humaine en détresse dans ce rire, et, de plus, je ne sais quoi, subtil et menaçant, terrible et vague.

— Votre avidité vous a fait devancer le jour et l'heure, dit-il ; n'importe, je suis prêt ; voici votre lettre O, dossier Mioze.

Et Maló me tendit les papiers qu'il tenait à la main.

Hélas ! cela fourmillait de noms et de dates La première pièce... Oh ! je la connaissais cette lugubre histoire. Arthur de Belregard, celui qu'avant tous Olympe avait choyé, Arthur de Belregard, tombé sous la balle de M. de Mioze. Le dernier, le dernier nom, car, dans mon impatience, dédaignant les renseignements intermédiaires, j'avais hâte d'arriver à moi, l'aimé, l'adoré, qui devais fermer la liste... Horreur !

« Olympe de Roche-Longue a aujourd'hui :
« 1° pour mari, M. Savinien de Mioze, 48 ans ;
« 2° pour caissier, Michel Caldonvès, banquier,
« 55 ans ; 3° pour passion, Albéric Jaguar, lieu-
« tenant-colonel au 3ᵉ chasseurs à cheval, 33 ans ;
« 4° pour poète et pour jouet... » Ici, mon nom, mon âge, mes 22 ans !

— Verdad, soyez maudit à jamais ! Sois maudit, damné, damné !

— Oui, damné ! répondit-il d'une voix sourde, le front abattu ; mais bientôt, la tête haute, l'œil allumé, il se redressa. Ses paroles métalli-

ques résonnèrent autour de moi comme une fanfare : « Aujourd'hui, c'est un fatal, un odieux anniversaire. Vous êtes dans le Salon de la Vérité, et aujourd'hui, le dix-neuf ! Puisque vous l'avez voulu, regardez : tout est coté, parqué, disséqué, céans. Ici, les hommes, les femmes, là ! Les hommes ? accubiteurs, ribauds, trimalcions ; les femmes ? malandrines, ribaudes, messalines. Accubiteurs et malandrines ! Sainte conjonction, ah ! ah ! ah ! De ce côté, mensonges féminins ; turpitudes masculines de l'autre. Chaos partout, de toutes parts néant. Si l'amitié n'est qu'un mot, l'amour, n'est qu'un blasphème. Les illusionnés, les jeunes, les crédules chauves ou chevelus, esprits de vingt ans et corps décrépits, tous, ils sont tous venus dans le Salon de la Vérité, et là, dans ma cellule de bois comme dans un inviolable sanctuaire, assis sur un escabeau comme sur un trône, oui un trône tel qu'il convient à la Vérité, j'ai dénoué les trames de leur honte, dévoilé leurs crimes ; j'ai arraché la taie qui leur obscurcissait la vue. *Fiat lux !* Et la lumière s'est faite. Vaillants, forts, purifiés et désormais inébranlables, ils sortiront d'ici, sachant tout. L'amitié, vanité ; l'amour, vanité, trois fois vanité ; l'homme ? avez-vous de l'or, il est à vendre, s'il n'est pas vendu ;

la femme? apportez de l'or, de l'or encore; elle est honnête peut-être, oui; mais l'or est si fort! elle est vierge, oui, mais l'or cachera les souillures; elle est mère, l'or lui ravira la mémoire. Allons, puisqu'il faut des dollars, des florins, des thalers, des lacs, des roupies, des couronnes, en voilà! Des roubles, des frédérics, des napoléons, en voici! Tiens, il semble qu'elle fléchit; encore un monceau, vous dis-je, encore un monceau! Elle tombe, elle cède, elle râle, elle est ivre, elle est à vous. Il n'y a plus de femme, la bête reste seule: prenez la bête!

Les bras de Malò s'agitaient, égarés. Ils tournoyaient comme s'ils eussent voulu s'accrocher aux invisibles volutes d'une spirale. Il s'affaissa soudain, anéanti. Un si grand désespoir éclata dans ses yeux, sur ses traits, que je m'approchai et, la pitié absorbant l'effroi, le pressai contre moi-même et cherchai à le consoler de ses catastrophes ignorées. Il m'abandonna sa main; elle était glacée, inerte.

— Auriez-vous donc souffert, vous aussi? lui demandai-je?.. Oh! oui vous devez avoir souffert. Votre mépris, Malò, n'est pas le cri des convictions austères, la sérénité du juste planant au-dessus des humaines misères. C'est bien plutôt le

désespoir sauvage de qui aime encore et ne croit plus à l'amour de qui voudrait croire et ne le peut, de qui voudrait se rattacher à une branche de salut et ne sait où la prendre, oh ! vous souffrez ?

— Je souffre, je souffre.

Malò Verdad était tombé près de la draperie qui coupait brusquement un angle du Salon de la Vérité. Il se redressa péniblement. Ses mains écartèrent la tenture, et d'une bouche stridente, l'index étendu :

— Voyez !... dit-il.

VII

C'était un réduit pentagone. De bas en haut, les murs étaient tendus de crêpe noir. Dans des cadres d'ébène se faisaient face deux tableaux voilés à la hâte, comme si on eût voulu les cacher à des regards indiscrets. Pêle-mêle dans un angle, des cordages , des crocs, un bâton de fer. Au-dessous deux pistolets d'arçon, attachés par un cordon de cheveux roux. Un étrange meuble , un seul encore, là ! une boîte triangulaire en plomb;

des caractères y étaient gravés. Je m'avançai et lus :

ICI DORT L'AME

DE

MALÒ VERDAD ZUMALACARREGUY

— Oui, lisez, lisez, lisez, fit sa voix déchirante; c'est ici le sépulcre de ma jeunesse, l'asile où vient se ranimer mon désespoir, se retremper ma haine.

Un vague effroi s'enroulait autour de mon cœur comme un reptile.

— Ecoutez, reprit Verdad, écoutez; seul vous allez connaître une histoire ignorée de tous, une histoire lugubre, allez ! Vous saurez alors pourquoi j'ai voué ma vie à démasquer l'humanité, pourquoi mes angoisses, pourquoi mon incurable dégoût, pourquoi, moi vivant, j'ai assisté à mes propres funérailles !

« Juan Verdad, mon père, était le fils de la sœur de Zumalacarreguy. Zumalacarreguy ! Vous connaissez ce nom. Tous les échos des Castilles le proclament. L'Ebre et l'Ansa, roulant dans leurs bruyantes cavernes, le transmettent des gouffres sans fond aux pics inaccessibles de la Navarre et de la Biscaye. Zumalacarreguy mourut

à Bilbao en 1835, vous savez comment, le héros ! Avant d'être enseveli dans sa gloire : « Porte mon nom, Juan, dit-il à mon père, et que ton fils le porte après toi. Je vous le lègue pur, ce nom, symbole de fidélité et d'honneur. Souvenez-vous que l'honneur, seule noblesse, oblige !... » Traqué comme une fauve par les Christinos, Juan Verdad dut quitter l'Espagne. Il se réfugia à Naples dans la famille des Polanto dont il avait épousé le dernier rejeton, Francesca Polanto, morte à bord du *Don Carlos*, sur la Méditerranée, en me donnant le jour.

« Quatre ans après son exil, je perdis mon père. J'avais vingt ans. Le soleil des Espagnes avait versé dans mes veines toutes ses ardeurs, allumé tout mon sang. Mon père mort, je m'appartins ; je me trompe, j'appartenais déjà à une femme. Avec l'égoïsme des sentiments humains, je me félicitais, oh ! je l'avoue et j'en rougis ! de la mort des miens. Vivants, ils eussent mis obstacle à mon amour.

« Qui était-elle, d'où venait-elle ? Que m'importait, je l'aimais ! Son passé, je ne voulus pas le savoir. Le présent était à moi ; l'avenir, je ne voulus pas le sonder.... Oh ! je n'y songeais guère.

« Jè l'aimais. Voulez-vous savoir comment je l'aimais ? Pour vous le dire, il me faudrait créer une langue, inventer des mots bruyants et tumultueux comme les laves de ma passion, ravir aux anges que les croyants invoquent, le secret des voluptés éternelles.

« Oui, telle est la vérité : dix ans après le jour où je lui donnai le droit de s'appeler de mon nom, pardon, Zumalacarreguy, pardon ! du nom sans tache de Zumalacarreguy, de cet héritage immaculé, dix ans après notre premier baiser, mes jours, je les passais encore à ses pieds, mes nuits dans ses bras, balbutiant, bégayant des syllabes mignardes, que les fous et les enfants savent seuls trouver, lui disant à toute heure, sans répit, ces imbécillités sublimes que la mère soupire, pleurniche à son nourrisson, à cette vie sortie de sa vie. Oui, moi, homme, j'éprouvais des joies indescriptibles à épeler sans cesse le vocabulaire de l'amour, de puérils verbiages. Je l'appelais ma reine, mon ange, mon Dieu ! je lui disais... Enfin, vous savez bien, vous qui aimez, ce que l'on dit à la femme que l'on aime. Faut-il vous montrer à présent le revers de cette médaille de bronze où j'avais frappé mon effigie pour toujours associée à la sienne ? Regardez ! »

A ces mots, Verdad enleva solennellement le voile qui recouvrait les tableaux aux cadres d'ébène.

Deux portraits : un homme au poil rouge, à l'aspect sensuel et spleenétique ; une face de *land-lord* suintant les richesses et l'ennui ; une femme, les sombres splendeurs de la nuit, on les retrouvait dans sa chevelure ; l'éclair brillait sous ses fines paupières ombragées.

— La voilà, elle ! reprit Malò Verdad, la voilà, elle, Léona ! le voilà, lui, lord Kingwan ! Examinez ces deux têtes, examinez-les, et tâchez de découvrir comment il s'est fait que ce taureau stupide et lourd m'ait volé les rayons de ces yeux d'aigle, les richesses ondoyantes de cette fière amazone. Je suis flétri, c'est vrai, mais enfin n'y a-t-il pas sur mon front quelque chose, une lueur, une étincelle d'intelligence et de courage ? Je me connais, je me sais. Si vous m'aviez vu aller indomptable, resplendissant du bonheur d'être aimé, malgré vous, vous eussiez dit : Il est beau, cet adolescent ! C'est que l'amour comme la gloire illumine ceux qu'il sacre...

La grande taille de Malò s'était orgueilleusement redressée et son œil jetait des regards de défi au portrait du lord.

— J'arrivais de Venise. Quinze jours d'absence, oui, quinze jours avaient suffi. Dam! quinze jours suffisent souvent pour qu'un sot bouffi d'or et de bêtise enlève à un homme d'élite la femme qu'il immortaliserait, si les poèmes qu'il lui chante pouvaient être transcrits. Elle était partie, Léona, avec cet immonde ennuyé, cet imbécile touriste, ce Kingwan. Pour où ? De quel côté ? Tous l'ignoraient ? En une seule nuit, mes cheveux grisonnèrent, je fus visité par tous les fantômes, mordu par toutes les rages, secoué par toutes les vengeances. Tous les fiels vipérins roulèrent dans mes artères. La mer avec ses immensités, ses profondeurs, la mer seule pouvait être la confidente de mes dévastations et de ma furie. Son horizon sans bornes pouvait seul répondre à la vengeance sans limites que mon cœur allaitait. Et je m'embarquai ! Trois années, trois siècles ! d'océans en océans, de déserts en déserts, de peuples en peuples, de mondes en mondes, je les poursuivis, insatiable. Oh ! s'ils s'y fussent cachés, j'eusse escaladé les cimes sidérales, descendu les abîmes infernaux...

Comme une tige d'acier, la voix de Malò sifflait. Traversant les arcanes de mon âme, elle y éveillait des terreurs inconnues.

— ... Se venger à demi n'est pas se venger, non ! J'eusse voulu sucer goutte à goutte le sang du vampire qui s'était si longtemps abreuvé, nourri de mon sang. Hélas ! j'arrivai trop tard pour déchirer petit à petit ce corps où un autre avait bavé, cette bouche où d'impurs et traîtres baisers s'étaient endormis, ce sein sur lequel j'avais pleuré mes délires, célébré mes fêtes de volupté. Ce sein... je l'eusse déchiqueté de mes dents, de mes ongles, oh ! pas d'un coup, mais doucement, paresseusement, morceau par morceau, molécule à molécule, atome par atome... Écoutez-moi donc, écoutez-moi !

C'était en Asie, dans le Népaul, au pied de l'Himalaya. La veille, Elle et Lui avaient fait ensemble une excursion sur les crêtes du Dhawalagiri. Seul, lord Kingwan était revenu, Léona avait roulé dans un gouffre. Je l'avais manquée d'un jour.

« Comment se fit-il que je parvins à gagner l'amitié, la confiance du suborneur ? Il est impossible de traduire les ruses, la patiente diplomatie de ma haine. Comment se fit-il que je le décidai à gravir de nouveau le Dhawalagiri ? Pourquoi je l'y entraînai ? Il faudrait vous lire tous les chapitres, toutes les lignes d'un livre qui

n'avait jamais été écrit : le livre des désespoirs sans fin !... Huit jours avant, guidé par un *parbottis* (paysan des Monts), moi j'avais fait l'ascension, et dans une anfractuosité de la montagne, j'avais caché des vivres, des cordages, des crampons de fer, ces mêmes crampons de fer, ces mêmes cordages, ce bâton ferré qui sont là, dans ce coin... Quand nous eûmes atteint le plateau *noté* du Dhawalagiri :

« — Est-ce ici, demandai-je à cet âne britannique, que vous avez eu le malheur de perdre votre femme, *lady* Léona ?

« — Oui, répondit-il, là un peu à gauche. Le vertige !.. elle a glissé, disparu. Sans doute, c'est un malheur ; mais *lady* Léona m'ennuyait, m'ennuyait beaucoup !

Après avoir jeté un dernier regard autour de moi :

« — Kingwan, lui dis-je, un de nous deux va mourir. Je suis Malò Verdad Zumalacarreguy ! Vous n'avez pas sourcillé ; vous ne sourcillez pas. Je comprends. On vous aura parlé de moi à Naples. Peut-être aussi, dans ses rêves ou entre deux baisers, elle aura ri à mon souvenir, au souvenir du martyr ridicule. Si elle a échappé à ma vengeance, vous me restez. C'est peu. N'importe,

préparez-vous sur-le-champ; pas de répit! C'est là qu'elle est tombée, où vous êtes, à gauche ; tenez-vous là. Si je vous tue, vous suivrez la route qu'elle a suivie et cela me servira; si vous me tuez, vous userez de mon cadavre à votre gré, il vous appartiendra. Ce plateau est large de trois mètres. Voici des armes, je les place entre nous deux. Pour en ramasser une, chacun de nous doit se courber et faire un pas; au plus agile et au plus vite la vie!.. Les pistolets sont chargés tous les deux ; ne criez pas à l'assassin! et surtout ne méditez pas de me surprendre, vous n'y parviendriez point... Mon œil épie le vôtre, et si vous ne vous êtes pas précipité sur ces armes, c'est que vous avez vu que j'avais suivi et devancé vos mouvements. Quand j'aurai donné le signal, prenez votre pistolet et faites feu sur moi, car je tirerai, moi, sur vous, comme sur un chien... Un, deux, trois! J'avais les chairs de l'avant-bras traversées. Lord Kingwan avait disparu. Je me penchai, et longtemps, à travers les arêtes calcaires, sur les aiguilles du roc, sur ses flancs décharnés, je le vis se déchirer et rebondir. Plus rien enfin, plus rien! Il était trop bas, trop bas; je n'eus pas le plaisir d'entendre le dernier craquement de ses os...

— Si vos ombres m'entendent, reprit Malò après quelques instants de silence et en se retournant vers les deux portraits, qu'elles sachent combien je déplore mon incapacité. Je voudrais avoir la puissance du Créateur pour vous ressusciter et vous détruire encore. »

A ces blasphèmes, à ces imprécations, à cette explosion de haine non assouvie par la mort, une sueur glaciale me parcourut, ma langue immobile ne sut pas jeter les cris d'épouvante qui s'élançaient de mes entrailles.

— Je la retrouvai, hurlait-il, je la retrouvai; elle, non; mais ses débris et ceux de l'autre; oui, sa carcasse à lui. Dans sa chute, il l'avait rejointe, le misérable! Cette union de leurs restes me rendit fou, ce baiser d'outre-tombe ivre de rage. Quoi! la mort s'était complue à enlacer leurs cadavres, comme la luxure, j'allais dire l'amour, oubliant que l'amour est un mensonge! avait uni leurs corps. Pour les retrouver, deux mois durant, malgré mon bras meurtri, avec ces cordes, ces crochets de fer qui sont là, je descendis dans les ténèbres du gouffre. Tenez, je portais alors ce costume noir que les rocs éventrèrent, ce costume que je porte aujourd'hui, parce que, aujourd'hui, c'est le dix-neuf mars, le quinzième anniversaire!

Pour aller jusqu'à eux, j'accomplis des miracles d'audace, car il me la fallait, voyez-vous, il me la fallait... Ah ! quand je la vis, je me mis à rire, tout mon être se mit à rire, comme rient les démons, plus amèrement, plus désespérément encore. Et je dus disputer des lambeaux de chair pourrie à des reptiles innommés, à des accipitres au vol grondant comme les vagues, les arracher à des monstres sifflants à la carapace visqueuse, à des multipèdes gluants comme la putréfaction. Vous étudiez leurs portraits, ils sont fidèles, allez, je vous l'affirme. Ma haine a photographié leurs traits. Examinez la nuance des cheveux qui entourent le canon du pistolet vengeur, du pistolet qui tua Kingwan, et dites-moi si je ne l'ai pas exactement reproduite.

— Et d'elle, interrogeai-je, d'elle, Léona, n'avez-vous rien conservé ?

Sans me répondre, il ouvrit la boite de plomb, la boîte triangulaire. Impiété ! profanation, sacrilège ! des ossements humains y étaient entassés, empilés, pêle-mêle, le crâne surmontant l'effroyable pyramide.

— Léona, vous demandez Léona, la voilà ! Ce sont les siens, ces bras qui m'ont fait chanter comme un insensé l'hosannah du plaisir ; ce

buste, c'est le sien. Ne vous semble-t-il pas qu'il a conservé l'empreinte des embrassements, de ses embrassements, à lui, l'autre, Kingwan enfin ? Et le crâne ? Approchez-vous un peu, n'y voyez-vous pas des éraillures, des morsures, dites, dites-moi ? Ce sont mes mains, mes dents qui se sont à jamais marquées là ; ce sont mes baisers, les baisers que je lui fais à ce crâne, moi ! les baisers posthumes. Elle est là, là ! Vous seul l'avez vue après l'infamie, vous seul la verrez ! C'est que je suis jaloux encore, jaloux de Dieu qui la créa, des hommes qui l'ont flétrie, du diable qui a son âme, de vous qui contemplez ses dépouilles, jaloux de moi-même, jaloux !

Et Verdad embrassait avec frénésie ce crâne blanchi où quelques cheveux noirs étaient encore attachés à la nuque. Je détournai les yeux.

Un éclat de rire, un de ces rires comme jamais oreille humaine n'en a entendu, partit et dans une angoisse suprême, debout sur les ossements épars, Malò s'écria :

— C'est le dix-neuf mars aujourd'hui, c'est le dix-neuf mars, c'est l'anniversaire ! oui, le dix-neuf... oui, l'anniversaire ; et je paie mon tribut... ah ! ah ! ah !...

Il riait, il riait, et des larmes intarissables inondaient son visage.

— Je paie mon tribut, mais demain, le mépris; et guerre à l'humanité! Je prouverai que la vertu n'existe pas. Les femmes, toutes les femmes, mensonge! Mensonge comme Léona, comme Ernestine Griffu, comme Olympe de Mioze, mensonge! Non, je ne veux plus pleurer, je ne le veux plus!

Piétinant sur les tristes débris du squelette, Malò Verdad, avec ses cheveux hérissés, divisés sur le front en deux touffes mobiles, un sourire effroyable à ses lèvres brulées, m'apparut tout à coup comme la sombre incarnation de Satan. C'était bien là l'ange rebelle, l'ange abattu, le foudroyé, le superbe riant d'orgueil au milieu de ses larmes d'impuissance.

— Le dernier nom? me dit-il, votre dernière lettre? votre dernière croyance? pour que je vous crache une dernière vérité.

— Ursule Doucet, à la Petite-Villette, rue d'Allemagne, 9, balbituai-je en m'enfuyant épouvanté.

Je roulai le long des escaliers de l'hôtel plutôt que je ne les descendis, et j'ouis la voix du lazzarone qui geignait :

— *Altezza serenissima, ancora alcuni baïocchi, ancora, birbantissimo Batista Calvo, ancora alcuni baïocchi, ancora...*

VIII

A MONSIEUR L. C., RUE DU HELDER, 33, A PARIS.

Mon cher ami,

Demain soir ne venez pas à la Petite-Villette. Il est possible que je vous plaise beaucoup, oui, mais c'est un caprice. Vous me prendriez pour votre plaisir et vous me quitteriez quand je ne vous conviendrais plus. Moi, je vous aimais bien et croyais à vos bonnes idées, mais on m'a dit que vous n'aviez pas de fortune et que nous serions très malheureux ensemble.

Je vous préférais à tout autre, maïs l'honnête fille doit songer à sa position.

C'est un monsieur d'un certain âge, encore assez bien, qui m'en a promis une. Vous serez assez gentil et assez raisonnable pour ne pas m'en vouloir.

Adieu ; le monsieur en question m'emmène à l'étranger. Nous partons lui et moi dans une heure.

Je vous envoie un dernier baiser.

URSULE DOUCET.

Paris, 25 mars 1858.

A MONSIEUR L. C., RUE HELDER, 33, E. V.

Paris, ce vendredi, 27.

Quand vous recevrez cette lettre, que Batista Colvo, mon domestique, doit jeter à la poste, je serai à Naples. Pourquoi ce départ précipité ? Vous le saurez plus tard. A quand mon retour ? je l'ignore. Et le dossier U ? Soyez tranquille, tout va bien, *je le fais*.

A vous :
M. V. Z.

IX

Naples, le 9 novembre 1860.

Garibaldi a pris aujourd'hui congé de Victor-Emmanuel. L'illustre patriote est parti pour Caprera,

comblé des démonstrations les plus éclatantes de sympathie par le roi, l'état-major, les officiers et l'armée.

Turin, 10 novembre 1860.

Le Condottierre est arrivé aujourd'hui à Caprera à bord du Romulus.

Un londrès à la bouche, plusieurs journaux à la main, assis en face d'une bouteille de *pale ale*, au café de Montmorency, je lisais les dépêches d'Italie. Cincinnatus, Mandrin, Washington, Montbars ; preux, bandit, demi-dieu, flibustier, régénérateur, violateur des lois célestes et terrestres ! Etrange privilège de la raison humaine, en vérité, qui peut voir le même être fange et diamant, éteignoir et phare, gnome et titan, héros et paillasse. Nous sommes ainsi faits, pauvres hommes, que nous n'apercevons la réalité qu'à travers le télescope de nos passions ou le microscope de nos misères. Garibaldi un demi-dieu ? non. Un bandit ? oui, si, la liberté étant une prostituée, il en est le proxénète. Titan et gnome? à vrai dire, c'est bien la peine d'évoquer de si lourdes et de si chétives comparaisons, de faire de tels rapprochements. Voyez tout simplement le grand citoyen dans sa simplesse. Appuyé sur sa bêche, à Caprera, il rêve

d'indépendance, du Capitole et du Lido purgés, comme il rêvait de justice sous la gueule des canons bourboniens, dans les champs de Sicile, aux monts de la Calabre, sur les remparts de Rome.

Et, tandis que les yeux de mon esprit poursuivaient dans la fumée du cigare et dans l'espace mes rêveries corporisées, les yeux de mon corps regardaient vaguement à travers les vitres du café les passants rapides que les baisers aigus de l'hiver aiguillonnaient.....

« Tiens, serait-ce *Lui*? qui rentre et vient à moi? non, non, c'est une hallucination! Depuis deux ans il a disparu, puis a-t-il réellement existé d'ailleurs ? N'est-il pas un rêve des jours évanouis ? Mais ce rire qui perce la vitre, grinçant comme les morsures du diamant, est-ce une fiction ? Et toi, Ernestine Griffu ; vous, Olympe de Mioze, Ursule Doucet, êtes-vous des songes aussi? Malò Verdad, hélas! c'était lui, il était devant moi; il pressait ma main et ma main pressait la sienne. Vous n'êtes donc pas des rêves, maîtresses adorées, disparues comme des météores dans les ombres du passé; vous n'êtes donc pas des rêves, puisque voici celui qui m'a fait vous connaître selon la vérité, moi qui ne vous connaissais que d'après mes erreurs.

— Vous ne m'attendiez plus, disait-il ; deux ans sans nouvelles ! vous supposiez peut-être que j'étais mort, vous pensiez ne plus me revoir, vous doutiez même de mon existence, je le vois à la stupéfaction et à l'incertitude de vos regards. Je viens un peu tard, il est vrai, m'acquitter d'une promesse, vous rendre des comptes ; vous savez bien, la lettre U...

— La douce et tendre Ursule ? qu'est-elle devenue, Malò ?

— Chut ! Malò Verdad est mort, je suis le colonel Moëks.

— Le colonel Moëks.

— Oui, voyez.

Il me montrait sur sa redingote hongroise à brandebourgs et à fourrures, une médaille où ces mots étaient gravés :

SOUVENIR DES MILLE

La Sicile Naples

— Oui, ma foi, je suis le colonel Moëks, reprit-il, un aventurier selon les uns, d'autres disent un chevalier. Je dis, moi : le colonel Moëks, tout uniment. On était à Marsala, à Catalafimi, à Melazzo,

à Messine, dans les Calabres, au Volturne, à Palerme. J'ai vu reculer Landi, Lanza, Bosco, François II ; j'ai vu tomber de Flotte, un Français, un proscrit, un brave, un preux ; j'ai vu Giuseppe vainqueur. En dépit de l'annexion, l'homme de Nice est un Italien, et le plus grand, et le plus sincère, lui. A Cajazzo, si vous me croyez quelque peu sorcier, détrompez-vous, voici une preuve que je ne le suis guère, à Cajazzo, sans un volontaire français qui se jeta au-devant du coup, j'étais tué par un Français du Bourbon : un fratricide me sauva. J'eusse néanmoins été fait prisonnier si Bixio ne m'eût dégagé. Me voici enfin sain et sauf en corps sinon en âme. Le colonel Moëks vient tenir la parole de Malò Verdad. Comme vous ne paraissez pas disposé à me reconnaître sous mon nom actuel, je m'explique en deux mots. Je ne pouvais pas mentir au passé. Zumalacarreguy est mort pour un roi, pour un Bourbon ; il a usé d'un droit et rempli un devoir ? J'aime la liberté, moi ; j'ai combattu pour elle. N'ai-je pas aussi usé d'un droit, rempli un devoir ? Il est pourtant des noms, mon ami, qu'on ne peut trouver sous deux bannières ; un Zumalacarreguy marchant sous l'étendard de Garibaldi, courant sus aux Bourbons, on aurait crié à l'aposta-

sie, j'eusse entendu murmurer ces mots autour de moi : Traître, renégat !

— Colonel Moëks, pour une fois encore, soyez Malò Verdad... Ursule Doucet ?....

— Ursule Doucet ? vous êtes bien toujours le même fou. Près de deux ans se sont écoulés depuis le départ de cette fille, et à votre émotion, à votre trouble on dirait vraiment que hier seulement elle vous a donné le baiser de séparation et d'oubli. Croyez-moi, son cœur ne tremblerait pas à votre souvenir. Quand donc serez-vous impassible ? quand donc aurez-vous acquis le calme qui laisse planer la pensée au-dessus des convulsions humaines ?

— Mais, cette impassibilité, ce calme que vous prônez sans cesse le possédez-vous vous-même ? Le 19 mars, par deux fois depuis que nous nous sommes vus, avez-vous célébré le fatal anniversaire, Malò Verdad ?

— Taisez-vous, ne prononcez pas ce nom, taisez-vous ; ne me rappelez pas que j'ai été Zumalacarreguy, ou Zumalacarreguy se souviendra qu'il est le colonel Moëks, et celui-ci ne dira rien de la demoiselle Doucet. Oh ! l'ingratitude, je le sais, est à l'ordre du jour. Je veux vous donner la sagesse et vous cherchez à rallumer mes démences

éteintes. Eh bien oui, j'étais fou, moi aussi, mais seulement un jour dans une année. N'avais-je pas une supériorité sur les insensés en permanence, sur les sages par nécessité ou par calcul! qui, vous excepté, peut m'accuser d'avoir cédé aux aberrations qu'inspirent les regrets? personne. Et moi, je puis à toute heure rire des hallucinations et de l'incorrigible imbécillité de tous.

— Parlez-moi d'Ursule?

— Ursule? n'est-ce pas que vous rêvez encore de ses quinze ans, des larges bandeaux de sa rouge chevelure, de sa peau lactée, de son œil aux éclairs séraphiques, de ses lèvres aux charnelles promesses? C'est moi qui suis l'étranger encore *assez bien,* et qui lui ai fait une *position* comme elle vous l'a écrit. (J'ai vu la lettre; le bizarre autographe, hein?) Examinez le dossier. Le voici...

— Que dites-vous, Malo? le larron qui me l'a volée, c'est...

— Moi, qui suis la Providence qui l'écarta de votre chemin. Je la vis rue d'Allemagne, n° 9; j'eus une entrevue avec elle, puis une autre, et nous partîmes. A parler franc, rose, elle n'avait pas encore entr'ouvert son calice, mais le poison s'y cachait. Oh! je vous l'accorde, elle n'avait pas en-

core vu le loup, mais quelles pensées corrompues ! quelles cyniques espérances, quels désirs hâtifs de luxe et de splendeurs ! Son sourire, sa candeur superficielle et attractive, ses rayonnements de vierge, son âme duègne experte, c'en était trop ! Vous l'aimiez, elle vous eût tué ; je sais ce que je dis, oui, tué, et peut-être pis, pourri le cœur, déshonoré. Elle se fût servie de vous pour monter un échelon social, peut-être trois, selon votre acabit intellectuel ou selon votre fortune. Ensuite elle rejetait l'échelle après elle et vous criait : Idiot, si tu as des ailes ou de l'or, viens me chercher. A quinze ans, entendez-vous, une fillette ferait échec et mat à trois diplomates rabougris et nonagénaires. Vingt Metternich réunis ne sauraient quels protocoles, quelles subtilités inventer pour *rouler* une femme de trente ans. Le diable est souvent battu par une matrone, chargée de quarante hivers, et Dieu, Dieu lui-même est mis dans le sac par la duègne caduque qui en murmurant ses *pater* et ses *Ave Maria* sur le lit de mort, songe à jouer ses derniers dés sur le tapis étoilé du trône éternel, à jeter ses dernières œillades aux ascétiques séraphins.

— Le colonel Moëks, ne vous en déplaise, ressemble fort à celui que vous savez; c'est sa manière,

sa diction avec plus d'amertume encore ; mêmes théories, mêmes errements.

— Oui, mais pardon, écoutez cette curieuse nomenclature... Je commence :

« Ursule Doucet, partie à quinze ans de « Paris (vous savez quand, pour où et avec qui), « convole deux mois après en secondes noces « avec le feld-lieutenant-maréchal prince de Mark- « tenstein, général autrichien en mission à la « cour de Naples !

« Successeurs connus du susdit prince feld-ma- « réchal :

« 1° Valsho, beau-frère de l'hospodar de Vala- « chie ;

« 2° Comte Rungkatietine, chambellan de « l'autocrate de toutes les Russies ;

« 3° Storton, plénipotentiaire américain ;

« 4° Mill, planteur de Caroline. »

Croyez-vous, poursuivit-il avec une accentuation railleuse, croyez-vous que cette pucelle ait bien fait son chemin ? Elle est aujourd'hui Madame Mill (légitime) par la grâce de Dieu, la volonté de de M. Mill et les combinaisons de votre serviteur.

— Etrange, étrange tissu que celui des actions humaines ! Ma tête se perd, vraiment, quand je

récapitule les événements : les circonstances de votre apparition, les incidents de notre commerce, le dénouement que vous m'apportez. M'expliquerez-vous un jour par quel singulier appétit vous vous êtes emparé de mon existence et l'avez façonnée selon votre gré, l'âcre volupté qui vous a poussé à détruire mes illusions, seule vérité de la vie, pour y substituer la réalité, ce mensonge ?

— En dépit de tout, mon ami, je le vois, vous vous opiniâtrez à me considérer comme un peu sorcier. Mon apparition ? demandez-en compte au hasard. Mon âcre volupté, mes sortilèges ? placez-les dans mes sympathies et la pitié que vous m'inspirâtes dès l'abord. Mon rire, mon rire satanique enfin, vous voyez que vos moindres pensées ne m'échappent pas, mon rire étrange, je l'avoue, est tout simplement produit par une disposition particulière de mon larynx, par l'épaisseur de mes amygdales. Mes souffrances, telle est ma boussole; mes sympathies, tel est mon gouvernail, mes richesses, voilà mon premier levier. Vous êtes intelligent et vous devez me comprendre. A présent que vous ne devez voir dans la réverbération de mes infortunes qu'un concours et une conséquence normale de tristes circonstances, et non un presti-

ge infernal ou la sombre splendeur des maléfices, je vais vous donner la clef de ce qui peut vous sembler encore énigmatique. Et d'abord que je détruise l'impression capitale qui a dû vous faire m'attribuer une nature surhumaine : je veux parler de ce que vous avez vu chez moi, rue d'Enfer, 13. Vous m'avez vu dans un jour de folie, jeune homme ; pourquoi êtes-vous venu ? Ce que je vous ai dit ce jour-là, je l'ignore, j'appartenais à la douleur. Mes souvenirs, mes malheurs me tueront. Je ne cherche pas la mort, je l'attends de pied ferme. La vie ne m'est pas à charge, elle m'est indifférente. Je ne puis plus être heureux, j'écarte de ceux qui sont sympathiques les malheurs que je prévois. Ne pouvant jamais oublier complétement mon amour, je cherche à me vaincre peu à peu moi-même et je dis la vérité à ceux qui, comme moi, sont aptes à se laisser berner par les chimères de l'imagination et du cœur. L'activité et les mortifications de la chair déterminent souvent l'apaisement de l'âme ; c'est pourquoi j'ai pris du service sous la Chemise Rouge ; en outre, c'était travailler à une sainte cause. Je vous devais cette explication. Léona ! si jamais vous me revoyez, ne me rappelez pas cette impure ; oh ! plaignez-moi, c'est tout ce que vous pouvez faire par

gratitude ; je suis incurable. Suis-je coupable et m'en voudriez-vous de tenter la guérison des autres, d'avoir entrepris la vôtre ?

— Hélas ! non, pas du tout, répliquai-je ému jusqu'aux larmes par les paroles si graves, si franches, que je venais d'entendre ; et merci ! je vous avais méconnu.

— L'expérience, Dieu veuille que vous puissiez l'acquérir sans les horribles tortures qui me sont incombées ! l'expérience vous apprendra à déchiffrer sur le visage des hommes leur nature, leur caractère, leur sens moral. La première fois que nous nous rencontrâmes, vous étiez en contemplation devant les Amours Eternelles, l'enseigne de maître Bonot. En me voyant, vous jugeâtes sans doute que j'étais un descendant des démons du Walpürgis, car vous eûtes peur, et quelle peur ! Vous êtes bien un enfant du Midi, allez, prompt à la superstition. A votre aspect, à vos regards ardents et languides, à votre âme voltigeant pour ainsi dire sur vos lèvres, je me rappelai ma jeunesse et toute votre idiosyncrasie me fut révélée. Voici un malheureux, me dis-je, prêt à s'enfoncer, à disparaître dans le gouffre raboteux des sottises humaines ; replaçons-le sur le sol nivelé de la philosophie. Notre premier

entretien me suffit, mon pronostic se vérifia, mes présomptions se changèrent en certitudes. La chiromancie m'est familière, elle corrobore parfois les observations générales; votre main me guida et m'instruisit encore. La ligne de vie, chez vous, est longue, embarrassée, obstruée; la ligne de cœur ennuagée, permettez-moi cette expression, ennuagée, par des branches qui la lèchent, la mordent, la rendent indécise, d'une irrégularité troublante. Mais reprenons: je me suis nourri de Spurzheim, je connais Gall, je sais Lavater. Buffon et Adelon? je les possède. Dans la cranioscopie, la physiognomanie, l'organographie, rien n'est mystère à mes yeux. Avant de vous donner la solution de votre problème *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, ne vous souvient-il pas que je tâtai patiemment votre tête, et laissai échapper ces paroles: C'est bien cela, ce devait être cela!

J'écoutais avec le plus intense recueillement, et telle était la concentration de mes facultés qu'il ne fallut pas moins qu'un violent coup à l'épaule pour me faire apercevoir que nous avions quitté le café et que nous traversions le boulevard des Italiens.

— Ce cocher est bien maladroit; à Londres il serait lapidé. Si le colonel Moëks n'avait pas tou-

jours un œil voyageant sur les objets externes, tandis que l'autre pérégrine en l'âme de ses auditeurs et dans la sienne, nous étions écrasés bel et bien.

— En effet, murmurai-je en passant mon bras sous celui de mon interlocuteur, vous dites en parcourant mon crâne : Ah! je le savais il devait en être ainsi.

— Oui, je le dis, et le résultat de mes explorations organographiques justifia point par point la préconception de l'examen physiognomonique : une énorme saillie entre vos apophyses mastoïdes indiquant l'*amativité*, m'était une preuve du tumulte de vos aptitudes, de vos penchants déréglés, de vos appétences de désordre. Aux lobes postérieurs, le signe de la *philogéniture* doublait les dangers prédits par l'amativité. Puis, à ne rien céler, la protubérance extraordinaire que je rencontrai plus loin me réjouit au-delà de toute expression. Je venais de constater la proéminence de l'*affectionivité*, la plus belle des facultés humaines, qui pouvait combattre et annihiler les dérèglements signalés par les proéminences déjà signalées. Ma joie s'évanouit brusquement : la bosse de l'*approbativité*, qui fait rechercher, vous le savez, les distinctions et les éloges, avait pointé sous mes doigts

au milieu de chaque os pariétal; mais en vain à la partie antérieure de votre tête, je cherchai la *circonspection* et la *causalité*.

— Mais ces investigations phrénologiques n'ont, ce me semble, pu vous donner la clef de ma confidence A, E, I, O, U.

— Telle est votre erreur. Votre ironie, l'irradiation narquoise de vos yeux, la soudaineté et la bizarrerie de la charade, s'unissant aux inductions tirées de la constitution de la main et du crâne, me révélèrent l'explication du rébus; il s'agissait de femmes; votre trouble, votre pâleur ensuite me convainquirent de la justesse de mes manœuvres, de la victorieuse argumentation de mes découvertes. Je vous écoutais parler. Bientôt, il fut évident à mes yeux que le hasard n'avait pas présidé à la succession alphabétique des prénoms de vos maîtresses. Si après l'A vous aviez voulu expérimenter l'E, l'I, l'O, l'U, il y avait une cause, et cette cause se trouvait dans l'aridité des épreuves, dans l'insuffisance des jouissances goûtées. Cette idée avait à peine germé, grandi, fructifié dans mon esprit, que les paroles que vous ajoutâtes l'illuminèrent tout à coup. Ma première maîtresse, disiez-vous, est brune, la seconde est blonde; la troisième forcément rousse! interrompis-je alors.

C'était évidemment là le corollaire des faits acquis... Oui, je le vois, vous m'écoutez attentivement, très attentivement; redoublez d'attention, s'il est possible! Un homme possédant une femme brune, trompé par elle ou blasé sur ses baisers, convoitera une femme blonde. Pourquoi? 1° l'instinct de la variété, que chacun porte en soi, lui fait désirer ou l'or après l'ébène, ou l'ébène après l'or; 2° d'aucuns, la plupart pour mieux dire, s'imagineront rencontrer dans la blonde ce qu'ils ont vainement poursuivi dans la brune, et d'autres croiront cueillir en celle-ci ce qu'ils n'ont pas trouvé chez celle-là. Changement de cheveux, et c'est tout! Le cœur de l'une est aussi sec que le cœur de l'autre...

La subtilité et les engrenages de ce raisonnement très suivi me tenaient sous le charme; l'objection et la riposte se présentaient bien à mon esprit; mais ma langue, indocile à la volonté, restait silencieuse.

— Est-il utile de paraphraser encore? continua mon compagnon, soit! je le veux. Mes observations générales sur votre individu se correspondaient si clairement, s'entaient si bien les unes sur les autres, s'agençaient si étroitement, que l'absence de la bosse de la *causalité* à la partie

antérieure de votre tête était tout simplement pour moi une preuve complémentaire de cette évidente vérité, à savoir : que vous vous étiez lancé en aveugle et en avide dans les bras de vos maîtresses, et cependant aussi par un manifeste calcul de curiosités et de voluptés. Conservez-vous un doute à leur égard, aujourd'hui ? Ernestine Griffu, Olympe de Mioze, Ursule Doucet, la brune, la blonde, la rousse; la veuve, l'épouse, la vierge ; la bourgeoise, la comtesse, la grisette, sont-elles expérimentées et suffisamment mises en lumière par mon autopsie ? Ne sont-elles pas, votre E, votre O, votre U, ne sont-ils pas les successives métamorphoses de vos goûts, de vos aspirations, d'un amour inassouvi, errant pour se rassasier de haut en bas de l'échelle morale, physique et sociale, la recherche vaine de l'idéal, les révoltes d'une belle âme inquiète ?

— Vous avez lu, vous lisez dans mon âme, et, je l'avoue, vous traduisez des pensées que souvent j'ai voulu matérialiser, mais en vain. Un mot encore. Comment vous y êtes-vous pris pour réunir dans leur ordre chronologique, les aventures de celles que j'ai aimées?

— Je suis riche, mon cher ami, et, par le temps

qui court, votre Paris ne manque ni de Peyrades ni de Corentins.

— Puisque vous savez si bien qui je suis, demandai-je en m'arrêtant, pourriez-vous m'apprendre si j'aimerai encore ?

— Oui, sans doute, vous aimerez encore, non plus en enfant, mais en homme... Tenez, regardez !

Je levai la tête : l'index de mon confident était tendu vers une maison à sa gauche ; nous étions rue du Helder, et Lui me montrait le tableau du pauvre M. Bonot.

— Soyez franc, reprit-il avec un sourire doux et triste, et dites-moi si vous voyez du même œil les *Amours Éternelles*.

Quand, après une longue et dernière extase devant la toile de Hermann van Avenskreit, le peintre flamand, je m'éveillai au monde de la réalité, j'étais seul, seul dans la rue déserte, et je crus entendre au loin l'écho d'une voix qui disait : Adieu !

X

Plus de quatre mois s'étaient écoulés; et je n'espérais plus revoir celui qui m'avait disséqué

vivant, quand le dix-huit mars dernier, son fidèle domestique m'apporta une lettre qui me donnait rendez-vous pour le soir même... Je le trouvai plus sombre, plus pâle, plus solennel qu'autrefois. Il ne riait plus ; l'esprit de ses discours avait changé. A ses diatribes misanthropiques, à ses satires, à son acerbité de langage avait succédé une indulgence sans bornes pour l'humanité, une grande quiétude de pensées et de sentiments, une diction extrêmement onctueuse. Nous nous entretînmes longtemps de l'immortalité de l'âme, de l'essence et de la sempiternité divines.

— Je crois, me dit-il en me quittant, je crois que la vie, la vraie vie commence après la mort. Venez demain, nous reprendrons cette discussion, si vous voulez.

— Mais, demain, c'est le dix-neuf mars, si je ne me trompe !

— Imprudent ! tais-toi...

Le lendemain, j'arrivai à quatre heures, rue d'Enfer, 13. Batista Colvo, comme pétrifié devant la porte basse et cintrée, me regardait d'un œil vitreux.

— Qu'y a-t-il ?

Il me fit signe de le suivre. Nous traversâmes

le *Salon de la Vérité*, et, ayant soulevé la tenture du *Sépulcre de la jeunesse*, le lazzarone fondit en larmes en s'écriant :

— *Santa, santa Madona !*

Je m'avançai, le cœur serré par une étrange angoisse et soudain, je reculai d'horreur. Tout était bouleversé dans le réduit pentagone. Les portraits de Kingwan et de Léona étaient lacérés, mis en pièces, déchiquetés ; la boîte de plomb triangulaire, bossuée, martelée, faussée, gisait vide dans un coin ; et les débris du squelette jonchaient le carreau, pulvérisés. Vêtu du costume noir de l'Himalaya, Verdad, à genoux, immobile, mains jointes, semblait prier. Je me penchai sur lui. Autour de son cou s'enroulait un lourd chapelet aux grains d'ébène. La croix d'or de ce rosaire reposait sur le crâne poli de l'amante adultère que l'Espagnol serrait entre ses mains.

— Malò ?

Point de réponse.

— Malò, Malò ?

L'homme ne bougea.

Je m'approchai, tremblant, je le touchai du doigt et frissonnai des frissons que donne le contact du marbre.

Malò Verdad Zumalacarréguy était mort, lui,

le guérisseur non guéri, victime, hélas! des *Amours Éternelles!* et ce jour-là, 19 mars 1861, était le dix-neuvième anniversaire de sa stérile vengeance.





TABLE DES MATIÈRES



ŒUVRES CHOISIES
DES ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

L'AMOUR ROMANTIQUE

PAR

Léon Cladel



PRÉFACE
PAR
OCTAVE UZANNE

ED. ROUVEYRE & G. BLOND
ÉDITEURS
98 RUE DE RICHELIEU
PARIS 1882

Dijon. — Imprimerie Darantière.

